LA VIE SPIRITUELLE
N° 417 Mai 1956

SOMMAIRE

LES FÊTES DE MAI

A. GRATIEUX. L'ASPECT SOCIAL DE L'EUCHARISTIE..... 451

Rien n'est plus simple que de présenter « l'aspect social » de l'Eucharistie, parce que rien n'est plus traditionnel et rien ne va plus au cœur du mystère eucharistique. Cet aspect ne s'opposait pas, dans l'antiquité chrétienne, à la dévotion eucharistique intérieure et personnelle, mais, au contraire, la conditionnait et la favorisait. Comment se fait-il que, dans l'histoire de la piété eucharistique, cet aspect ait été quelquefois perdu de vue et que le souci excessif de l'extérieur, du cérémonieux, de l'apparat ait obnubilé parfois le désir authentique de l'intimité, de l'intériorité, de la prière vraie? Le présent article essaye de répondre à cette question.

A. RÉTIF, S.J. LE SENS MISSIONNAIRE DE LA PENTECÔTE..... 460

Quelques aspects du mystère ecclésial de la Pentecôte.

TH. SUAVET, O.P. PRIÈRE POUR L'ÉGLISE 472

NOTRE SANCTIFICATION

S. J. D'A. LES PRÉPARATIONS BIBLIQUES DE LA VIE RELIGIEUSE.. 474

Pour comprendre les institutions, rien n'est plus éclairant que de considérer leurs « racines », le milieu dans lequel elles sont nées, puis leur développement et leur histoire. L'auteur nous invite ici à un pèlerinage aux lointaines sources, et même à la « préhistoire », de la vie religieuse dans l'ancienne alliance; elle évoque successivement les prêtres, les prophètes, Naziréens, Nabhis, Esséniens, montre le développement et l'approfondissement spirituel de la « sainteté » et de la quête de Dieu, et suggère, selon cette ligne historique jamais interrompue et lumineuse, le cheminement intérieur que toute vie religieuse doit reprendre en elle-même.

CONNAITRE LES SAINTS

J.-F. BONDUELLE, O.P. A LA RECHERCHE D'UN SAINT PATRON. 495

Les progrès de la science historique ont parfois des conséquences inattendues. En écrivant à propos de saint Félix de Valois que nous étions en présence « d'une des plus belles mystifications hagiographiques », les bénédictins de Paris ont enlevé les derniers doutes de ce « Félix », auteur de cet article, qui s'est mis alors en quête d'un autre « saint Félix », véritable, dont il pût revendiquer le patronage... Chacun lira lui-même la suite.

On ne manquera pas de rapprocher de cet article l'intéressante étude que publiait naguère Dom de Vooght sur « saint Jean Népomucène » (Jean de POMUK, *dans la* Revue d'histoire ecclésiastique, *vol. XLVIII (1953), n° 3-4, pp. 777-795).*

Sir HENRY SLESSER. SAINT THOMAS MORE 512

Il est difficile de garder la conscience droite, l'humilité du cœur, la simplicité évangélique dans la vie publique et politique. La pression des gouvernants, la complicité des grands, l'environnement de l'opinion publique sont si puissants, que parfois ils font perdre pied même aux hommes de « bonne volonté ». Depuis Pilate qui n'avait trouvé en Jésus aucun motif de condamnation *(Jn, 18, 38) et qui craignait beaucoup de le condamner parce que sa femme lui avait dit :* qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste *(Mt., 27, 19), et qui, cependant, le condamna, nous savons que la fonction de juge est périlleuse. C'est la noblesse et la grandeur et, en un mot, la sainteté du grand chancelier Thomas More que d'avoir préféré la noble solitude de son jugement, non pas d'ailleurs fière et orgueilleuse, mais humble et toute simple, à laquelle l'obligeait sa conscience de croyant, à toutes les complicités et les compromissions du monde. La leçon ne manque pas d'actualité. L'Église, en Grande-Bretagne, fête saint Thomas More le 4 mai.*

CHRONIQUES

R. LAURENTIN. BIBLIOGRAPHIE MARIALE 526

Revue des dernières publications mariales.

A TRAVERS LES REVUES

Nouvelle Revue Théologique. — The Downside Review. — Mideo, p. 531.

LES LIVRES

Voir page 3 de couverture la liste des livres recensés p. 538.

Liste de nos dépositaires, p. 560.

L'ASPECT SOCIAL DE L'EUCHARISTIE

L'ASPECT social de l'Eucharistie est un fait tellement évident qu'il n'a besoin d'aucune démonstration. Il ressort tout d'abord de la nature même du rit sacramentel tel qu'il fut institué par le Christ. En donnant sa chair et son sang à ses disciples, il les caractérise comme donnés, immolés, pour le salut du monde, comme le gage de l'Alliance nouvelle et éternelle. Ce n'est donc pas une simple manducation, c'est un banquet sacrificiel, qui se rattache à l'immolation du Calvaire représentée et continuée par le sacrifice non sanglant.

Or, dans toute la tradition humaine, même en dehors de la vraie religion, le sacrifice se présente sous un aspect éminemment social. Il y a bien quelques sacrifices offerts par des particuliers, mais alors même le sens profond des rites et de l'immolation garde toujours une signification sociale.

Les signes extérieurs contiennent la même leçon : le pain et le vin, éléments essentiels de la nourriture humaine, mettent en avant le symbolisme du repas pris ensemble, lien de la vie commune. Cicéron voyait dans le *convivium* latin une expression bien supérieure au *symposion* (boire ensemble) des Grecs. Et saint Paul, énumérant les gages de l'unité chrétienne, ne manquait pas d'invoquer l'Eucharistie : un seul pain, un seul calice.

Ce n'était pas seulement une exégèse ingénieuse qui faisait remarquer aux Pères de l'Église que le pain, formé de plusieurs grains broyés ensemble, le vin, formé de plusieurs raisins fondus dans la même coupe, exprimaient à merveille le lien eucharistique.

L'institution du sacrement telle que la rapporte saint Jean, inculque éloquemment la même leçon. Il ne dit rien des paroles sacrées citées par les autres évangélistes et saint Paul. Elles étaient d'ailleurs, depuis longtemps déjà, devenues un élément de la tradition vivante. Et la liturgie reproduisait tous les jours la grande action du Cénacle.

Deux faits seulement retiennent son attention : la grande leçon d'humilité et de service inspiré par l'amour. Jésus lavant les pieds de ses disciples et donnant aux siens le précepte de l'imiter. Le commentaire de cette scène se trouve dans les répons qui accompagnent le Lavement des pieds au jeudi-saint : « Où est la charité et l'amour, là est Dieu. »

Et c'est aussi la même pensée de charité et d'union dans l'amour qui donne tout son pathétique à la plainte du Maître : « L'un de vous me trahira. » Ne pouvant réveiller cette âme endurcie, il lui tarde de le voir parti, afin qu'il n'y ait pas de dissonance dans la communion de l'amour.

Le sens social du geste du Christ est bien confirmé par un autre passage évangélique : *Le Fils de l'homme n'est pas venu pour se faire servir, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour les autres.*

Il est d'ailleurs on ne peut mieux commenté par le discours, ou plutôt les entretiens après la Cène. L'union avec le Christ, figurée par celle du cep de vigne et des branches, le commandement réitéré de l'amour fraternel, l'inhabitation de Dieu dans le Christ et du Christ dans ses fidèles, la communication de tous ses trésors spirituels à ceux qui croient en lui et qui l'aiment véritablement, tout fait de ces pages le véritable Évangile du corps mystique dont l'Eucharistie est le sceau et le lien vivant.

Tous les beaux noms donnés à l'Eucharistie par la tradition chrétienne dérivent de cette conception : banquet sacré, sacrement d'amour, lien de charité et de perfection.

★

Il n'y a donc rien de surprenant dans la place que l'Eucharistie prit du premier coup dans l'Église. Dès le lendemain de la Résurrection apparaît le rôle et le sens mystérieux de la fraction du pain : c'est le signe auquel s'ouvrent les yeux des disciples d'Emmaüs. Il est mentionné sans cesse dans les écrits apostoliques. Après avoir prié avec tous les Juifs dans le Temple, après avoir pris part aux lectures et aux instructions dans les Synagogues, les croyants se réunissent pour la fraction du pain, et c'est de ces trois éléments combinés que s'est formée la liturgie chrétienne.

Il ne faut pas une étude détaillée de cette liturgie pour sentir son caractère universel et social. L'homme associe à sa prière la nature entière. Il ne se préoccupe pas d'un intérêt égoïste, mais des intérêts de toute l'Église, il évoque les saints de tous les temps pour l'aider de leur intercession, il demande pour les vivants et pour les morts. Il y avait, dans les liturgies anciennes, des litanies conservées encore en Orient, abrégées malheureusement dans la Messe romaine, « pour la paix et la tranquillité du monde, pour la sainte Église catholique et apostolique », pour « toutes les Églises de Dieu, pour l'union de tous », pour les évêques, les princes, pour tous les besoins spirituels et temporels.

Cet esprit universaliste de la prière liturgique se trouve déjà dans les plus anciennes formules eucharistiques, comme celle de la Didachè : « Nous te rendons grâces, ô notre Père, pour le vin et la connaissance que tu nous a révélées par Jésus ton Fils...

« De même que ce pain rompu était dispersé sur les collines et qu'il est devenu un seul morceau, qu'ainsi soit rassemblée ton Église, des extrémités de la terre ; pour ton royaume, car à toi la gloire et la puissance, par Jésus-Christ ; dans tous les siècles. »

Et ce caractère est inséparable de l'Eucharistie, parce qu'elle est essentiellement l'expression du corps mystique. Un chrétien qui est entré dans le sens profond de ce mystère

ne saurait plus prier individuellement, guidé par un intérêt égoïste, plus ou moins à l'écart de ses frères. La vraie prière, expression de la vraie charité, est celle de tous pour tous, dans la communion réelle des vivants et des morts : cette prière, inspirée par le Saint-Esprit, est comme la manifestation incessante de sa vie.

Et c'est parce qu'elle se réalise dans l'Eucharistie que le sacrifice de la messe est le centre du culte et de l'office divin. Toutes les heures canoniales gravitent autour de la messe, comme le cycle des fêtes gravite autour de la grande commémoration de la Rédemption, du jeudi saint au dimanche de Pâques.

Et ce n'est pas seulement comme sacrifice que l'Eucharistie est le centre de la vie ecclésiastique, mais aussi comme sacrement, comme communion. Il n'y a pas de vrai sacrifice sans le repas mystique qui unit les croyants avec leur Dieu et entre eux. C'est là qu'ils se sentent, quelles que soient les différences extérieures, égaux devant Dieu; c'st là qu'ils reçoivent la suprême leçon de charité et de fraternité. Peut-il y avoir des divisions et des haines entre ceux qui participent au même pain et qui boivent au même calice? Les premiers chrétiens le sentaient plus vivement que nous. On emportait la sainte Eucharistie chez soi, en l'envoyait aux malades et aux prisonniers afin de les associer au mystère de la prière et de la communion fraternelle. Les Églises se l'envoyaient réciproquement en gage d'union dans la foi et dans la charité. C'était l'époque où l'assemblée des chrétiens et le repas qui précédait l'Eucharistie s'appelaient l'*agapè*, c'est-à-dire l'amour; où saint Ignace saluait en l'Église romaine la présidente de l'agapè, de la fraternité universelle; on avait encore pleinement conscience que le lien le plus intime, le plus essentiel de la communauté religieuse était l'amour.

★

CETTE idée n'a jamais été exclue de l'Église. Mais le développement, au moyen âge, d'une puissante organisation extérieure, appuyée sur de riches moyens temporels et sur

une forte organisation politique, a mis de préférence en avant la société ecclésiastique avec ses droits légaux, ses pouvoirs juridiques, laissant en moindre lumière la conception du Corps mystique.

C'est le moment où le culte du Très Saint Sacrement prend une allure plus extérieure. C'est alors qu'est instituée la fête triomphale du *Corpus Christi* avec ses processions et ses reposoirs. C'est alors aussi que se développe la coutume extra-liturgique de l'exposition plus ou moins prolongée du Saint-Sacrement, des saluts avec profusion de fleurs et de lumières.

Le peuple a fait en général bon accueil à ce nouvel aspect du culte eucharistique. Rien n'a été plus populaire que la procession de la Fête-Dieu ; les cérémonies d'adoration réparatrice trouvent partout un accueil favorable ; il y a longtemps que l'on a commencé à fonder des saluts du Saint-Sacrement ; c'était une manifestation de piété chère à nos pères, et le goût croissant pour le nouvel office a tué les complies et gravement ébranlé l'assistance aux vêpres.

Au même courant on peut rattacher l'éclat donné aux première communions. Ici, la fête du groupement familial s'ajoute à celle du groupement paroissial et fournit une occasion de plus au développement extérieur. Rien de plus facile que de justifier la solennité des premières communions ; les prédicateurs ne s'en sont pas privés. Mais aussi rien de plus difficile que de les préserver des abus extérieurs qui étouffent trop souvent la piété intime.

On peut noter une coïncidence curieuse entre ce progrès des manifestations de la dévotion eucharistique extérieure et le recul intérieur de la piété chrétienne qui a commencé quand l'Église mystique s'est effacée devant la chrétienté, qui a rendu possibles les schismes et les hérésies, y compris le protestantisme et le jansénisme, sans parler des doctrines révolutionnaires et antichrétiennes dont l'action est loin d'être épuisée.

Cependant, l'Église ne s'abandonne pas. La perte de sa situation politique l'engage à se replier plus intimement sur elle-même, à la recherche d'une vie plus riche, plus

compréhensive, plus profonde. Et ce mouvement s'accompagne du retour aux vieilles traditions mystiques, liturgiques, et d'un sérieux renouveau de l'art chrétien ranimé à ses sources antiques.

Ce ne sont encore que des prémices, mais pleines de promesses et d'espoir. Le besoin de vie qui travaille la pensée contemporaine agit dans le même sens et invite l'Église à lui offrir, dans ses mystères autant que dans ses croyances, la meilleure source de pensée et d'action. Au premier rang se place l'Eucharistie. Et pour confirmer notre confiance dans le rôle qui lui est réservé dans un monde renouvelé, on peut signaler nombre de manifestations eucharistiques montrant assez quel appel ce sacrement fait au cœur du peuple chrétien. Telles les processions eucharistiques de Lourdes, un peu trop copiées peut-être par les journées de malades; telles les grandes communions pascales enveloppées peut-être d'un peu trop de réclame. (On en dirait volontiers autant des croisades eucharistiques; il ne faudrait jamais, quand il s'agit de piété, que l'extérieur semblât prendre, si peu que ce fût, le pas sur l'intérieur.) Tels, enfin, les congrès eucharistiques, dont les plus beaux et les plus vrais sont peut-être ceux des villages. C'est la tradition amplifiée de nos anciennes Fête-Dieu, avec, en plus, le groupement de tout un canton. C'est une manière de revue de l'armée chrétienne concentrée autour de l'Hostie. L'élément local, terrien, y a toute sa valeur; l'élément réclame et la nuance « touriste » y sont réduits au minimum. C'est un des plus beaux aspects sociaux de l'Eucharistie.

★

A ces pages, on ajouterait volontiers quelques réflexions sur l'illustration qu'elles peuvent recevoir de l'art chrétien. Le sujet est vaste et demanderait une étude spéciale. Il s'agit simplement d'indiquer une voie et d'éveiller l'attention.

Les peintures des catacombes sont pleines d'allusions à l'Eucharistie. On y trouve abondamment les sujets symbo-

liques : le poisson et les pains, les raisins, la coupe et les colombes, la manne et l'eau vive, la communion des apôtres. Le sujet qui illustre le mieux l'aspect social est peut-être l'Église en figure d'orante, debout, les deux mains levées, tandis que le prêtre consacre les « dons » placés sur un autel. L'Eucharistie est dans l'Église et pour l'Église.

A l'époque des mosaïques, c'est plutôt vers l'Orient qu'il faut se tourner pour trouver le sujet traité dans toute son ampleur. Dans les grandes absides romaines, on rencontre plutôt le Christ en majesté. Le mystère eucharistique n'est guère rappelé que par la croix ou par l'agneau entouré des vieillards et des saints.

Il faut dire que dans le développement de l'architecture chrétienne occidentale, c'est le temple tout entier qui reçoit une signification eucharistique : il est construit en forme de croix, au centre de laquelle se dresse l'autel. Mais le tableau même de l'Eucharistie ne reçoit guère qu'une place épisodique dans la série de la vie du Christ.

Il en est autrement dans l'art oriental. Vers les X^e^-XII^e^ siècles, on applique à la décoration des églises une formule d'une singulière grandeur.

Au fond de la coupole qui représente la voûte céleste, le Pantocrator, le Tout-Puissant, image à la fois du Père et du Fils, apparaît bénissant. Dans le nimbe crucifère s'inscrivent les deux mots grecs : *O ôn* (celui qui est). Autour et au-dessous, les anges, les prophètes et les apôtres.

Dans la conque de l'abside la Vierge debout, en orante, ou assise en « trône de la Sagesse », avec l'enfant sur son sein. C'est l'image de l'Église. Sur les premiers piliers la scène de l'Annonciation : d'un côté Marie, de l'autre l'ange, pour marquer l'œuvre suprême de la Sagesse et de l'Église : l'Incarnation; Dieu devient homme, pour que l'homme devienne Dieu. Cette idée se retrouve d'ailleurs exprimée sur toutes les portes royales des iconostases, qui portent les images de l'Annonciation et des quatre Évangélistes. Au fond de l'abside, se déroule, au-dessous de Marie, en mosaïques ou en fresques, la communion des apôtres.

De chaque côté de l'autel qui forme le centre, le Christ,

figuré deux fois, distribue l'Eucharistie à un groupe d'apôtres. C'est par l'autel et par la communion que le ciel se relie à la terre ; c'est sous la prière de l'Église représentée par Marie que se réalise, par le mystère eucharistique, le temple de la Sagesse dans l'humanité déifiée.

Cette grandiose conception n'a guère trouvé d'écho en Occident. On s'est contenté de peindre la Cène comme un épisode sacré, ou la procession du Saint-Sacrement comme tableau de genre. Il y a, parmi ces sujets détachés, des chefs-d'œuvre, comme celui de Vinci ; mais pas d'ensemble comparable à celui qu'a trouvé l'Orient.

Il faut pourtant signaler une exception, la fameuse *Dispute du Saint-Sacrement*, peut-être le chef-d'œuvre de Raphaël, en tout cas celui de l'art chrétien. La scène du haut, image de l'Église céleste, est évidemment inspirée par les scènes orientales de la Sagesse, même groupe de trois anges de chaque côté, même figure centrale surmontée du Pantocrator bénissant, ayant à sa droite et à sa gauche la Vierge et saint Jean, et encadrée dans un ciel de lumière et d'azur. Dans le tableau, l'Ange de la Sagesse est devenu le Christ montrant ses plaies, rappelant à la fois l'icone byzantine dite *Déisis*, ou de « la prière », et le Seigneur Juge du tympan des cathédrales. Sous les pieds du Sauveur, formant comme un escabeau ou un char, les quatre Évangiles, avec au milien la colombe du Saint-Esprit. Autour de lui, un groupe de saints choisis dans les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est l'Église du ciel.

L'Église de la terre remplit la partie inférieure groupée autour de l'autel où est exposé le Saint-Sacrement. Une assemblée de papes, d'évêques, de docteurs, de fidèles, enseigne, écoute, adore, prie dans le rayonnement de l'hostie. D'un côté, à gauche, une ville sur une montagne (serait-ce Jérusalem ?) : à droite, une puissante bâtisse en construction, évidemment la basilique de Saint-Pierre, précisent qu'il s'agit bien de l'Église de la terre, reliée par l'Eucharistie à l'Église du ciel, comme dans les églises byzantines. Le geste du Christ montrant ses plaies correspond à l'offrande eucharistique. C'est l'Église tout entière, le chef-

d'œuvre de la Sagesse divine, qui est représentée, dans son universalité et dans son unité, fruit de l'eucharistie.

Cette unité, qui rayonne dans l'immense tableau, est encore mise en relief par *L'École d'Athènes* qui fait pendant à la *Dispute du Saint-Sacrement,* admirablement composée, elle aussi, mais où les personnages, individus et groupes harmonieusement disposés, n'arrivent pas à l'accord, encore moins à l'unité. Il leur manque l'Église, la Sagesse, l'Eucharistie.

A. Gratieux.

LE SENS MISSIONNAIRE DE LA PENTECÔTE

La Pentecôte sera considérée successivement comme un mystère de prière missionnaire, la fête de la catholicité, l'inauguration solennelle et dynamique de la mission, un mystère cosmique. Le sujet, que nous parcourrons trop brièvement, ferait l'objet d'une excellente thèse de théologie. Nous ne voulons ici que fournir des matériaux pour des travaux ultérieurs [1].

La Pentecôte, mystère de prière missionnaire.

Nous laisserons de côté l'aspect céleste de la prière du Christ, l'Esprit étant envoyé du ciel non seulement par le Christ, mais encore à sa demande (Jn, 14, 16). La prière missionnaire dans ce mystère, envisagée du point de vue de l'Église, revêt une triple forme : prière de louange et d'exultation de la part des apôtres, prière d'adoration et d'imploration en la Sainte Vierge, prière de joie intense et d'admiration dans l'Église.

1. Voir quelques éléments dans Yves Congar, *La Pentecôte-Chartres 1956,* Le Cerf, 1956, et dans les ouvrages écrits à la même occasion par les PP. Thomas et Daniélou. D'excellentes pages en Mgr Journet, *L'Église du Verbe Incarné,* t. II (voir l'index p. 1346). Nous avons abordé le même problème en notre article de *La Vie Spirituelle* de mai 1951, et dans le fascicule polycopié : *Mission de l'Église et Mission de l'Esprit* (Propagation de la Foi, 5, rue Monsieur, Paris-7e, et 12, rue Sala, Lyon). Ces textes compléteraient utilement l'aspect moins habituel que nous avons voulu esquisser en cet article.

Les apôtres, envahis par l'Esprit, se répandent en hymnes enthousiastes qui donnent l'impression à certains de l'ébriété. Ils sont littéralement transportés hors d'eux-mêmes par la découverte qu'ils font des hauts faits de Dieu, les *magnalia Dei*, et par l'étrange force divine qui les a saisis. Ils ne prêchent pas en langues comme on le croit communément, mais ils chantent les louanges et les miséricordes du Dieu sauveur [2].

Sentiment souvent exprimé par les psaumes et qui se manifeste plus d'une fois dans l'âme du Christ. Sentiment qui éclate ici chez les apôtres sous l'impulsion de l'Esprit. C'est l'Esprit qui, en eux, loue le Père, auteur du salut, et le Fils, instrument de ce salut. En ce jour, l'Esprit glorifie le Père et le Fils par l'intermédiaire des apôtres que Grégoire Palamas appelle « les instruments de l'Esprit-Saint » (P.G., 151, 314). Le Saint-Esprit prend plaisir à chanter les louanges des deux autres divines Personnes et à manifester leur gloire. L'Église perpétuera ce chant jusqu'à la fin des siècles et nous devons nous y unir nous-mêmes.

La liturgie orientale célèbre sans se lasser cette joie des apôtres.

> Vous avez envoyé d'en haut votre gloire sur les témoins de votre divinité, ô Christ compatissant... C'est pourquoi, telle une harpe mélodieuse, ils ont exposé avec un plectre mystique, ô Sauveur, l'écho de vos paroles et votre économie [3]. — Méditant sur votre venue à la fin des temps, le Prophète, ô Christ, s'écria : J'ai appris quelle était votre puissance, Seigneur, car vous êtes venu pour sauver tous vos christs.

Sans sortir au grand jour comme les apôtres, Marie, dans l'ombre du Cénacle, repassait en son esprit toutes ces merveilles : elle adorait en son cœur immaculé et priait pour l'É-

2. Voir pour plus de détails *La Vie Spirituelle*, mai 1951, pp. 460-462. Sur louange et mission, cf. le *Messager du Cœur de Jésus*, novembre et décembre 1955, et mai 1956.

3. Textes de la liturgie orientale relevés en Dom Mercenier, *La Prière des Églises de rite byzantin*, Chevetogne, Belgique, II, 2. — Cf. également l'*Année liturgique*, de Dom Guéranger, III, nouv. édit., Desclée, 1950, pp. 1016-1022. — *Économie* veut dire, ici, plan sauveur.

glise naissante[4]. Le rôle de cette prière unique a été mis en relief par le P. de la Taille :

> Voulez-vous savoir pourquoi, dès la Pentecôte, pendant de nombreuses années, l'Évangile a acquis un si grand développement dans le monde et pourquoi, dans l'Église, il y a eu une si grande floraison de sainteté parmi ces fidèles qui, ne formant qu'un seul cœur et une seule âme, réalisaient en sa dernière perfection cette charité qui est le sommet de la sainteté ? Pensez à la Vierge Marie s'empressant sur cette terre à tous les sacrifices que célébrait l'Église. Et ne vous étonnez pas qu'on n'ait pas revu depuis lors si prodigieuse expansion de christianisme, si considérable poussée de sainteté[5].

Un vieil hymne de Coffin (XVIII[e] siècle) dit à Notre-Dame avec tendresse : « Toi, fleur et honneur du nom chrétien — tu te tiens dans le Cénacle qui implore la venue de l'Esprit — bientôt, pendant que les apôtres prêchent — tu enfantes l'Église par ta charité[6]. »

L'Église retiendra la leçon de sa Mère. A son tour elle s'émerveille devant le don de l'Esprit et les *magnalia Dei*, devant les bienfaits procurés par le Christ et l'Esprit :

> Nous fêtons la Pentecôte, et la venue du Saint-Esprit, l'accomplissement de la promesse et la réalisation de l'espérance... L'Esprit-Saint procure tous les bienfaits : il fait jaillir comme d'une source les prophéties, il institue les prêtres, il instruit dans la sagesse les illettrés; de pêcheurs, il a fait des théologiens; il donne toute sa forme à la constitution de l'Église. O Paraclet, consubstantiel et corégnant avec le Père et le Fils, gloire à vous ! (liturgie orientale).

L'Église se réjouit de voir la gentilité accéder à la foi et elle prie pour la conversion des peuples, ce qui est assez rare au

4. Cf. *Le Messager du Cœur de Jésus*, mai 1952, pp. 172-174. Mgr Gay, *Entretien sur les mystères du saint Rosaire*, II, pp. 318-322.

5. *Mysterium fidei*, p. 331. (Tout un complément et un correctif seraient à apporter ici du fait de l'action « céleste » de Notre-Dame en l'Église.)

6. U. Chevalier, *Poésie liturgique des Églises de France*, Picard, 1913, p. 200.

moins dans la liturgie romaine. « Aujourd'hui, les Églises de la gentilité sont transportées d'allégresse, remplies d'une joie qui vient de toi, calice vivifiant. Tu es béni, Esprit-Saint qui es vrai! » (liturgie arménienne). A la vigile de la Pentecôte, le rite romain multiplie les appels à Dieu pour l'entrée des peuples dans l'Église du salut :

> ... faites que toutes les nations ayant obtenu, grâce au mérite de la foi, le privilège d'Israël, soient régénérées au moyen de la participation à votre Esprit... accomplissez en toutes les nations l'œuvre bienfaisante de votre miséricorde... rendez plus nombreux les peuples qui doivent être régénérés par l'invocation sanctifiante de votre nom...

L'introït de la fête, selon la traduction de Dom Flicoteaux[7], montre l'univers entraîné dans la louange divine :

> L'Esprit du Seigneur a rempli l'univers, alleluia,
> et cela même qui contient toutes choses possède
> désormais la science de la louange : alleluia, alleluia, alleluia.

Ainsi le mystère de la Pentecôte nous dépeint ce que doit être notre prière missionnaire : prière d'émerveillement et d'adoration, de jubilation, de reconnaissance et d'universelle imploration.

La Pentecôte, fête de la catholicité.

L'Esprit-Saint fait prier et louer, il manifeste aussi d'emblée la catholicité de l'Église. Ce thème est plus connu et nous pourrons ne pas nous y attarder. La catholicité est exprimée en ce jour par la diversité ethnique des auditeurs de Pierre, diversité manifestement voulue de Dieu, et que les Pères ont relevée avec complaisance. Elle est exprimée aussi par le don des langues, signe de l'universalisme chrétien.

7. *Le rayonnement de la Pentecôte,* Le Cerf, 1954, pp. 80-82.

On connaît l'opposition qui est souvent faite avec l'épisode de Babel, symbole de division et de rupture de l'unité :

> Nous célébrons le don merveilleux des origines de l'Église, dit le sacramentaire léonien : proclamation de l'Évangile, en langues diverses, par les voix de tous les croyants. Ainsi fut retirée la malédiction, méritée jadis par l'orgueilleuse construction de la Tour, et la diversité des langues ne saurait arrêter désormais l'édification de l'Église : elle en affirme plutôt dans la plénitude l'unité.

Et une préface ambrosienne :

> Nous sommes dans la joie : la Pâque se consomme en ce mystère des cinquante jours, le nombre mystique est accompli. La diversité des langues, qui par l'orgueil avait autrefois tourné à la confusion, maintenant par l'Esprit-Saint, revient à l'unité. Aujourd'hui, en effet, ayant entendu soudain la voix du ciel, les apôtres ont reçu le symbole d'une foi unique et ont transmis à toutes les nations par diverses langues la gloire de ton Évangile [8].

Saint Augustin se livre à de multiples variations sur ce thème :

> Un seul homme (parmi les apôtres) parlait les langues de tous les peuples, et l'unité de l'Église se trouvait figurée par toutes les langues parlées par un seul homme. Nous avons donc ici un symbole frappant de l'Unité de l'Église répandue dans tout l'univers. Celui donc qui a le Saint-Esprit fait partie de l'Église, qui parle les langues de tous les peuples... C'est que tous les peuples devaient un jour embrasser la foi, et que l'Église universelle parlerait les langues de toutes les nations, comme les parlait en ce jour chacun de ceux qui avaient reçu l'Esprit-Saint... Ainsi l'humble piété des fidèles soumit toutes ces langues diverses à l'unité de l'Église; la charité réunit ce que la discorde avait séparé, et les diverses parties du genre humain, semblables aux membres dispersés d'un même corps, se rattachèrent étroitement, jusqu'à ne faire qu'un avec Jésus-Christ, leur chef, et furent comme fondues dans cette unité sainte, par le feu de la charité [9].

8. Sur ce symbolisme, voir les références données par Y. Congar, *op. cit.*, p. 133, et p. 156, sur la Pentecôte de Vézelay. Le sacramentaire léonien, P. L., 55, 42. La préface ambrosienne, in A. Paredi, *I prefazi Ambrosiani,* Milano, 1937, p. 152.

9. Sermons pour le jour de la Pentecôte, *passim.* Voir aussi M. Pontet, ***L'exégèse de saint Augustin,*** Aubier, pp. 427-428.

Il nous est impossible de citer ici les textes où la liturgie fait écho à cette doctrine traditionnelle[10]. Un passage de la liturgie grecque les résumera :

> Les peuples qui, dans leur présomption, édifièrent la Tour de Babel furent jadis châtiés par la confusion de leurs langues; aujourd'hui les langues sont remplies de sagesse par la gloire de la connaissance divine. Jadis Dieu a condamné les impies pour leur péché; maintenant le Christ illumine les pécheurs par l'Esprit. Jadis il leur arriva en châtiment de ne plus pouvoir s'exprimer; maintenant la symphonie des voix est rendue pour le salut de nos âmes.

Une belle séquence du moine Notker rendait le même son : « Le monde divisé par les langues et par les mœurs, vous l'avez réuni, ô Esprit. Vous appelez au culte de Dieu les idolâtres. »

Les chrétiens de tous les temps sont conviés à participer au don des langues. « Le grand Promoteur de l'Église[11] » a en effet diffusé dans nos cœurs l'universelle charité. « Nous aussi, chrétiens, dit Pius Parsch, nous avons reçu un don des langues qui fait que tous les hommes nous comprennent. Ce don des langues, c'est la charité qui a été répandue en nous par le Saint-Esprit. La charité unit tous les peuples; par la charité on peut se faire entendre de tous les hommes[12]. » Le conflit actuel avec les Algériens musulmans nous rappelle ce devoir avec acuité. Il n'est pas dépourvu de signification pour nous en ce temps que la liturgie de l'octave de la Pentecôte nous parle souvent de paix[13]...

10. Dom Mercenier, *op. cit.*, pp. 364, 366, 367, 372 et 375. Sur l'usage des langues diverses dans la prière, voir L. Thomassin, *Traité de l'office divin*, Ligugé, 1894, pp. 202, 236.

11. Expression de l'*Initiation théologique*, Le Cerf, p. 271, pour désigner le Saint-Esprit.

12. *Le Guide de l'Année liturgique*, Casterman et Salvator, 1948, III, p. 271.

13. *Ibid.*, pp. 273, 280, 288.

La Pentecôte, inauguration de la mission.

Jusqu'ici nous avons plutôt considéré le mystère pentecostal en sa structure statique et ontologique. Son aspect dynamique doit retenir maintenant notre attention. Le mystère pentecostal, en effet, nous dépeint l'Église telle un univers en expansion ; il est au point de départ de la mission universelle.

> Aujourd'hui est venu le jour de la Pentecôte, alleluia; aujourd'hui le Saint-Esprit est apparu aux disciples dans le feu, et leur a communiqué ses dons de grâce : il les a envoyés dans le monde entier pour prêcher et rendre témoignage : celui qui croira et sera baptisé sera sauvé, alleluia (ant. *Magnificat,* II[os] Vêpres).

La mission donnée par le Christ ressuscité prend en ce jour son départ solennel. « Là où la gloire du Maître, là où le salut du monde vous appelle, dit un hymne de Coffin, sainte cohorte, portez la parole de Dieu : la première moisson vous réclame et le soin pieux de vos frères[14] ». Les apôtres ont à porter à travers le monde le trophée du Christ, sous l'impulsion de l'Esprit, dit une autre hymne. Saint Irénée ajoute :

> C'est cet Esprit qui a pouvoir sur toutes les nations pour les introduire à la vie et pour leur ouvrir le Nouveau Testament; c'est pourquoi, dans l'accord de toutes les langues, ils chantaient un hymne à Dieu, — l'Esprit ramenant à l'unité les races éloignées et offrant au Père les prémices de toutes les nations.

Saint Jean Chrysostome nous montre naïvement le miracle des langues partageant la besogne et le monde aux apôtres incertains de la direction à prendre. La moisson est sur pied, « et les fruits passeront la promesse des fleurs », cette moisson dont nous parlent les Quatre-Temps de Pentecôte.

Ce départ pour la mission revêt tout son sens dans l'intensité du phénomène qui fond sur les apôtres au matin de ce jour :

14. U. Chevalier, *op. cit.*, p. 52. Cf. D. Schuster, *Liber sacramentorum,* IV, p. 187. *Adv. Haer.*, III, 17, 2. Sermon de saint Jean Chrysostome, P. G., 50, 467.

tremblement de terre, nous dit la liturgie (introït du mercredi), vent redoutable, feu ardent, symbole du bouleversement total de ces âmes. Naissance officielle de l'Église qui contraste avec la naissance obscure et cachée du Christ. Pour aider à retrouver la violence du phénomène, nous pourrions évoquer aux oreilles modernes la déflagration d'une explosion atomique. Il faut restituer à l'événement son caractère inouï, bruyant, impétueux.

Afin d'évoquer cet ouragan, certaines communautés chrétiennes faisaient autrefois sonner de la trompette dans l'église à cette occasion. « Pour représenter ce bruit (du vent), nous dit-on, dans certaines églises on sonne de la trompette pendant le chant de la séquence ou prose; car l'Esprit-Saint est venu comme un vent impétueux, parce que de même qu'un vent impétueux chasse et balaie la poussière de la surface de la terre, ainsi l'Esprit-Saint chasse du cœur de l'homme tout ce qui est terrestre ». Étienne Borne décrit de son côté cette atmosphère de tempête : « Dans la chambre haute du Cénacle, ils se tiennent assis, inquiets et tremblants. Une tempête descendue du ciel enveloppe la maison, et désormais plus de troupeau timide : ce sont des hommes debout et c'est l'Église en marche. Une langue flamboyante qui se repose sur sa tête, fait de chacun l'homme d'un appel unique : il a reçu la parole de feu, dite une fois qui, méconnue ne sera jamais répétée; et elle conduit l'apôtre au bout de la terre... Un même vent emplit la demeure et, à eux tous, ils ne font plus qu'une seule fraternité; invincible à toute puissance humaine et diabolique, indestructible jusqu'à la fin des temps et au delà du temps. Pentecôte est le jour béni des grandes consécrations [15]... »

Pour comprendre la vigueur de ce départ missionnaire, il faut en effet restituer au feu sa réalité effrayante et violente. Feu du Buisson ardent et du Sinaï, feu du char d'Élie, feu destructeur de Sodome et Gomorrhe. L'oraison de la vigile nous parle de l'embrasement de l'Esprit-Saint et de la splendeur de sa clarté [16].

15. Texte cité par *Les Jours du Seigneur*, Témoignage chrétien, 1950. Printemps, pp. 262-263. Ici pourrait prendre place un développement sur la force et l'audace des apôtres après la Pentecôte.

16. Voir traduction de D. Capelle, *Travaux liturgiques*, I, Louvain, 1955, pp. 239-240.

Les hymnes liturgiques font allusion aux feux de l'Esprit, à la charité qui brûle de feu, aux cœurs enflammés des apôtres, au feu qui pénètre tout[17]... L'un d'eux résume en ces mots la prédication des apôtres : « *Quidquid profantur, ignis est* » (Tout ce qu'ils disent, c'est du feu)[18]. En certaines églises, des étoupes enflammées étaient lancées du haut des églises. En d'autres endroits, on jetait des roses, marquant la suavité de l'Esprit (église du Panthéon à Rome), ou des feuilles de chêne, symbole de victoire (à Rouen) ; ailleurs s'y ajoutait l'envol des colombes. La liturgie grecque appelle l'Esprit « feu procédant du feu », et l'arménienne a ce développement : « Toi qui es proclamé saint par le Trisagion des langues de feu, aujourd'hui Tu as été répandu des cieux sur des lèvres d'hommes, source de feu... Toi que les Esprits igniformes contemplent toujours au milieu des flammes éblouissantes, aujourd'hui Tu as été répandu des cieux sur la terre, comme une coupe au goût de feu ; Tu es béni, Esprit-Saint de Dieu! » L'eau bouillante versée dans le calice, à la messe orientale, symbolise l'union de l'Esprit au Christ et aux fidèles[19].

Le psaume 67, utilisé à plusieurs reprises au cours de la messe, est un véritable chant de guerre qui le fit parfois désigner familièrement par ces mots : « la Marseillaise d'Israël ». Ce psaume se retrouve aux matines avec le psaume 47 (allusion à l'ouragan de la Pentecôte) et le psaume 103 (idée d'une nouvelle création).

Ce serait donc redonner tout son sens à la fête que d'y voir un pressant appel à l'apostolat, à l'action vigoureuse pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Rapprochement qui peut s'appuyer encore sur le lien qui existe entre l'apostolat et le sacrement de l'Esprit, la Confirmation. « La Pentecôte fut la confirmation des disciples ; la confirmation est la Pentecôte des

17. Cf. DREVES, *Analecta hymnica medii aevi*, X, p. 34 : *Lux insignis-Ardens ignis- Jesu Christi spiritus.* Hymne de tierce : *flammescat igne caritas.* Saint Grégoire : *flammantia corda.* Abélard (éd. Dreves, p. 139) : *demonstrans legis igneae- praesignavit hos nuntios.* Du même (p. 143) : *ignis amor est.*

18. U. CHEVALIER, *op. cit.*, p. 52. Beaux développements sur le feu dans Cyrille d'Alexandrie. P. G., 69.

19. Cf. N. CABASILAS, *Explication de la divine Liturgie*, Le Cerf, pp. 206-210.

chrétiens », note excellemment F. Cuttaz[20]. Sa formule souligne en effet que les apôtres ne furent pas les seuls à recevoir l'Esprit, mais qu'avec eux et les premiers disciples des laïcs en furent aussi les bénéficiaires. Aux chrétiens s'applique alors la mention des Actes relative à Saul et Barnabé : *Ayant reçu mission du Saint-Esprit* (*Act.*, 13, 4). La liturgie de la Pentecôte fait souvent mention de la force, laquelle est d'ailleurs un des sept dons de l'Esprit. La bénédiction du saint chrême précise que les fidèles sont investis de la dignité royale, sacerdotale et prophétique. L'Évangile du jeudi de la Pentecôte nous rappelle en outre la mission des soixante-douze disciples envoyés par le Christ. Tout nous invite donc à considérer la Pentecôte comme l'inauguration d'une mission permanente : celle de l'Église, et, en elle, la mission de chaque chrétien. Faisons nôtre alors l'oraison du samedi de Pentecôte : « Que le Saint-Esprit daigne nous embraser de ce feu que Notre-Seigneur Jésus-Christ a apporté sur la terre et qu'il voulait voir brûler avec véhémence. »

La Pentecôte, mystère cosmique.

Ces aperçus seraient incomplets s'il ne s'y ajoutait brièvement ce que nous pouvons appeler : le sens cosmique de la Pentecôte. Et ceci à un double titre : aucune créature humaine n'échappe à l'Esprit de la Pentecôte; de plus, son avènement a renouvelé le monde tout entier. Autrement dit, l'Esprit apparaît en ce mystère comme le maître et l'animateur du cosmos humain, comme un facteur de rénovation pour toute la création.

En l'une de ses prières, sainte Hildegarde dit du Saint-Esprit qu'il est « vie de la vie pour toute créature » (*vita vitae omnis creaturae*). N'a-t-il pas, en effet, préparé l'âme de tous les étrangers venus à Jérusalem à recevoir la parole de salut et de foi lors du premier discours apostolique de saint Pierre au jour même de la Pentecôte (cf. aussi Act., 16, 14). Car le Saint-Esprit travaille et agit en toute âme de bonne volonté. « Le

20. Cf. *Pentecôte et épiscopat*, du P. Lécuyer, *La Vie Spirituelle*, mai 1952.

monde entier a été saisi par Votre Esprit consolateur. Il ne le sait pas encore... Les germes sont partout », écrit le P. Charles[21]. C'est l'application des paroles splendides de la préface pentecostale : *profusis gaudiis, totus in orbe terrarum mundus exsultat,* que saint Léon commente en ces termes : par lui, l'Esprit, toute l'Église universelle est sanctifiée, toute âme rationnelle est façonnée...

De ce renouvellement universel par l'Esprit, les liturgies témoignent :

> La lumière du Paraclet est survenue et a éclairé le monde... La création, intimement possédée et toute transformée par vous, vous bénit... Lumière est le Père; lumière, le Verbe; lumière aussi le Saint-Esprit qui fut envoyé en langues de feu sur les apôtres; c'est par lui aussi que tout le monde est illuminé pour honorer la Trinité sainte,

dit la liturgie orientale. « Le Saint-Esprit est le Maître du monde qui possède toute puissance et prévoit tout », note à son tour un répons de matines en l'octave de la Pentecôte.

L'introït de Pentecôte commence par cette affirmation majestueuse : « L'Esprit du Seigneur a rempli l'univers. » Constamment revient aussi le passage du psaume 103 : *Vous enverrez votre souffle et ils seront créés, et vous renouvellerez la face de la terre.* Le livre de Judith proclamait déjà cette puissance irrésistible de Dieu (14, 4) : *Que toutes les créatures te servent... tu as envoyé ton esprit et il les a édifiés ; et il n'est personne qui s'oppose à ta voix.*

La création attend avec impatience la manifestation des enfants de Dieu ; la Pentecôte est venue apporter un commencement de réponse à cette attente. « Tu t'es servi (des apôtres) pour embellir, par le saint et spirituel baptême, l'univers entier, le revêtant d'habits nouveaux et resplendissants... Toi qui prends soin de toutes les créatures dans ta providence, ô Esprit-Saint... » (liturgie arménienne). « Aujourd'hui, une eau vive a jailli en

21. *La Prière missionnaire,* Casterman, 1935, p. 171. Cf. S. Boulgakof, *Le Paraclet,* Aubier, 1946, p. 269, sur la lutte entre la liberté et la grâce venant de l'Esprit.

Jérusalem ; les fleuves de Dieu en ont été remplis et dans leur cours ils ont enivré la terre, comme les autres sources qui arrosaient l'Eden ; rendons-lui gloire, célébrons sa sainteté! » (*ibid.*). Un hymne limousin montre en ce jour de Pentecôte la terre, la mer et tous les êtres animés se joignant aux chérubins et aux séraphins pour chanter la sainteté et la louange de Dieu [22].

La venue du Christ et sa victoire dans l'esprit ont entraîné l'univers matériel lui-même vers Dieu, comme en témoignent les phénomènes extérieurs qui marquent le matin de Pentecôte. « Le Saint-Esprit, dit le cardinal Schuster, change l'aspect de la terre, puisque, de fils d'Adam pécheur il nous élève à la hauteur vertigineuse de fils de Dieu. Le règne du péché et le régime de la douloureuse servitude étant détruits, l'ère messianique commence dans le monde. » Il nous faut donc par notre action, informée de charité par l'Esprit, contribuer à tourner à la gloire de Dieu non seulement les âmes et les hommes, mais la création tout entière.

★

A bien des titres, la Pentecôte est un mystère missionnaire. La contemplation des richesses d'amour que Dieu y a renfermées à l'égard de l'humanité doit nous inciter à mieux tenir notre place dans l'œuvre universelle de salut. Une ultime prière à l'Esprit Saint, tirée de la liturgie arménienne, nous fera souvenir que la mission, s'adressant à toute vie chrétienne, est une œuvre d'amour : « L'Amour t'a envoyé par amour, Toi qui es Amour ; par Toi, il s'est uni à ses membres ; il a établi en elle, comme économes, ses apôtres enrichis de tes sept dons. Purifie-nous des ténèbres du péché et revêts-nous de la lumière de gloire. »

André Rétif, s. j.

22. Dreves, *Analecta hymnica*, VII, p. 101. Beaux développements de Richard de Saint-Victor sur *Spiritus Domini replevit*, P. L., 196, 1022 et ss.; 1031 et ss. — On pourrait illustrer les divers thèmes de cette étude par la somptueuse hymne de la Pentecôte, de Claudel en *Corona benignitatis anni Dei*.

*PRIÈRE POUR L'ÉGLISE**

Seigneur, j'aime la beauté de votre Église,
la splendeur de ses saints,
l'audace des fondateurs,
le courage des persécutés,
l'ardeur des nouveaux convertis,
le zèle du clergé,
l'abnégation des militants,
la ferveur communicative des missionnaires.
Oui, Seigneur j'aime votre Église qui me donne
chaque jour des raisons de vous louer davantage.
Et c'est pourquoi je souffre de la voir si souvent défigurée
— défigurée par ceux-là mêmes qui devraient embellir le visage de leur mère.
Et c'est pourquoi, ce soir, je vous prie
pour la masse de ceux que l'on appelle chrétiens, mais qui ne cherchent qu'à mener une vie exempte de soucis, ou dont le seul souci est de conquérir pour eux-mêmes des avantages matériels,
pour ces chrétiens attachés à l'Église comme à une puissance temporelle, et qui confondent trop souvent l'authentique Tradition avec leurs préférences politiques,
pour tous ceux qui voulant planter plus loin l'Église n'ont pas réussi à se garder de la contagion matérialiste,

* Textes de l'Écriture dont est inspirée cette prière : Ps. 25, 8. — Ps. 2, 3 (Vulgate). — Jn, 17, 15. — Ps. 103, 30. — Act., 1, 8 (Ps. 18, 4). — Gal., 6, 2. — Col., 1, 24.

pour ces hommes d'Église prudents à leurs propres yeux et en réalité pusillanimes qui croient garder la pureté de la foi parce qu'ils vivent en marge des problèmes du monde.

Seigneur, éclairez les uns et les autres,

Envoyez votre Esprit qui renouvelle la face de la terre, convertit les hommes et construit l'Église.

Seigneur, j'aime la beauté de votre Église, mais rendez-la plus belle encore.

Qu'elle apparaisse aux yeux du monde dans la perfection de sa pureté spirituelle.

Que par toute la terre ses ministres et ses membres se gardent de toute inféodation.

Qu'ils portent jusqu'au bout du monde votre message et donnent sans défaillance le témoignage de votre amour.

Seigneur, nous sommes de votre Église,

purifiez-nous de nos péchés pour que l'Église soit plus pure,

accroissez en nous la charité, pour que l'Église porte davantage le témoignage de votre amour,

augmentez notre zèle pour l'Évangile, afin que l'Église soit plus rayonnante,

insérez-nous au plus profond de votre Église afin que, portant les fardeaux les uns des autres, nous achevions ce qui manque en nous de souffrances pour que la mission s'accomplisse.

Amen.

Fr. Th. Suavet, O. P.

LES PRÉPARATIONS BIBLIQUES DE LA VIE RELIGIEUSE

La vie religieuse est une institution établie pour procurer à ceux qui l'embrassent les conditions optima de sainteté.

Les siècles chrétiens ont lentement mis au point les observances qui favorisent d'une façon permanente la croissance de la charité, la pratique des conseils évangéliques, et l'efficacité apostolique. Et à mesure que le monde évolue, la sève chrétienne continue à produire des formes qui s'adaptent à des situations nouvelles. Toute adaptation exige un sens aigu des besoins immédiats, mais aussi un appui très ferme sur les origines, un ressourcement qui assure la continuité et l'authenticité de chaque innovation.

Nous voudrions ici aider au ressourcement et retourner aux origines de la vie religieuse, mais d'un point de vue tout à fait général et radical : plus loin que dans l'histoire de l'Église, il s'agirait de remonter dans sa préhistoire, si l'on peut dire, en cherchant ses préparations bibliques.

Puisque la vie religieuse est une institution ordonnée à la sainteté, l'enquête devra se poursuivre dans les deux lignes, institutionnelle et spirituelle.

Un précédent article[1] a essayé de préciser ce qu'est la vocation, il nous faudra maintenant reconnaître d'abord les

1. Cf. *La Vie Spirituelle*, février 1956, pp. 167 à 186 : *Le mystère de la vocation, essai de Théologie biblique.*

divers types de vocations surnaturelles que nous présente la Bible, pour discerner celles qui semblent s'orienter vers la vie religieuse, et les formes qu'elles ont pu prendre aux différentes époques : en feuilletant rapidement l'histoire d'Israël, nous verrons apparaître les ébauches qui préfigurent la réalité chrétienne.

Ensuite, en nous plaçant non plus au point de vue de l'histoire, mais proprement de la théologie biblique, nous tenterons de suivre le progrès, l'affinement, l'enrichissement de la notion de sainteté à travers tout l'Ancien Testament jusqu'au Nouveau. C'est le vrai centre de notre sujet — et peut être y trouverons-nous un approfondissement personnel, comme cela arrive chaque fois que nous rejoignons dans son mouvement même un des grands axes de la révélation biblique : nous découvrirons mieux, à la lumière de la Parole divine, comment toute consécration — baptismale, sacerdotale, religieuse — exige et requiert la sainteté.

I

Les différentes vocations

Dieu appelle, mais à quoi ? Quel est le terme de l'appel ? Essentiellement, une appartenance particulière à Dieu — qui se marque par une consécration, et qui peut s'orienter vers un service, une mission ou une fonction.

Là encore, il faut commencer par regarder la vocation du peuple, qui nous éclaire, car elle réalise et contient globalement la richesse et la diversité des vocations individuelles.

Israël appartient à Dieu, c'est la donnée capitale qui est rappelée, et avec insistance[2] :

> Tu es à moi (Is., 43, 1).
>
> C'est toi que Yahvé ton Dieu a choisi pour son peuple à lui, tu es un peuple consacré à Yahvé ton Dieu (Dt., 7, 6).

2. Il faudrait citer les innombrables passages où Israël est dit « peuple de Yahvé », où Dieu l'appelle « mon peuple », etc.

> Soyez-moi consacrés... et je vous mettrai à part de tous ces peuples pour que vous soyez à moi (Lév., 20, 26).

Cette mise à part, cette consécration semble bien avoir d'abord un but cultuel : *vous serez pour moi un royaume de prêtres et une nation consacrée* (Ex., 19, 6).

Plus tard, progressivement, le peuple comprendra que la séparation est pour une mission, *car les îles sont dans l'attente de sa Loi* (Is., 42, 4); il prendra conscience d'une tâche universelle qui lui incombe :

> Je ferai de toi la lumière des nations pour que mon salut atteigne jusqu'aux extrémités de la terre (Is., 49, 6).

Dans la vocation du peuple, nous voyons donc apparaître des aspects différents qui se laissent nettement distinguer. Ils nous permettent de discerner ces grandes formes que nous retrouvons dans les vocations individuelles dont nous parle la Bible : d'une part, celles qui semblent n'avoir d'autre fin qu'une appartenance à Dieu — d'autre part, celles qui se terminent à une fonction (culte) ou à une mission, à l'envoi vers une tâche déterminée[3].

Nous allons passer sommairement en revue d'abord les fonctions qui appelaient la consécration : celles des rois et des prêtres; puis les autres institutions qui préparent la vie religieuse : les nazirs, les « fils de prophètes », les Esséniens. Et nous verrons comment le Nouveau Testament hérite de toutes ces richesses, les organise dans un esprit nouveau et les amène à leur achèvement en leur faisant exprimer toutes leurs virtualités.

La consécration d'une personne pouvait être marquée — comme celle d'un objet — par une onction d'huile. L'huile est une substance aux vertus salutaires, signe de santé, de joie, de richesse et de liberté, qui pénètre d'une façon indélébile la pierre la plus dure en l'imprégnant jusque dans la profondeur de la

3. Il faut les distinguer, mais sans les opposer, car toute vocation est fonctionnelle, par son rôle caché dans le Corps mystique, et extérieurement, au moins au titre de témoignage — et toute fonction ou mission exige et inclut une vocation personnelle à la sainteté.

matière : toutes ces propriétés la rendent apte à signifier cette emprise de la divinité sur un être.

Dès les temps anciens, nous voyons Jacob oindre la pierre sur laquelle il avait eu ce songe mystérieux, et le lieu en reçoit le nom de « maison de Dieu » : Béthel (*Bèth-El*), (Gen., 18, 18). Dans la liturgie la plus évoluée — et encore de nos jours — ce sera toujours l'onction d'huile qui marquera la consécration des objets du culte : temple, autel, et tous leurs accessoires.

Parmi les personnes, les *rois* reçoivent l'onction, à cause du rôle sacré qu'ils tiennent dans la société antique, et en Israël à un titre tout particulier.

Ce sont surtout les *prêtres* qui sont oints. La Loi nous décrit la somptueuse cérémonie de l'onction du grand-prêtre — qui fut plus tard étendue aux autres prêtres (Lév., 8 et 9).

Pour les prophètes, il n'est pas probable qu'ils aient reçu d'onction : le seul texte qu'on pourrait invoquer dans ce sens est le commandement qu'entend Élie sur l'Horeb :

> Tu iras *oindre* Hazaël comme roi d'Aram. Tu *oindras* Jéhu fils de Nimshi, comme roi d'Israël, et tu *oindras* Élisée fils de Shaphat,... comme prophète à ta place (1 Rois, 19, 15-16).

Mais ici il semble bien que le troisième terme ne soit appelé que par le parallélisme avec les deux précédents, et rien dans la suite ne suggère une onction d'Élisée, pas plus que d'aucun autre prophète. Cela semble d'ailleurs souverainement conforme à leur caractère charismatique et à la liberté de leur mission, qui eût couru grand risque à dépendre d'une investiture plus ou moins officielle. Pour eux l'onction est toute spirituelle, comme il apparaît clairement dans ce texte qui l'attribue à l'Esprit, texte que le Christ s'est appliqué personnellement :

> L'Esprit du Seigneur Yahvé m'a *oint* pour porter la bonne nouvelle aux pauvres... (Is., 61, 1; cf. Lc, 4, 20).

Et le » Messie », celui qui était attendu, était défini comme l'Oint de Yahvé, en hébreu *mashiaḥ*, ou en grec *chrestos*, que

4. Saül, 1 S., 9, 27; David, 1 S., 16, 12 s.; Salomon, 1 R., 1, 32 s.; Jéhu, 2 R., 9, 7; etc.

nous transcrivons par Messie ou par Christ. Jésus est essentiellement celui qui a reçu cette consécration[5], l'Oint par excellence, si bien que dès la première génération chrétienne le nom lui sera donné en propre : Christ, Messie.

C'est dans cette ligne que se situe le sacerdoce chrétien : les prêtres de la nouvelle alliance participent du sacerdoce du Christ, ils sont à la fois héritiers des prophètes et oints pour une fonction.

A côté de cette perspective essentiellement ministérielle, nous apercevons d'autres institutions moins fondamentales, qui comportent simplement une mise à part pour Dieu, sans qu'il en résulte apparemment une fonction, sinon peut-être celle du témoignage.

C'est d'abord le *naziréat,* dont nous parle longuement la Loi (Nb., 6). Il n'y a pas de consécration proprement dite, comme pour les prêtres, mais seulement un vœu qui réserve toute la force de l'être pour Dieu. En se vouant à Dieu — pour un temps déterminé ou pour toute sa vie — le nazir respecte en lui-même cette force vivante, il ne doit rien faire qui y contredise, qui puisse la diminuer en lui : s'approcher d'un mort, boire d'aucune boisson fermentée (la fermentation est une sorte de décomposition), couper sa chevelure, signe de la vigueur qui pousse et qui monte.

Dans cette coutume, nous pouvons déceler à coup sûr un des premiers linéaments de la vie religieuse, au moins sous l'un de ses aspects : un vœu qui réserve l'être humain à Dieu seul.

D'autres réalisations, au cours de l'histoire, préfigurent approximativement d'autres aspects : les *nabhis*[6] ou « fils de prophètes ». Nous les connaissons assez bien, à travers les multiples indications éparpillées dans les livres historiques, surtout ceux de Samuel et des Rois. A une haute époque, nous

5. Cf. Mt., 3, 13 s., par.; Act., 10, 38 : *Dieu l'a oint d'Esprit-Saint et de puissance;* Mt., 16, 16 : *tu es le Christ, le fils du Dieu vivant;* etc.

6. Sur les nabhis, cf. Desnoyers, *Histoire du peuple hébreu,* t. III. Nous avons suivi ici en grande partie cet excellent ouvrage, malheureusement épuisé depuis longtemps.

les voyons nombreux, ils forment des confréries; lorsqu'ils se rassemblent, ils marchent à la file en se conduisant d'une manière spéciale et caractéristique : surexcitation étrange et incoercible, agitation violente, démarche dansante ou saccadée, gesticulations désordonnées. Toute cette agitation n'a qu'un sens : ils sont des inspirés par état. Aussi, non seulement ils sont prêts à recevoir l'irruption de l'esprit, mais, désireux d'en préparer la venue, ils essaient même de provoquer certaines manifestations.

Les progrès des sciences psychologiques nous ont avertis de certains dangers, et vingt siècles de christianisme nous ont rendus plus exigeants sur la pureté du spirituel, nous aurions parfois tendance à les juger sévèrement; mais en relisant le livre des Actes, en pensant aux charismes dont parle saint Paul, nous serons peut-être plus justes envers cette manifestation religieuse singulière qui, mêlée, pleine de périls, représente le besoin profond de se livrer entièrement à l'action de Dieu. D'ailleurs, dans l'ensemble, ils se recrutaient vraisemblablement parmi les milieux populaires, où la piété aime à prendre des formes voyantes et à s'exprimer en gestes énergiques.

A tout prendre, aux temps anciens, ils furent de bons serviteurs de Yahvé, « c'était, dit Dom Calmet, comme le sel de la terre et la lumière du pays » : une classe de fervents, prêts à se livrer corps et âme à l'action de l'esprit pour servir d'instrument docile aux desseins de Dieu. Leur simple existence était un témoignage, et voyant! A la défaillance générale de la foi au temps d'Élie (« je suis resté seul »... 1 R., 19, 10), ils opposaient leur foi robuste; à ceux qui doutaient des interventions de Yahvé dans la vie d'Israël, ils prouvaient par leur existence même que Dieu agissait toujours parmi les siens.

En somme, avec toute la différence des moyens employés, ils travaillaient dans le même sens que Samuel, et plus tard les prophètes. Élisée vit parmi eux, Élie le solitaire les estime (1 R., 18, 13).

A mesure que la religion se spiritualise, surtout avec la prédication des grands prophètes, on assiste à une décadence rapide de cette institution qui n'était valable que pour un milieu très fruste. Les nabhis dégénèrent très vite; ils finissent par n'être

plus que des mercenaires du prophétisme, des charlatans, ou des illuminés. Le terme par lequel Jéhu désigne celui qui vient le sacrer, un « *meshuga* » (2 R., 9, 11) — que nous traduirions assez bien par « détraqué, toqué » — est caractéristique.

Mais il nous faut savoir traverser tout l'élément extérieur et trop voyant pour notre goût et rejoindre l'âme spirituelle authentique chez les anciens nabhis patronnés par les plus grands. Et n'est-ce point parmi eux que se recrutèrent peut-être des compagnons d'Élie autour du Mont Carmel, dont un grand Ordre vivant quelque raison de penser qu'il a repris la tradition?

Nous ne savons absolument pas en quoi pouvait consister leur vocation, leur consécration, leur adhésion à ce genre de vie. Le récit du miracle de l'huile (2 R., 4, 1 s.) semble prouver qu'ils avaient femme et enfants, demeure et occupations personnelles. Un mot de l'histoire de la Shunamite (2 R., 4, 23) nous montre qu'on allait volontiers les visiter au jour du sabbat et des néoménies, mais le silence des textes est impénétrable jusqu'à présent sur la structure même de leur vie. Nous en savons pourtant assez sur les confréries de nabhis pour y discerner une ébauche, à un stade encore très rudimentaire, de la vie religieuse, en prenant ce mot en son sens le plus large : une vie orientée professionnellement à Dieu.

Autour des grands prophètes, nous devinons un groupe de disciples : auprès d'Isaïe, sûrement, peut-être des amis de Jérémie... Qu'il y ait eu là des fidèles très authentiques de Yahvé, réunis autour d'un maître, cela paraît probable, mais rien ne nous permet d'affirmer davantage. Nous pouvons seulement signaler au passage des traces à peine perceptibles dans l'histoire.

Bien des siècles se passent, et dans le judaïsme tardif qui approche du temps du Christ, s'épanouit cette étonnante réalisation des *Esséniens,* dont les récentes découvertes du désert de Juda nous ont révélé l'importance. Les fouilles nous permettent d'imaginer la vie de ces communautés. Certaines pouvaient comporter des gens mariés, d'autres devaient être analogues à nos monastères. A Qumrân nous connaissons bien les grands bâtiments au centre, où se tenaient les réunions de communauté,

les chapitres, les assemblées de prière — et les petites cellules isolées où chacun habitait dans la solitude et la pauvreté, sous une règle très stricte et avec un coutumier qui entrait dans les moindres détails.

Il y a là vraiment une forme de vie religieuse. Dans quelle mesure ont-ils pu se rattacher aux anciens nabhis? La continuité réelle est impossible à affirmer. Mais il y a une continuité plus profonde, celle de ce besoin en Israël dans l'âme des meilleurs de se donner personnellement à Dieu. Les premiers chrétiens n'auront pas à créer, ils n'auront qu'à continuer cette tradition en lui infusant leur esprit nouveau.

II

Le progrès du sens de la sainteté

Tout au long de son histoire, nous voyons donc le peuple de Dieu sans cesse réinventer ces ébauches de vie religieuse. Mais ce qui importe dans ces formes diverses, imparfaites et tâtonnantes, c'est précisément ce qu'elles cherchaient à exprimer : une appartenance totale à Dieu — ce que la Nouvelle Alliance seule permettra de réaliser pleinement : c'est pour la vivre toujours plus profondément qu'on choisit de se mettre dans des conditions de vie qui rendent en permanence disponible à Dieu. Tout le sens des vœux et des observances est d'aider les religieux à tendre constamment à la sainteté.

En étudiant le progrès du sens de la sainteté en Israël, nous suivrons la ligne essentielle, et nous verrons se grouper autour d'elle, par une admirable nécessité interne, les principaux éléments qui précisément constitueront la vie religieuse en climat chrétien.

Cette vue sur le développement dans l'histoire éclairera peut-être du même coup le sens du progrès dans chacune de nos vies.

Du sacré à la sainteté.

Il est important pour notre sujet de commencer par préciser le contenu de la racine *qadash,* en hébreu : sa signification a évolué dans un sens très révélateur.

On traduit le plus souvent *qadash*, à ses différentes formes, par « saint, être saint, sanctifier », et on a raison dans bien des cas — mais le sens originel est plutôt « sacré, consacrer, être consacré ». Et ce sont des mots pour lesquels, à prendre des citations à l'état brut, on risque tous les contresens, si on ne les replonge pas, non seulement, ce qui va de soi, dans leur contexte, mais aussi dans toute une mentalité, une atmosphère religieuse qui nous sont souvent devenues assez étrangères. Nous risquons de christianiser indûment et de majorer des vieux textes en leur conférant une valeur spirituelle qu'ils n'ont pas encore. Nous pouvons sans doute, quand nous nous les appliquons, les utiliser dans le sens de leur ouverture, mais quand nous leur demandons un témoignage historique, quand nous les prenons comme jalons d'une évolution, il faut faire attention à serrer leur sens littéral précis.

Qadash signifie beaucoup plus souvent *sacré* que *saint* et tout le progrès consiste à passer de l'un à l'autre, ou plutôt à mettre en évidence que la sainteté — au sens que nous donnons maintenant à ce mot, une parfaite pureté morale qui permet l'union à Dieu, — est le terme auquel tend nécessairement la consécration d'un être.

Au début, l'aspect moral n'apparaît nullement dans le sacré. Prenez par exemple les très vieux récits de l'arche, dans les livres de Samuel. L'arche est enveloppée d'une aura de terreur sacrée qui la rend redoutable, non seulement à ses ennemis (tous les maux pleuvent sur les Philistins qui l'ont conquise), ou à ceux qui la méprisent (les soixante-dix Israélites frappés de mort parce qu'ils ne se réjouissent pas lorsqu'elle revient de chez les ennemis (1 Sam., 6, 20), mais à ses fidèles : la colère de Yahvé s'enflamme contre Uzza qui a simplement tendu la main pour éviter que l'arche ne se renverse : sa *sainteté,* c'est-à-dire son caractère sacré, la rend intangible (2 Sam., 6, 7). Quelles

que soient les bonnes intentions de Uzza, il tombe mort. On touche là une conception encore primitive du sacré qui décèle un sens profond de la grandeur inaccessible et de la majesté redoutable de Dieu, mais en même temps quelque chose d'encore très fruste, matériel, élémentaire.

Cette notion va peut-être nous permettre de comprendre bien des textes où il est question de saint (ou sacré). A un niveau tout à fait primitif, le sacré est conçu presque, pourrait-on dire, comme un fluide, comme un courant à haute tension, prêt à foudroyer quiconque s'en approcherait. Et cette propriété se répand sur tout ce qui appartient à la divinité : les objets consacrés au culte, les biens dévoués par anathème, les lieux, les personnes :

> Le lieu que tu foules est une terre *sainte* (Ex., 3, 5) :

Dieu est là.

Ce caractère sacral se communique nécessairement à tout ce qui entre en contact :

> Tu oindras ensuite l'autel pour le consacrer. Pendant sept jours tu renouvelleras le sacrifice d'expiation pour l'autel et tu le consacreras. Il sera alors d'une *éminente sainteté* et *rendra saint* tout ce qui entrera en contact avec lui (Ex., 29, 36, 37).

Et encore :

> Avec un saint chrême... tu oindras l'autel des parfums, l'autel des holocaustes et tous ses ustensiles,... Tu les consacreras et ils seront alors d'une *sainteté éminente* qui se communiquera à tout ce qui entrera en contact avec eux (Ex., 30, 29).

Quand nous disons « une éminente sainteté », nous pensons à tout autre chose qu'à ce caractère intouchable et contagieux, pourrait-on dire, du sacral.

Il en est de même pour une victime immolée pour le péché :

> C'est une chose sacro-sainte, tout ce qui en touchera la chair s'en trouvera consacré et si du sang gicle sur les vêtements la tache sera nettoyée dans un lieu sacré. Le vase d'argile où la chair aura cuit sera brisé (Lév., 6, 20).

La moindre goutte de sang de la victime est sacrée, le vase qui l'a touchée ne peut plus qu'être brisé... Ces textes nous permettent de comprendre mieux le mot lorsqu'il s'agit des personnes : Quand nous lisons des textes tels que :

> Vous vous êtes sanctifiés et vous êtes devenus saints, car je suis saint... Vous serez donc saints parce que je suis saint (Lév., 11, 44, 45),

nous avons tendance à les prendre dans un sens moral. Or si nous allons au contexte, nous voyons qu'il s'agit de la loi de pureté, de l'interdiction de manger des bestioles dégoûtantes, rampantes, les taupes, les rats, les différentes espèces de lézards et de caméléons, tout ce qui peut ressembler à un serpent :

> C'est une chose répugnante, ne vous rendez pas vous-mêmes répugnants avec toutes ces bestioles rampantes, ne vous contaminez pas avec elles et ne soyez pas contaminés, car c'est moi Yahvé qui suis votre Dieu, *vous vous êtes sanctifiés et vous êtes devenus saints, car je suis saint.* Ne vous rendez donc pas impurs avec toutes ces bestioles qui rampent sur la terre. Oui, c'est moi Yahvé qui vous ai fait monter du pays d'Égypte pour être votre Dieu, *vous serez saints parce que je suis saint*... Cette loi a pour but de séparer le pur de l'impur (Lév., 11, 42, 47).

Ce souci de séparation est bien caractéristique. Le code sacerdotal le marque avec force : *séparez le sacré du profane et l'impur du pur* (Lév., 10, 10). Ce sera la préoccupation essentielle d'Ézéchiel quand il établira son plan idéal de la Ville sainte. « *Mesure avec soin le mur d'enceinte pour séparer le sacré du profane* » (Ez., 42, 20).

Voyez comme nous sommes encore loin de la note de sainteté proprement morale. La consécration du peuple à son Dieu est d'abord sur le plan culturel ; le peuple est mis à part pour rendre un culte à Dieu, *c'est toute la communauté, ce sont tous ses membres qui sont consacrés, car Yahvé est au milieu d'eux* (Nb., 16, 3).

Mais l'exigence morale est toute proche, car les Israélites choisis par Yahvé doivent observer des règles qui leur per-

mettent de vivre avec Lui, de s'unir à sa vie et à sa transcendance. Il faut agir d'une manière digne du Dieu saint pour participer à sa sainteté :

> Soyez saints, moi Yahvé votre Dieu je suis saint (Lév., 19, 1, *Loi de sainteté*).

Il est intéressant de remarquer que, lorsque le Christ a repris ce texte, il en a gardé le ton et l'allure générale, mais il n'a pas employé les mêmes mots : dans le Lévitique *qadosh*, saint, est comme d'habitude traduit en grec par *agios*. Le Christ n'a pas dit, avec la Loi : « Soyez saints, *agioi*, — ce qui eût peut-être évoqué de trop près les vieilles catégories du sacré. Il a dit : « Soyez parfaits, *téléoï*, comme votre Père céleste est parfait » (Mt., 5, 48).

La *loi de sainteté* continue; l'appel de Dieu à cette sainteté se traduit par des préceptes concrets :

> Vous vous sanctifierez pour être saints, car je suis Yahvé votre Dieu.
>
> Vous garderez mes lois et vous les mettrez en pratique, car c'est moi Yahvé qui vous rends saints.
>
> Soyez-moi consacrés puisque moi Yahvé je suis saint, et je vous mettrai à part de tous ces peuples pour que vous soyez à moi (Lév., 20, 7, 26).

On saisit bien ici le passage entre les deux notions : le peuple consacré au Dieu saint doit se séparer du profane, non seulement d'une façon matérielle, mais en s'affranchissant des fautes auxquelles se livrent les autres peuples. Il y a une mise à part qui est encore bien de l'ordre du sacré, mais la séparation des nations païennes et profanes inclut l'abstention de leurs pratiques coupables. Et nous voyons l'exigence passer des lois cultuelles aux lois morales, et corrélativement la notion de péché passer de celle de transgression à celle de faute morale. Dans les textes anciens — dans le Livre de Samuel, par exemple — presque toutes les fautes en sont encore à un plan purement extérieur et involontaire, du type de celles de Uzza dont nous venons de parler, ou de Jonathan transgressant sans le savoir

le vœu fait par Saül (1 Sam., 14, 24-46). Avec la prédication des prophètes, le sens du péché s'intériorise et l'effort qu'ils exigent est dans cette fidélité à observer une morale pure et à s'abstenir de toute faute même intérieure. C'est ce qui va peu à peu devenir l'essentiel de la notion de sainteté.

Mais il ne faudrait pas qu'à l'opposé, pour nous qui sommes au terme de l'évolution, cet essentiel devienne le tout de la sainteté, qui évacuerait ainsi totalement le sacral et en arriverait à être l'équivalent de perfection : ce serait réduire le christianisme à un moralisme. Le baptême est une consécration, que la sainteté doit normalement achever dans une communication personnelle avec Dieu, où l'élément de grâce et de don est irremplaçable.

Cet approfondissement de la notion de sainteté, à l'intérieur même, si l'on peut dire, de la sacralité, constitue ainsi la ligne de force autour de laquelle peu à peu s'organisent dans la conscience d'Israël les éléments de ce qui sera la vie religieuse. On peut voir se préciser lentement au cours de l'histoire le sens des conseils évangéliques que le Christ formulera enfin d'une manière définitive, et que les vœux de religion tendent à réaliser.

Il faudrait suivre le cheminement de chacun d'eux à travers tout l'Ancien Testament, nous ne pouvons donner ici que des jalons rapides. A chaque lecteur de refaire pour son compte le chemin, de se mettre à l'écoute de la Parole de Dieu pour comprendre mieux la profondeur de ces exigences qui vont se creuser tout au long de l'histoire d'Israël.

La pauvreté.

Le premier mot du Christ est : *heureux les pauvres*. Et le vœu de pauvreté est le premier que prononcent ceux qui veulent le suivre. Ce n'est pas par hasard que la pauvreté est ainsi mise en vedette. La première béatitude est précisément au terme de toute cette évolution du sens de la sainteté en Israël.

Il est relativement facile d'observer les rubriques du sacré

et les lois extérieures ou cultuelles ; mais à partir du moment où l'exigence s'enfonce dans son cœur, le fidèle prend conscience de son impuissance dans l'ordre du bien, et il découvre que la sainteté ne se fabrique pas, mais se mendie. Et du coup il découvre la valeur primordiale de la pauvreté qui attire les dons de Dieu. Et on voit en Israël le mot « pauvre » évoluer du sens matériel au sens moral :

Le plus ancien des prophètes, Amos, réclame plus de justice à l'égard des pauvres — et le mot a surtout une signification sociale :

> Ils vendent le juste à prix d'argent et le pauvre pour une paire de sandales.
>
> Vous qui opprimez les faibles, écrasez les pauvres... vous écrasez le faible, et vous lui prenez un tribut sur son blé (Am., 2, 6; 4, 1; 5, 11).

Isaïe dans sa jeunesse subit l'influence d'Amos, et parle exactement sur le même ton :

> Vous recélez la dépouille du pauvre.
>
> De quel droit... osez-vous broyer le visage des pauvres ? (Is., 3, 15, 16).

Mais un peu plus tard, en ce texte qui est la première ébauche du *Magnificat*, il dira[7] :

> Les *humbles* se réjouiront en Yahvé et les *pauvres* exulteront dans le Saint d'Israël (Is., 29, 19).

« Pauvre » ici a réellement une signification morale. Il faudrait prendre la pauvreté à travers tous les prophètes et les psaumes pour suivre son assomption spirituelle que la Septante marque mieux encore : chaque fois que l'hébreu a ce sens, les traducteurs grecs l'ont rendu par *ptokos*, si bien que ce terme *ptokos* se charge d'une valeur spirituelle et morale unique qui donnera son plein sens à la première béatitude : « heureux les pauvres, *ptokoi* ».

7. Si ce texte est bien de lui, ce qui n'est pas certain.

Et ceci nous montre par parenthèse comment le moindre mot de l'Évangile a besoin pour être compris de toutes ses harmoniques dans l'Ancien Testament. On aurait évité bien des contresens sur ce mot si l'on avait pris la peine de le replacer dans le contexte juif où parlait le Seigneur. Il n'avait pas seulement une résonance sociale, mais surtout morale et spirituelle. Les « pauvres », *anawim, ptokoi*, étaient devenus réellement l'équivalent des saints, des amis de Dieu, tant la pauvreté était déjà sentie comme l'exigence primordiale. C'est celle que le Seigneur proposera au jeune homme qui désire la vie éternelle : *Va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et suis-moi.* Pour pouvoir se donner à Dieu, il faut commencer par être détaché. C'est simplement la condition *sine qua non*, le point de départ, le premier pas sans lequel il n'y aura jamais de second.

La chasteté.

Ce n'est pas la pauvreté qui exprime la consécration, c'est la *virginité*, la *chasteté* vouée. La consécration imprègne l'être dans sa profondeur, comme l'onction d'huile pénètre la matière. C'est une emprise physique sur la personne du consacré, et c'est pourquoi la virginité qui réserve le corps même, qui exprime la pureté du cœur jusqu'à maintenir l'intégrité de la chair, est la marque même de la consécration.

Il y a dans l'Ancien Testament toute une préparation séculaire dans ce sens — à l'inverse de ce que l'on dit trop souvent : il ne connaîtrait que la beauté de la maternité et s'opposerait, d'une manière antithétique, au Nouveau qui glorifie la virginité. On peut relever des signes multiples de cette ouverture progressive[8] — soit dans les textes : la fécondité souvent accordée aux stériles, le thème des épousailles de Dieu avec son peuple, qui aboutit au *virgo, sponsa Christi* — soit dans les réalités historiques et sociologiques : à travers la Loi, les institutions, les

8. J'ai essayé de le montrer dans une étude à laquelle je me permets de renvoyer sur *La Chasteté et la Virginité consacrée dans l'Ancien et le Nouveau Testament*, dans le volume *La Chasteté*, coll. « Problèmes de la religieuse d'aujourd'hui » — hors commerce — éd. du Cerf.

légendes, tout ce que nous révèle l'archéologie, on saisit beaucoup d'indices convergents de ce progrès en Israël. La meilleure preuve en est dans l'Évangile même où nous voyons, dès le début, tous ces êtres purs auprès du Christ : Jean le Baptiste, l'autre Jean, le disciple vierge, et saint Joseph, et surtout Marie qui est par excellence la Vierge.

Sur la virginité, le mot essentiel du Christ est rapporté par saint Matthieu :

> ... car il y a des eunuques qui sont nés tels dès le sein de leur mère, et il y a des eunuques qui ont été rendus tels par les hommes, et il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels à cause du Royaume des cieux, comprenne qui pourra... (Mt., 19, 12).

Il faut remarquer cette affirmation : *il y a* des eunuques. Cela existe. Ce verset prend pour nous un sens très concret maintenant que nous voyons, à l'arrière-plan du tableau, les communautés d'Esséniens. Et le Seigneur prend cette réalité qui existe déjà pour lui donner une dimension nouvelle : « en vue du Royaume des cieux », dit-il. C'est l'affirmation à la fois de la qualité spirituelle de la virginité chrétienne et de sa valeur eschatologique, car elle est dans l'Église un signe permanent : elle doit maintenir dans la suite des temps le sens de cette attente, de ce dégagement de toutes choses en face de la Parousie imminente. Si l'Église tout entière est vierge, les vierges consacrées ont, au sein de l'Église, la fonction de signifier et d'exprimer cette virginité en attendant la vie bienheureuse où l'on n'a ni femme ni mari, mais où l'on est comme des anges dans le ciel.

Mais il ne suffit pas d'attendre le royaume à venir, il faut travailler à le faire et nous sommes invités à collaborer à sa réalisation. Dans cette œuvre, la chasteté nous assure les coudées franches, libère l'âme et le corps, elle est une condition d'efficacité. Saint Paul insiste tout particulièrement sur cet aspect :

> Il est bon pour l'homme de s'abstenir de la femme... : mieux vaut se marier que de brûler... Pour ce qui est des vierges, je n'ai pas d'ordre du Seigneur... J'estime qu'en raison de la détresse

présente, c'est l'état qui convient... Je voudrais vous voir exempts de soucis. L'homme qui n'est pas marié a souci des affaires du Seigneur et des moyens de plaire au Seigneur... De même la femme sans mari, comme la jeune fille, a souci des affaires du Seigneur; elle cherche à être sainte de corps et d'esprit (1 Cor., 7, 2-34).

Saint Paul précise qu'il ne parle pas au nom du Seigneur et limite avec soin la portée de ses conseils. On est frappé de ce ton modéré qui diffère de la parole du Seigneur, si tranchante. Et cela illustre bien les deux aspects de la virginité. Avec sa valeur eschatologique, en tant que signe, elle est un absolu, et cela correspond au ton abrupt du texte de Matthieu; avec sa valeur présente, elle est relative : c'est un moyen privilégié, mais ce n'est pas le seul moyen pour servir Dieu et le prochain. Elle nous assure cette liberté totale pour n'avoir souci que des affaires du Seigneur.

C'est ici que nous voyons le sacré s'achever pleinement dans la sainteté. L'aspect sacral rejoint l'aspect moral en son achèvement le plus spirituel.

L'obéissance.

Et le sens de l'exigence divine se creuse, dans la ligne même de cette intériorisation qui va du sacré à la sainteté : la pauvreté dégage des entraves extérieures qui gênent le don total, la virginité exprime et réalise cette consécration en l'étendant à tout notre être — et la préoccupation de se donner toujours plus profondément, d'exprimer sa consécration en un don plus parfait et plus intérieur amène comme naturellement l'âme donnée à désirer l'obéissance.

Dans les textes inspirés mêmes, la piété des *anawim*, des pauvres, des saints (ces termes sont à peu près équivalents à cette époque), s'exprime de plus en plus par ces poèmes qui chantent uniquement l'adhésion de l'âme à la volonté de Dieu, comme ce grand Psaume 119 qui est celui que l'Église nous met sur les lèvres tous les dimanches et aux grandes fêtes. Au

premier contact, il semble plein de légalisme : il redit sans se lasser sa vénération et son admiration pour la Loi, les préceptes, les commandements et les ordonnances... Mais à le reprendre sans cesse, nous découvrons bientôt que, pour nous comme pour lui, tout cela n'est que l'expression de la volonté de Dieu. Et nous redisons, sans nous lasser non plus, notre amour pour la très sainte volonté de Dieu, et tout ce qui l'exprime — avec le vieux chantre qui le premier, sans hâte ni fougue, psalmodia cette louange pareille aux vagues de la mer, et nous découvrit du même coup son cœur paisible, plein d'amour et d'abandon. Quand une âme en est là, elle est mûre pour désirer rejoindre la volonté de Dieu à chaque instant, de cette façon précise et certaine que seule permet l'obéissance religieuse.

Et nous avons la preuve que, en fait, l'obéissance était réalisée dès le judaïsme, dans les communautés d'ascètes. Des obéissants aussi, on aurait pu dire ce que le Christ disait des eunuques volontaires : Il y en a, cela existe.

Dans le Nouveau Testament, l'obéissance religieuse paraît au premier abord plus difficile à trouver telle quelle. Il est bien évident que l'attitude spirituelle qui la caractérise est portée à son plus haut degré de perfection, — chez le Christ lui-même, *et il leur était soumis* — mais sans que rien paraisse amorcer la note spécifiquement religieuse, car tous les mots du Christ qui concernent l'obéissance ne peuvent s'appliquer d'une façon obvie qu'à l'égard de la hiérarchie, et non à l'égard de supérieurs religieux.

Mais le collège apostolique lui-même n'en offre-t-il pas le meilleur modèle? Sans doute, le Christ est Dieu, et il possède toute la plénitude du sacerdoce et du magistère, et à ce titre il a droit à toute l'obéissance des apôtres. Pourtant s'il est permis de distinguer des modalités différentes, il semble qu'on peut le voir aussi comme supérieur de cette petite communauté : il confie à celui-ci la bourse, il en prend deux à titre de « socius » pour l'accompagner sur une montagne, il envoie ceux-ci délier l'ânon et ceux-là préparer la salle. Ne peut-on pas saisir là une obéissance du type même de l'obéissance religieuse?

Il ne faudrait pas presser sans doute, et projeter sur les commencements des catégories que des siècles d'usage et de

codifications ont précisées à l'extrême. Dans le germe, tout est un, et on divise difficilement les éléments qui se différencieront ensuite. Il nous suffit de constater qu'ils sont homogènes au germe; et cette logique interne de la tradition, cette continuité du Nouveau Testament à l'Église, nous les percevons d'autant mieux que nous savons mieux reconnaître dans le Nouveau Testament lui-même une cohérence, un achèvement par rapport à l'Ancien.

La vie commune.

Israël n'a pas seulement eu le pressentiment des conseils évangéliques, et par là même, des vœux de religion; il a eu aussi le sens de ce qui est un élément important de la vie religieuse : la vie commune.

Dès les temps anciens, nous voyons un certain besoin de se grouper pour vivre ensemble de la même appartenance à Dieu. Dans les communautés esséniennes, la vie commune semble poussée à son maximum.

Et chez les premiers chrétiens, nous avons la *vita apostolica* que nous décrivent les actes des Apôtres :

> Ils se montraient assidus à l'enseignement des apôtres, fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières... Tous les croyants ensemble mettaient tout en commun; ils vendaient leurs propriétés et leurs biens et en partageaient le prix entre tous selon les besoins de chacun. Jour après jour, d'un seul cœur, ils fréquentaient assidûment le Temple et rompaient le pain dans leurs maisons, prenant leur nourriture avec joie et simplicité de cœur. Ils louaient Dieu et avaient la faveur de tout le peuple. Et chaque jour, le Seigneur adjoignait à la communauté ceux qui seraient sauvés (Act., 2, 42, 44-47; cf. aussi 4, 32, 34).

A côté de *qara*, appeler, qui marque la vocation, il y a *qahal*, rassembler : la vocation agrège à un peuple, à une communauté, et seule une communauté où rayonne la charité fraternelle s'agrège des membres, attire des vocations...

Il faudrait greffer ici tout l'aspect missionnaire, et toutes les

tâches de charité que Dieu peut fixer à ceux qu'il appelle. Mais une esquisse même très sommaire nous entraînerait trop loin.

Cette vue d'ensemble, si schématique qu'elle soit, nous permet du moins de voir comment tout l'Ancien Testament pressent, prépare et vit déjà, avant la lettre, les éléments de la vie religieuse.

Le Nouveau Testament apporte l'achèvement dernier et la lumière définitive — mais toute l'immense réalité de la vie consacrée dans l'Église ne peut se comprendre à partir des seuls textes du Nouveau Testament. Ceux-ci le plus souvent sont gonflés d'allusions à toute cette préparation séculaire enfin amenée d'un coup à sa maturité plénière; ou bien ils ne sont que des témoignages de la communication vivante par laquelle le Christ a formé ses apôtres, et par eux l'Église, et ce n'est qu'à travers la vie de l'Église que nous percevons la portée des textes.

Il faut les lire dans cette double perspective, de tout ce qui précède et de tout ce qui les suit, on voit mieux alors quelle étape décisive ils marquent dans l'évolution qui va du sacré à la sainteté :

« Le peuple consacré » au début, dans la psychologie primitive, cela signifiait cette appartenance quasi physique, s'exprimant par une rigoureuse séparation d'avec les choses et les nations profanes et impures. A mesure que la grâce travaille, que la lumière croît, avec la prédication des prophètes surtout, Israël prend conscience de toute l'exigence morale que représente cette consécration; il découvre la pauvreté, la chasteté, la soumission la plus étroite à la volonté de Dieu et organise même déjà une vie religieuse — si bien que les âmes saintes du peuple seront toutes prêtes à entendre les béatitudes, et les conseils évangéliques, et passeront de plain-pied de l'ancienne Loi à la Loi nouvelle.

En même temps que s'opère cet approfondissement intérieur, Israël découvre l'exigence missionnaire de sa consécration : il a été choisi, élu, consacré, pour porter la lumière jusqu'aux extrémités de la terre.

En vérité, ce progrès qui représente une évolution de mille

ans, ne nous révèle-t-il pas le sens de ce que doit être le nôtre ? Nous aussi, nous avons à passer de sacré à saint : la consécration est accomplie dès le départ : pour les religieux, dès la profession qui les fait chose sacrée, réservée à Dieu par les vœux ; pour tous les chrétiens par le baptême, qui fait d'eux un sacerdoce royal. A longueur de vie, tout le progrès doit aller dans le sens d'une intériorisation : l'huile doit pénétrer lentement la pierre, la consécration doit se réaliser en sainteté, dans une spiritualisation et un affinement toujours plus grands de l'exigence morale, et c'est par là que le fruit apostolique est rendu possible [9].

S. J. D'A.

9. L'essentiel de cet article paraît en même temps dans le bulletin *Forma Gregis*.

A LA RECHERCHE D'UN SAINT PATRON

Aucune loi de l'Église ne prescrit de donner aux nouveaux baptisés le nom d'un saint, canonisé, béatifié, ou même simplement honoré d'un culte privé en quelque portion du peuple chrétien. Cette coutume des familles chrétiennes, voire de la plupart des baptiseurs, est excellente. Elle peut faire état, certes, de plus d'un titre en sa faveur. Avoir un saint patron donne un protecteur au ciel et, sur la terre, un modèle à imiter. C'est du moins ce que disent les manuels d'enseignement chrétien qui se font les avocats de cette noble coutume.

Je ne sais si la coutume contraire n'aurait pas, elle aussi, des titres à présenter, ou même si elle n'évoquerait pas mieux l'idée biblique du nom et de son mystère. Nul ne connaît son vrai nom qui est inscrit par le doigt de Dieu dans un mystère de grâce le plus personnel qui soit et le plus caché au-dedans de chaque destinée humaine. Ce ne sera pas notre moindre joie, en aboutissant dans la lumière définitive de la patrie, de connaître ce nom, notre véritable identité dans la cité de Dieu. Quel rapport nous sera alors révélé entre ce nom d'éternité et celui que nous aurons porté ici-bas?... Il sera sans doute très relatif et tributaire de la manière dont chaque chrétien, en son itinéraire spirituel, aura plus ou moins honoré le patronage du saint dont il aura porté le nom!

Quoi qu'il en soit, le présent article n'est en aucune manière une critique de la coutume reçue et qui mérite tous les encoura-

gements. Il signale seulement la difficulté de fait que ce patronage a suscité en son auteur. Tant pis s'il y a là des éléments personnels qui sembleront à plusieurs comporter bien peu d'intérêt. Cette expérience qu'on s'excuse de publier en de telles conditions peut être une indication pour ceux qui donnent des patrons aux baptisés, voire pour qui désigne à la vénération des chrétiens les saints patrons qu'aime et retient leur dévotion.

On m'a donné au baptême le prénom de Félix. Tel fut le désir certain de mes parents. Ils voulaient par là honorer un grand-père vénéré de tous et dont le prénom devait être porté par trois de ses petits-enfants. Une de ses filles portait d'ailleurs le même nom, sous sa forme féminine. Et voici que, dans la génération suivante, se transmet abondamment la dévotion au même vocable. Bref, un prénom de famille. Et chacun de ceux qui l'a reçu a conscience de témoigner par là d'un vrai patrimoine spirituel.

Le saint Félix du 20 novembre.

La fête de tous ces dénommés est le 20 novembre, que le calendrier romain depuis Innocent XI consacre à la mémoire et célébration de « saint Félix de Valois ». Des souvenirs très chers sont liés pour nous, les Félix de ma famille, à ces petits discours ou compliments où, à la mesure des enfants et adolescents que nous fûmes, se mélangeaient habilement à des vœux affectueux des évocations dudit « Félix de Valois »; et à travers le supposé portrait du supposé fondateur des Trinitaires, des vœux s'exprimaient des petits-enfants à leur grand-père. Nous avions d'ailleurs une réelle dévotion à « saint Félix de Valois ». Nous le priions. Il avait place dans la litanie des saints de la famille. Outre le prestige de son appartenance à une famille royale qui n'était pas indifférente à quelques-uns de nous, nous le regardions dans la beauté de l'œuvre de la rédemption des captifs, à laquelle on disait qu'il avait voué sa vie, et dont nous faisions au moins le symbole du rachat de toutes les captivités morales, comme le faisait l'oraison liturgique du 20 novembre.

Mes premières incertitudes sur mon saint patron vinrent avec

l'adolescence et avec le désir d'enrichir ma connaissance de son histoire. Les réponses évasives, notamment d'un spécialiste de la généalogie des Valois, me firent mal : il disait ne pas trouver trace de mon saint patron. Je me contentai cependant, à la suite de plusieurs, de l'interprétation qui, avec une liberté un peu étonnante, identifiait le soi-disant Félix avec un Hugues de Valois : il aurait, tout simplement, changé de nom quelque part au cours de sa carrière. Mais de document qui portât trace de ce changement de nom, il n'était pas question!

Plus tard, l'absence de document me pesant davantage, je préférai me rallier à la pensée que, sans être de la famille des Valois, notre Félix, d'origine inconnue, aurait été symboliquement déclaré de sang royal par je ne sais quelle postérité spirituelle avide de blasons; cela, après tout, n'empêchait nullement notre saint d'avoir collaboré avec Jean de Matha. Avec une conscience à demi tranquille et remettant toujours à plus tard d'étudier vraiment le cas de plus près, je me fiais à la fête du 20 novembre. Puisqu'il y avait un sanctoral, n'était-il pas plus simple de s'en remettre à lui et d'imiter dans la foi les vertus de celui qui avait eu le mérite d'un fondateur reconnu et approuvé?

Et voici qu'avec le onzième tome des *Vies des saints* publiées par les Pères Bénédictins de Paris (Letouzey, 1954) viennent de s'effondrer toutes mes espérances de découvrir jamais un authentique Félix de Valois. Voici comment au 20 novembre (p. 669), les auteurs commencent leur chronique du jour :

> Nous sommes ici en présence d'une des plus belles mystifications hagiographiques qu'il soit possible d'imaginer : Félix de Valois n'a pas existé ailleurs que dans l'imagination d'auteurs trinitaires en mal de procurer la gloire de leur ordre. Si certains plumitifs possédés du désir d'édifier continuent à répéter la pieuse légende, l'historien doit déclarer qu'elle n'a rien à apporter à l'histoire fort intéressante des Trinitaires...

J'eus quelque émotion en lisant ces simples lignes. Ladite édition des *Vies des saints* a la réputation méritée d'être sérieuse. Déjà introduite dans nombre de bibliothèques de communautés et de chrétiens fervents, elle y fait une œuvre saine d'édification constructive à partir des faits étudiés. Je ne me trouvais ni devant

des dénicheurs de saints, ni devant des spécialistes de la critique en mal d'hypothèses nouvelles. Je lus donc attentivement la page et demie de texte serré dans laquelle les Bénédictins de Paris établissaient leur point de vue. Avec eux je me laissais émouvoir par la totale absence de documents contemporains, puis par la genèse de la légende née deux siècles plus tard, puis la tardive inscription au calendrier, malgré la carence de toute pièce justificative au sujet d'une quelconque canonisation. Et voilà qui était écrasant !

Je voulus faire plus. Je consultai donc, de la petite mais excellente bibliographie dont les Bénédictins font suivre leur chronique, tout ce que je pus me mettre sous la main. Je remarquai à quel point l'avis des auteurs convergeait. J'allai voir les Bollandistes. Déjà, dans leur tome deuxième de novembre, je relevai leur réticence sur « Félix de Valois ». Je voulus me reporter à leur édition du martyrologe romain et constatai que les Bénédictins ne faisaient que vulgariser en 1954 ce qui était déjà en 1940, chez les spécialistes, une très forte conviction.

Dès lors, il n'y a pas d'échappatoire. Et, avant même que la Congrégation des Rites ait opéré dans notre sanctoral la suppression qui s'impose, je dois entreprendre de purifier ma dévotion à mon saint patron. Purification active s'il en est, comme m'en a convaincu le travail entrepris.

Que feront les Trinitaires ? Sont-ils en état d'anéantir, par de vrais documents, incontestables et clairs, les affirmations catégoriques des meilleurs historiens contemporains ? Sinon, et pour ne pas se couvrir de ridicule, ne devraient-ils pas prendre une initiative, avoir la noblesse de reconnaître leur erreur passée et demander eux-mêmes au Saint-Siège que le calendrier universel de l'Église latine ne célèbre plus le 20 novembre un saint totalement inauthentique ?

Mais alors, où chercher un nouveau patron ?

Si j'ouvre un missel romain, je trouve la mention de cinq autres saints Félix.

Les liturgistes qui, depuis trois siècles, nous ont si lourdement égarés chaque 20 novembre, nous offrent-ils le saint de remplacement qu'on puisse connaître autrement qu'à travers une belle légende ? Parmi les cinq qu'ils proposent encore à notre vénéra-

tion, quel est le saint bien connu, de pleine histoire, en les vertus de qui on puisse chercher appui et modèle?

Le saint Félix du 29 juillet.

Le missel romain fait mémoire, le 29 juillet, de quatre martyrs, Félix, Simplice, Faustus et Béatrice. En consultant le martyrologe hiéronymien, on apprend à dissocier ce groupe. Les trois derniers nommés sont des martyrs romains de la persécution de Dioclétien : vers 304, Simplice et Faustus, deux frères semble-t-il, furent jetés au Tibre du haut de l'actuel Ponto Rotto. Leur sœur Viatrice (ou Béatrice), après avoir recueilli et enseveli les corps de ses frères sur la rive du fleuve au lieu dit Sextum Philippi, près de la route de Porto, devait mourir étranglée par des païens. Son corps fut joint à ceux de ses frères, ce qui lui valut d'être honorée d'un même culte, aux lieu et jour anniversaire de leur mort.

Est-ce le voisinage du tombeau d'un autre martyr, un Félix assez célèbre pour qu'autour de sa tombe un cimetière puis une basilique aient porté son nom, qui lui valut d'être cité au même martyrologe? Sans doute. Malheureusement, son identité ne peut pas être établie. Il n'est pas exclu qu'il s'agisse simplement de saint Félix de Nole, dont il sera question ci-dessous et dont le culte *in pincis* (nom, peut-être, du lieu de sépulture à Nole, *et* de celui de Rome) se présenterait comme un dédoublement local; ainsi arriverait-il parfois qu'après avoir vénéré un saint dans un sanctuaire élevé en son honneur loin de son premier lieu de culte, on ait fini par donner à ce sanctuaire le nom du lieu reproduit; puis qu'on ait oublié qu'il s'agissait d'une simple importation, et « créé » pour ainsi dire (en toute bonne foi) un nouveau saint! Une autre probabilité jouerait ici, par la confusion d'un vieux martyrologe, en faveur d'un Félix africain, dont le corps ou le culte aurait été transporté au même lieu! Mais le martyrologe romain a déterminé en un tout autre sens la tradition liturgique du 29 juillet en orientant l'attention vers un personnage qui semble avoir accaparé le culte à son profit : *via aurelia sancti Felicis secundi papae et martyris*, porte le texte malheureux qui contient

presque autant d'erreurs que de mots : Félix II ne fut en effet ni pape ni martyr et il décéda non à la *via aurelia* mais à Porto le 22 novembre 365 (et non un 29 juillet!), quelque soixante ans après les trois martyrs qui sont fêtés à la même date et soi-disant dans la même mémoire! Fait évêque sur l'ordre de l'empereur arien Constance, sacré plus ou moins clandestinement dans le palais impérial, puis irrégulièrement intronisé sur le siège de saint Pierre pour supplanter le pape Libère, exilé pour son refus de condamner saint Athanase, ce Félix II fut invité ensuite à partager (!) la fonction épiscopale avec le pape revenu d'exil; mais il se retira sans gloire à Porto où il mourut. Fort impopulaire, on ne voit aucun aspect de sa vie par où il ait brillé. Antipape, il mérite vraiment bien peu le fléchissement que le martyrologe romain a fait subir en sa faveur à l'ancien culte du hiéronymien. Quant à la soi-disant mort violente que Constance aurait fait subir à ce Félix II, c'est une pure légende, créée sans doute pour valoir à un homme aussi injustement « canonisé » le titre apocryphe de martyr!

On voit l'actuelle ambiguïté de la mémoire liturgique du 29 juillet. Déçu le 20 novembre, le chrétien en quête d'un saint patron n'arrêtera pas volontiers son choix à des souvenirs aussi impurs et incertains. Ni Félix II ne l'attire, ni les souvenirs hasardeux du Félix inconnu de la route de Porto.

Le saint Félix du 30 mai.

Trois papes ont porté le nom de Félix. Tous trois ont leur mention au martyrologe romain, bien qu'aucun d'eux ne mourût martyr. Les deux derniers en date sont couramment désignés Félix III et Félix IV, à cause de l'antipape ci-dessus qui retient le titre frauduleux de Félix II.

Pape de 526 à 530, Félix IV est contemporain de saint Césaire à qui il adressa des *capitula* sur les obligations du sacerdoce. Il proclama la condamnation de Pélage, de Julien d'Eclane et de Faustus de Lérins. *Le Liber pontificalis* assigne sa mort au 12 novembre 530. Aussi comprend-on mal que le martyrologe romain fasse mention de lui le 30 janvier : *Romae, sancti Felicis*

papae qui pro fide catholica plurimum laboravit. Sans plus! et sans préciser de quel Félix il s'agit! Aussi certains attribueraient-ils volontiers cette mémoire au précédent du nom, Félix III, dont le même martyrologe parle le 25 février. C'est Baronius qui l'y inscrivit et le présenta comme quadrisaïeul de saint Grégoire (il avait en effet été marié avant son entrée dans la cléricature et avait eu trois enfants), et comme un oncle de sainte Tharsille, elle-même tante paternelle de saint Grégoire. En tous cas, le grand pape du VII[e] siècle devait faire de lui un abondant éloge. Pape de 483 à 492, il fit preuve d'énergie à l'égard de Constantinople. Mais, en voulant défendre la pleine autorité du concile de Chalcédoine, il donna occasion à un schisme (le premier!) qui devait tenir trente-cinq ans séparée de Rome l'église de Constantinople!

Quant à Félix I, le martyrologe romain commet encore à son sujet plusieurs erreurs. Un copiste ayant transcrit « III Kal. jun. » au lieu de « III Kal. jan. » (troisième jour des calendes de juin, au lieu de janvier), il fait mention de lui le 30 mai au lieu du 30 décembre! Il fait aussi de lui un martyr, par confusion avec un autre Félix sans doute enterré sur la voie aurélienne, alors que Félix I fut déposé, après une mort naturelle, au cimetière de Calliste. Son pontificat, de 269 à 274, semble avoir été paisible.

D'aucune des mentions aux martyrologes des papes Félix, on ne peut retenir que l'un ou l'autre ait primitivement obtenu un culte. D'où vient que Félix I soit demeuré au calendrier du 30 mai avec la liturgie des martyrs? Est-ce bien à lui qu'elle s'adresse? Cette simple question demeure sans réponse. Et cela retient de chercher auprès de lui, comme auprès des autres, le patronage désiré.

Les saints Félix du 30 août et du 12 juillet.

Voici deux autres patronages possibles. Le 30 août, c'est encore un martyr romain célébré sur le chemin d'Ostie avec un Adaucte, son compagnon de supplice. Le 12 juillet, c'est un martyr de Milan, Félix de Lodi, fêté avec un certain Nabor qui partage avec lui l'honneur liturgique. Quels sont les titres de l'un et de l'autre?

Malgré la confusion qui, dans le sud de l'Italie, a été faite avec l'évêque africain de Thibiuca, le martyr romain Félix de la route d'Ostie célébré le 30 août est un martyr incontestable de la persécution de Dioclétien. Son culte, joint à celui de son compagnon Adaucte, a joui dans tout le haut Moyen-Age d'un véritable éclat. A partir d'une épitaphe dont saint Damase orna son tombeau, un hagiographe plus tardif lui composa un éloge qui fut inséré dans le martyrologe romain. Rien ne prouve, malgré cet éloge, qu'il fut prêtre, et on ne sait que penser du beau récit qui s'y trouve joint à la gloire de son compagnon : Adaucte serait un converti de la toute dernière heure; rencontrant le cortège d'un condamnés. Comme on ignorait son nom, les chrétiens l'auraient foi, et, accompagnant le convoi, il se serait fait exécuter avec le condamnés comme on ignorait son nom, les chrétiens l'avaient dénommé *ad-auctus!* Cela ressemble à une légende composée après coup à partir d'un nom et pour trouver quelque chose à écrire de quelqu'un dont on ignore beaucoup. Le hiéronymien est plus sobre, qui mentionne sans plus : le 30 août, Félix et Adaucte, martyrs.

Non moins incontestable que le Félix du chemin d'Ostie, celui de Lodi-Milan est mentionné avec Nabor, son compagnon de combat, dans un texte du martyrologe hiéronymien qui est particulièrement émouvant. Ce très ancien martyrologe est habituellement des plus discrets en matière de supplices. Il mentionne les mises à mort, mais guère les tortures. Voici en quels termes, certainement authentiques, il cite nos héros.

> Nabor et Félix, décapités, dont on possède la geste. Soumis aux supplices, non seulement aux ongles, mais au tesson, leurs corps ont subi la même passion jusqu'au quatrième jour des Ides (du sixième au quatrième jour). Une femme devait par la suite, en toute dévotion, transporter leurs corps à Milan.

Ladite dévouée personne est une certaine Savine que le martyrologe romain mentionne le 30 janvier.

Nous ne savons rien d'autre : martyrs à Lodi après trois jours de torture, et transférés à Milan, ils ont été l'objet d'un culte durable et assez éclatant.

Saint Félix de Nole, le 14 janvier.

Voici enfin, inscrit au calendrier du 14 janvier, le plus ancien en date des Félix du martyrologe romain — le premier du genre! — C'est Félix de Nole, dont la célébrité fut considérable. A vrai dire, l'histoire de son culte n'a guère été tentée de façon sérieuse. On a déjà fait remarquer que le Félix du chemin de Porto pourrait n'être qu'une transplantation romaine du saint de Nole et les historiens se demandent si le nom de lieu, *in pincis*, n'est pas, à Rome, une importation de Nole, le nom d'un domaine qui aurait appartenu à saint Félix ou dans lequel il aurait séjourné. Il paraît certain par ailleurs que Félix de Nole est encore celui que le martyrologe cite le 14 décembre, en le faisant évêque et martyr sous Domitien *cum aliis triginta* (?). Il y aurait aussi un prêtre de Nole célébré quelque part le 14 février, inscrit en plusieurs martyrologes; mais comment ne pas l'identifier avec notre saint qui, transplanté, aurait perdu son identité! Les Bollandistes, dans l'édition critique du martyrologe romain, apportent des éléments de réflexion sur ces déformations.

Il reste que la multiplication même de ce culte et de ses déviations attise notre curiosité sur un Félix de Nole aussi populaire. Il faut avouer néanmoins que nous savons de lui fort peu de choses. Sans doute les traditions postérieures en ont beaucoup parlé. Les Bollandistes ont fait un heureux choix parmi les chroniques en limitant la publication à celle, bien tardive déjà, de Bède, et à celle de Grégoire de Tours. L'une et l'autre d'ailleurs se réfèrent explicitement aux lettres et poésies de saint Paulin de Nole et ne contiennent de valable que les éléments de biographie qu'ils leur ont empruntés. En réalité, les écrits de saint Paulin sont la source unique et ils ont été les vrais colporteurs et zélateurs efficaces du culte de saint Félix.

Ils consistent principalement dans une série de poèmes que Paulin devait enrichir chaque année d'une nouvelle pièce, à l'occasion de la fête de son saint préféré. Deux de ces poèmes, notamment le quinzième et le seizième, racontent la vie du saint. Les autres ou bien chantent, à travers saint Félix, la gloire de tous les martyrs et de tous les saints, ou bien célèbrent les

beautés du pèlerinage lui-même, la construction, la dédicace et la décoration de la basilique élevée au lieu du pèlerinage par les soins de Paulin. *O felix Felice tuo tibi praesule Nola!*

L'historien qui lit l'abondante littérature félicienne de saint Paulin rencontre deux difficultés : un siècle ou un siècle et demi (on ne sait trop) a séparé les deux saints et nous ignorons tout des sources dont a pu disposer saint Paulin écrivant de saint Félix : n'eut-il rien d'autre que les traditions locales; et, en ce cas quelle amplification avaient-elles déjà, peut-être, fait subir à l'histoire véritable? Il faut ici avouer notre totale ignorance. L'autre difficulté vient du genre littéraire des écrits féliciens de saint Paulin : il s'exprime en poésie. Et une histoire mise en poésie, on laisse à supposer ce que cela donne d'inquiétude au chercheur de portrait véridique et de faits certains.

Voici néanmoins comment on peut, à travers saint Paulin, tenter de reconstituer la vie de saint Félix :

De sang oriental par son père qui, militaire, était originaire de la province de Syrie, Félix était né à Nole. Il y devint prêtre sous l'évêque Maxime. Lors d'une violente persécution, sans doute celle de Dèce, il fut l'âme de l'église locale dont l'évêque avait cru devoir fuir. Arrêté lui-même et emprisonné dans un cachot sévère au sol jonché de têts de pots cassés, il confessa la foi avec un courage intrépide, mais ne fut pas mis à mort. Il fut, au lendemain de la persécution, d'une émouvante sollicitude envers l'évêque revenu de sa cachette et demeura, auprès de lui, le vrai père spirituel de la communauté chrétienne locale. Il refusa néanmoins l'épiscopat à la mort de Maxime. La persécution l'avait rendu pauvre, mais il sut faire de nécessité vertu et refusa toute démarche qui aurait pu aboutir à la restitution de son patrimoine, jadis considérable (?). Il serait mort un 14 janvier, vers 260...

C'est peu. Et c'est beaucoup. Car sur ces thèmes du « *sine sanguine martyr* (martyr sans avoir répandu son sang)», de la pauvreté volontaire et de la fonction de paternité spirituelle, saint Paulin trouve à attacher sa propre dévotion et à développer son idéal évangélique. A vrai dire, on ne sait, à si lointaine distance, ce qui nous touche le plus, de la très simple histoire de Félix ou de l'attachement vraiment extraordinaire que lui mani-

feste Paulin. Encore un peu et l'on croirait que la foi et la conversion sont arrivées à Paulin par Félix! De fait, Paulin, fils de haut fonctionnaire romain administrateur en Gaule (Bordeaux) où, adolescent, il reçut sa formation libérale, fut nommé, jeune gouverneur, en Campanie. Selon une coutume courante, il n'était pas baptisé, bien que né de parents chrétiens. Et ce serait dans l'exercice de sa charge, lors d'un pèlerinage au tombeau de saint Félix, qu'il prit la décision de changer de vie et de se faire baptiser. Au cours d'un voyage d'affaires en Espagne, il reçut le sacerdoce, à Barcelone, pour la satisfaction d'un peuple intéressé et qui espérait par là attirer sur l'église locale au moins des parcelles de l'immense patrimoine personnel du sénateur. Marié, Paulin devait bientôt vivre avec sa femme comme avec une sœur et compagne dans l'ardente recherche d'une vie évangélique, dont ils trouveront le vrai lieu de réalisation auprès du tombeau de saint Félix. C'est là que Paulin vint se fixer bientôt, et, avec quelques compagnons y inaugure une vie « régulière » dans la pauvreté et le détachement. Il s'y dévoue corps et âme à l'entretien des lieux et au développement du pèlerinage de saint Félix. Beau type de vie canoniale primitive, au service d'un sanctuaire et du peuple de chrétiens qui le fréquente. C'est en cette situation que la charge épiscopale échoit à Paulin. Et il n'aura guère à quitter la basilique de saint Félix, à cinq cents mètres de la petite ville, pour exercer ses fonctions jusqu'à sa mort survenue en 431.

Mais plus que par les faits de sa vie, c'est par l'attachement de son âme au saint qu'il vénère et à l'école de qui il puise le secret de sa vie évangélique que nous sommes émus. Cette âme qui s'attache à son âme et la force d'aimer, est celle du saint prêtre qu'il vénère. Et on ne connaîtrait pas la sainteté de Paulin si on négligeait cet aspect de sa « spiritualité », comme diraient nos contemporains. C'est par Félix que Paulin a conduit tout son chemin vers la perfection. Sans doute ne saurons-nous jamais quelle fut vraiment la part de l'un et de l'autre en cette affaire. Autant vouloir discerner dans la vie du curé d'Ars la part de sainte Philomène! Mais que nous constations un cas hagiographique aussi caractérisé en un siècle aussi reculé mérite d'être relevé. Et c'est un encouragement pour ceux qui sont encore sensibles aux leçons de la vie des saints. On ne peut insister ici,

moins encore multiplier des citations de saint Paulin. Une seule suffira peut-être à suggérer jusqu'où saint Paulin voyait cette présence de l'autre saint au-dedans de la sienne. Ces quelques vers sont pris au début du quinzième poème :

Tu pater, et patria, et domus, et substantia nobis,
In gremium translata tuum cunabula nostra,
Et tuus est nobis nido sinus, hoc bene foti
Crescimus, inque aliam mutantes corpora formam,
Terrena exuimur stirpe, et subeuntibus alis
Vertimur in volucres divini semine verbi...

Comment tenter une traduction :

Vous nous êtes un père, une patrie, une maison, notre substance. Notre berceau, c'est votre sein, qui nous tient lieu de nid. Nous nous y réchauffons, d'où notre croissance. Et, changeant en une autre forme ce qui en nous est corporel, nous nous dépouillons de notre origine terrestre. Des ailes nous poussent et nous sommes transformés, par la semence de la parole de Dieu, en êtres aériens.

Ce nid, ce berceau, cette patrie, ce sein spirituel! on dirait du saint Bernard. Et on aime le très peu connu saint Félix d'avoir suscité des élans d'une piété affective de qualité chez un des meilleurs poètes de tous les Pères de l'Église. Il y a aussi une lettre, la dix-septième dans le catalogue de ses œuvres, adressée à Septime-Sévère, où Paulin invite son partenaire au pèlerinage de saint Félix, avec une phrase qui compare la grâce attachée au pèlerinage de Nole à celle qui commence à se manifester auprès de saint Martin de Tours. Il s'agit, tout en profitant de celle-ci, de ne pas négliger celle-là!

Avoir engendré Paulin à la sainteté, n'est-ce pas un très beau titre pour saint Félix de Nole?

Au terme de l'examen des Félix de notre calendrier romain, il reste donc, sur les six dates célébrées, trois qui peuvent être retenues vraiment : deux martyrs, saint Félix de la route d'Ostie le 30 août, saint Félix de Lodi le 12 juillet, et spécialement pour les chrétiens qui aiment les Pères de l'Église en adoptant leurs dévotions, saint Félix de Nole le 14 janvier. Ce dernier, malgré ce qui demeure incertain dans son histoire, est aussi le

moins inconnu, et il est le plus ancien. Saint Félix de Nole, priez pour les Félix fêtés jadis le 20 novembre et prenez auprès d'eux la place du personnage mythique qui leur avait été attribué à tort comme chef de marche vers le Seigneur.

Les saints Félix non inscrits au calendrier du missel.

Il n'a été question ci-dessus que des saints célébrés liturgiquement dans toute l'église latine et mentionnés dans son missel. Le martyrologe romain compte beaucoup d'autres saints Félix. Si l'on se reporte aux tables onomastiques de l'édition critique des Bollandistes, on en compte plus de quatre-vingts. Il est vrai que pour un assez grand nombre d'entre eux, on manque vraiment par trop de précisions, voire de certitude historique, notamment pour les nombreux martyrs des persécutions romaines. Beaucoup des notations de ces temps reculés ne nous sont parvenues que brouillées, confuses ou incomplètes. En laissant délibérément de côté toutes les mentions frelatées ou insuffisamment contrôlées, on garde encore un beau catalogue d'une vingtaine de saints Félix, incontestables et dûment honorés d'un culte reconnu et approuvé. Si on ajoute à cette liste celle de plusieurs autres saints, non mentionnés au martyrologe romain, mais qui reçoivent un culte reconnu en certaines églises locales, on aboutit à un assez beau palmarès. Après avoir cherché laborieusement un nouveau patron, en voici presque trop. Il est vrai que tout chrétien qui porte un nom usuel peut se dire qu'il a été porté par des dizaines et des centaines de saints du Christ, et qu'il peut par eux et avec l'appui de cet immense patronage collectif gravir à son tour les étapes de l'échelle dont ils ont atteint le sommet.

Terminons ces réflexions par une brève mention des saints Félix non insérés nommément au missel liturgique. Voici d'abord une liste qu'il est facile à quiconque d'extraire du martyrologe romain. Une seconde liste donnera quelques noms qui ne relèvent que de cultes locaux :

9 *janvier* : En Afrique, parmi tout un groupe de chrétiens victimes de la persécution de Dèce, un Félix est cité dans le hiéro-

nymien à côté d'un Epictète, évêque d'Assur, mentionné élogieusement par saint Cyprien, † 260.

8 mars : Saint Félix de Bourgogne fut évêque de Dunwick, dans le comté de Suffolk, en Angleterre. Il aurait été le premier fondateur de l'Université de Cambridge, † 646.

26 mars : Saint Félix de Trèves, évêque qui fut compromis dans le schisme ithacien. Après la condamnation du schismatique Ithace, il renonça à l'épiscopat et se sanctifia dans la solitude et la pénitence, † 400.

23 avril : En 210 ou 211, un prêtre du nom de Félix fut exécuté à Valence avec deux diacres, Fortunat et Achillée. Ils auraient été envoyés de Lyon à Valence par saint Irénée. Malheureusement, les *Actes* de leur martyre sont apocryphes et on ne peut leur faire confiance. Reste que, cités par les plus anciens martyrologes en leur unanimité, leur identité ne peut guère être contestée, † 211.

2 mai : Un diacre espagnol, martyr à Ispali. Honoré d'un office solennel dans le calendrier mozarabe.

18 mai : Saint Félix Cantalice. Né en cette petite bourgade au pied des Apennins, il se fit convers capucin. Fut quêteur à Rome pendant quarante ans et y fut ami de saint Philippe de Néri. Béatifié par Urbain VIII en 1625, il fut canonisé par Clément XI (1709), † 1587.

14 juin : Originaire de la Gétulie, en Afrique, un Félix était venu occasionnellement en Espagne où il trouva la foi et se fit moine. Il eut la tête tranchée avec un prêtre de Cordoue, saint Anastase. Leur histoire est racontée avec celle de plusieurs autres martyrs des Maures par le prêtre Euloge de Cordoue, † 852.

17 juin : Un diacre et quelques chrétiens, dont un Félix, tous originaires d'Athènes, furent torturés puis décapités à Apollonie en Macédoine.

23 juin : Saint Félix de Sutri, en Toscane, martyr sous un certain préfet Turcius.

10 juillet : Il n'est pas certain que le martyr célébré ce jour soit, comme on l'a affirmé depuis le V^e^ siècle, le fils de sainte Félicité et l'aîné des sept frères qui auraient été mis à mort sous les yeux de leur mère. Mais le Félix de la voie Salaria à Rome,

honoré ce jour, est certainement un martyr authentique, cité par plusieurs martyrologes anciens.

14 juillet : Saint Félix de Côme, premier évêque de cette ville. Il y fut envoyé par saint Ambroise, son contemporain, son ami et son « prélat consécrateur », comme on dit aujourd'hui. Il y a une petite correspondance à lui adressée par saint Ambroise et quelques pièces en sont publiées dans la *Patrologie* de Migne. Il mourut en 390.

17 juillet : A Scilli (Tunisie actuelle), quelques martyrs furent exécutés le 17 juillet 180 sous l'empereur Commode. On les appelle couramment les martyrs scillitains. Les *Actes* qui nous racontent leur jugement ne sont pas les minutes sténographiées du tribunal, mais semblent s'en approcher. Parmi eux, il y avait un saint Félix.

27 juillet : Les chrétiens d'Espagne eurent parfois la persécution de la part de leurs conquérants mauresques. Saint Euloge, archevêque de Tolède, qui fut décapité en 859, a raconté par écrit la mort héroïque d'un certain nombre de chrétiens. Parmi eux se trouve un groupe de martyrs de Cordoue, dont un certain Félix avec sa femme Liliose, mis à mort le 27 juillet 852.

1er août : A Gerona, en Espagne, un saint Félix dont Prudence devait parler dès le IVe siècle et dont le culte fut célèbre dans le nord de l'Espagne et le sud de la France. Son authenticité ne paraît pas douteuse. Mais on ignore la date exacte de son martyre. Des auteurs disent qu'il était originaire de Mauritanie.

10 septembre : Le martyrologe romain commémore plusieurs évêques africains à qui écrivait saint Cyprien quand ils étaient dans les mines de Numidie. Il y avait un Félix parmi eux : « Vous n'avez pas la faculté d'offrir et de célébrer les divins sacrifices, leur écrit l'évêque de Carthage, mais vous célébrez et offrez à Dieu un sacrifice précieux et glorieux... » Les forçats sont des rois, ajoute Cyprien, car le Christ est en eux.

24 octobre : Saint Félix de Thibiuca (aujourd'hui Zoustina près de Carthage) qui fut décapité à Carthage le 15 juillet 303. Les Bollandistes (*Analecta bolland.* 1921) ont reconstitué les *Actes* de son martyre d'après un texte qui n'est pas la minute du tribunal, mais un récit de témoin direct écrit très peu après la mise à mort. Retenons-en que le motif de la condamnation fut le

refus par l'évêque de livrer les livres saints, refus réitéré malgré plusieurs séjours en prison. Condamné enfin par le proconsul Anulinus, l'évêque fit avant de mourir cette prière : « Dieu, je te rends grâce. J'ai cinquante-six ans dans ce monde. J'ai gardé la virginité, j'ai observé l'évangile, j'ai prêché la foi et la vérité. Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, Jésus-Christ, toi qui demeures éternellement, je courbe mon cou vers toi comme une victime. »

6 novembre : A Tuniza (aujourd'hui La Celle), en Afrique, martyre d'un saint Félix qui, après avoir confessé sa foi devant son juge, fut trouvé mort dans sa prison.

6 novembre encore : A Fondi en Latium, un Félix qu'on appelait Curvus et qui, au témoignage de saint Grégoire, était prieur du monastère de Fondi.

28 novembre : Dans un groupe d'évêques africains martyrisés après l'arrivée en Afrique de Genséric et de ses Vandales, il y a un Félix d'Hadrumète, † 450.

Non consignés dans le martyrologe romain :

1er janvier : Évêque de Bourges au VIe siècle, un saint Félix y fut honoré d'un culte dont parle très fermement Grégoire de Tours. Saint Germain de Paris avait assisté au sacre de Félix de Bourges.

8 janvier : Une des grandes figures de l'épiscopat mérovingien, Félix de Nantes est contemporain du précédent et né à Bourges. Il eut une importante action pastorale et civique que Venance Fortunat a célébrée en plusieurs poèmes. Il mourut le 8 janvier 852. Le diocèse de Nantes célèbre sa fête le 7 juillet, anniversaire de la translation de ses reliques. Mais le diocèse de Bourges le célèbre toujours le 8 janvier.

9 mars : Saint Félix de Rhuys, né en Cornouaille en 970, fut moine à Fleury et releva les ruines des abbayes de Rhuys et de Lacmené, † 1038.

29 mai : Félix d'Aragon qui mena avec son frère Votus une vie d'ermite près d'un sanctuaire solitaire consacré à saint Jean-Baptiste, † 757.

1er juin : Bienheureux Félix de Nicosie. Né dans le village du

même nom en Sicile. Frère lai capucin mort sexagénaire en 1787. Béatifié par Léon XIII.

12 septembre : Parmi les quatre-vingt-douze martyrs de septembre béatifiés, il y a un Eustache-Félix né en 1735 à Troyes. Il était procureur de la maison des Pères de la doctrine chrétienne. Il fut massacré au séminaire Saint-Firmin le 2 septembre 1792.

fr. Jourdain-Félix Bonduelle, O. P.

SAINT THOMAS MORE*

La vie et le martyre de saint Thomas More n'ont cessé de mettre dans l'embarras les historiens protestants ou agnostiques. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement car, si d'une part, il leur était facile de louer son magnifique courage, son savoir et sa piété (et ils n'ont pas manqué de le faire), de l'autre, sa renonciation volontaire à sa haute charge et même à la vie ne pouvait être à leurs yeux qu'une erreur tragique. En outre, il avait combattu deux idées unanimement reçues : l'omnipotence du Parlement et la reconnaissance d'une société fondée sur le commerce. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que le monde ait dû attendre quatre siècles (le saint est mort en 1535) un récit impartial de la vie de Thomas More. Ce devait être l'œuvre, magnifiquement réalisée, de feu le professeur R. W. Chambers — qui n'était pas lui-même catholique. Il a examiné en détail toutes les accusations de manque de logique et d'attitude réactionnaire que des factions ignorantes ou intéressées ont portées de temps à autre contre le grand Chancelier, et il a mis en relief le privilège unique de Thomas More d'être également vénéré par les catholiques et par les partisans du socialisme.

★

Rédigé en latin en 1516, *Utiopa* fut imprimé et édité par les soins d'Erasme, le grand ami de More, qui s'occupa de sa publication. L'édition en anglais ne parut qu'en 1551. Une nou-

* Ce chapitre, que nous traduisons avec l'aimable autorisation des éditeurs Hollis and Carter, de Londres, est extrait de l'ouvrage collectif qu'ils ont publié sous le titre : *Saints and Ourselves,* 1953.

velle traduction fut publiée en 1684, due à Burnet, un « whig » animé plus certainement par sa haine de la tyrannie, qu'il voyait condamnée par l'ouvrage, que par une vraie compréhension de la philosophie sociale de More. L'auteur d'*Utopia* avait lu *La République* de Platon et la description par Plutarque de la vie despotique à Sparte. Dans son livre, More substitue souvent la France à l'Angleterre; cela lui permet de parler d'Henry comme d' « un prince orné de toutes les vertus qui font un grand monarque ». « Peu de livres, écrit Chambers, ont été plus mal compris qu'*Utopia*. Ce qu'il y a de remarquable dans cet ouvrage, c'est l'ampleur des réformes sociales et politiques qui y sont esquissées et qui devaient, par la suite, être réalisées ou, au moins, considérées comme une politique extrêmement pratique. » L'État envisagé par l'auteur est un État puritain, vertueux et ferme; il présume qu'y règnent les quatre vertus cardinales classiques : sagesse, force, tempérance et justice, suffisamment tout au moins, dit-il, pour garantir une bonne société *séculière*, mais une société dépourvue des trois vertus chrétiennes essentielles qui sont nécessaires au complet développement d'une vie collective.

Le saint est le dernier médiéval; dans sa recherche d'applications sociales de la loi naturelle, il ne fait que suivre la tradition de Dante et des autres croyants. N'est-il pas paradoxal qu'au moyen âge, qui fut un temps tellement plus dévot que le nôtre, les idéalistes aient pu, comme quelques modernes, prôner une société juste, et même une philosophie, basées sur les vieilles vertus pré-chrétiennes? Peut-être est-ce pour cela que des philosophes athées, comme Kautsky, ont admiré saint Thomas More? Ils ne voient pas que si le saint estime les vertus païennes et la loi naturelle, c'est uniquement parce qu'elles constituent une base à partir de laquelle les hommes peuvent s'élever pour apprécier la vie chrétienne. Ou encore, parce qu'en soulignant le rôle de la Raison servante de la Foi, More suit les scolastiques; l'une des disputes qu'il dut soutenir plus tard contre les Réformateurs portait précisément sur ce point : nous savons quel adversaire de la philosophie fut Luther. More ne présente pas son État d'Utopia, fondé sur la raison et une éthique philosophique, comme un État parfait — ce que certains ont cru confu-

sément. Il ne se fait pourtant pas d'illusions sur la valeur de la chrétienté de son époque; les soi-disant « Européens chrétiens, avec plus que la raison pour les guider, écrit-il, luttent, sont avares, exorbitants dans leurs prétentions à un tel point que les pauvres habitants d'Utopia, qui, eux, ne s'appuient que sur la raison », les renieraient. C'est ainsi que, traitant d'économie, il écrit en opposition avec son temps qui voyait les débuts du commerce ploutocratique :

> Je serais heureux d'entendre quelqu'un comparer leur justice à celle des autres nations; je veux bien périr si je vois parmi ces nations quelque chose qui ressemble à la justice ou à l'équité. Car quelle justice y a-t-il lorsqu'un noble, un orfèvre, un banquier, ou n'importe qui dont la vie s'écoule dans l'oisiveté ou, en mettant les choses au mieux, s'emploie à des occupations qui ne sont d'aucun service pour les autres, peut vivre dans un grand luxe et la splendeur avec ce qui a été si mal acquis, tandis qu'un homme de condition misérable, un charretier, un forgeron ou un laboureur qui travaillent plus durement que les bêtes et qui sont occupés à des travaux si nécessaires qu'aucun État ne pourrait subsister sans eux, ne peuvent gagner qu'une si maigre pitance et mènent une vie si misérable que la condition des bêtes est bien meilleure que la leur? Car si les bêtes ne travaillent pas de façon aussi continue, elles se nourrissent presque autant et avec davantage de plaisir et elles n'ont aucun souci de l'avenir, tandis que ces hommes sont découragés par un travail stérile, tourmentés par l'appréhension de manquer du nécessaire dans leur vieillesse, puisque ce qu'ils gagnent par leur labeur quotidien suffit tout juste à les maintenir en vie dans le présent, est consommé aussi vite qu'ils le reçoivent, sans que leur soit laissé aucun surplus pour leurs vieux jours.

Quant à la politique, il ajoute :

> Ce gouvernement n'est-il pas à la fois injuste et ingrat, lui qui est d'une part si prodigue de ses faveurs à l'égard de ceux qu'on appelle gentilshommes, ou orfèvres, ou de tout autre nom et qui sont des oisifs ou qui ne vivent que de la flatterie ou de leur contribution aux arts de vain plaisir, et, de l'autre, qui ne prend aucun soin des gens de condition plus modeste, les laboureurs, les mineurs et les forgerons, sans lesquels il ne pourrait subsister?

> Mais quand la collectivité a récolté tous les fruits de leur service et qu'ils en arrivent à souffrir de l'âge, de la maladie et du besoin, on oublie tous leurs travaux et le bien qu'ils ont fait; pour toute récompense, on les laisse mourir dans une grande misère. Les plus riches s'efforcent souvent de diminuer le salaire des travailleurs, non seulement par fraude, mais par les lois qu'ils font faire dans ce but, de telle sorte que bien que donner une si maigre récompense à ceux qui méritent tant de la collectivité constitue en soi une injustice extrême, on réussit à lui donner le nom et l'allure de la justice par les lois qu'on fait promulguer.

Faut-il s'étonner si les promoteurs du progrès social se sentent en affinité avec Thomas More?

Pourtant, ceci n'est naturellement qu'une partie de l'histoire. Même en Utopia, nous voyons que la suprématie de l'État doit être contrôlée par un clergé entièrement indépendant du pouvoir civil. En Utopia, nier l'immortalité de l'âme était un crime et More se fait insistant contre les sceptiques de son temps qui prétendaient que si le principe de l'immortalité de l'âme peut être soutenu par la philosophie et la raison, la foi se situe sur un autre plan. La vision de More est celle de Platon (malgré quelques passages qui semblent en contradiction avec Platon) plutôt que celle d'Aristote. C'était l'époque où un professeur de Bologne n'acceptait l'immortalité de l'âme que sur le terrain de la foi et non sur celui de la philosophie. En 1514, le Concile de Latran dut se prononcer sur cette question, tant elle avait pris d'importance.

★

Dans sa vie privée, More fit preuve d'une foi robuste, pratiquant des austérités et de nombreuses dévotions, portant une haire sous ses vêtements. Il était à la fois humaniste et religieux, double position que des modernes ont peine à comprendre. Après son départ d'Oxford, étant encore étudiant, pendant quatre ans il partagea « sans vœux » la vie des Chartreux. A cette époque, il étudiait le grec avec Grocyn et Linacre et, à la demande de son Père, continuait l'étude du droit (avec moins d'empressement). Son esprit était un instrument si magnifique qu'il excellait en

toutes ces disciplines et en bien d'autres recherches. En 1504, il fut élu au Parlement comme « bourgeois », cela signifie qu'il ajouta de nouvelles responsabilités publiques à ses diverses activités personnelles.

C'est là, au Parlement, « jeune homme imberbe », comme disaient ses censeurs, qu'il manifesta pour la première fois son étonnante force d'âme; prévoyant exactement quelles seraient les conséquences de ses actes, il prit sur lui de s'opposer aux exigences de l'avare monarque Henry VII qui prétendait faire payer par ses vassaux les frais de l'adoubement de son fils Arthur et du mariage de sa fille avec le roi d'Écosse. D'après Roper, Henry demandait 90.000 livres, mais ne reçut que moins de la moitié de cette somme — en grande partie parce que le « jouvenceau », comme l'appelait un courtisan, ne s'était pas prêté au dessein du roi. Il en résulta pour le juge, son père, l'obligation de payer une amende de cent livres : punition par délégation! A la fin de la vie d'Henry, More était en grande disgrâce, sinon même en réel danger. Seule, la mort d'Henry libéra More de toute crainte. C'était en avril 1509. Le poème que More composa à l'occasion de l'accession d'Henry VIII au trône faisait l'éloge du nouveau roi, n'accordant au souverain défunt d'autre vertu que la prudence. « L'avarice a fui de notre pays. » « Notre roi ne recherche pas l'or, mais la vertu », et bien d'autres éloges du même genre.

Erasme, qui était revenu en Angleterre, vivait chez More où il écrivait. More fut nommé en 1510 « under-sheriff »[1] de Londres. Le poste comportait de sérieuses responsabilités législatives. C'était son premier office public. Sa demeure était remplie d'intellectuels et de jeunesse heureuse. « C'est un gentilhomme de grand savoir, expert en droit, en art et en théologie et qui n'a pas son pareil vivant parmi les laïcs », écrivait Dom Bouge, un Chartreux sur la paroisse de qui habitait More; il portait encore cet autre témoignage : « Je n'ai jamais entendu en confession quelqu'un d'aussi pur, d'aussi net, avec aussi grande étude et connaissance de soi, délibération et dévotion. »

1. Les fonctions du « shériff » étaient analogues à celles d'un préfet moderne.

★

Mais les difficultés n'allaient pas tarder. Le 1er novembre 1517, Luther avait publié ses *Thèses* à Wittenberg et, en moins de trois années, avait déchiré la chrétienté en deux. Jusque-là, Henry avait été du côté de l'Église; il avait écrit un traité pour soutenir l'autorité du pape. Mais, plus tard, il accusa More de l'avoir aidé à écrire ce livre, à quoi More répondit « qu'il n'avait fait que choisir et mettre en place les principaux thèmes » et rappela à Henry qu'en matière de politique, le pape et lui pouvaient avoir des vues différentes. Henry avait riposté : « Nous avons reçu notre couronne impériale de ce Siège », et More de commenter cette affirmation : « Jusqu'à ce que Sa Grâce me l'ait dit de sa propre bouche, je n'avais jamais entendu dire cela auparavant. »

Tout ceci montre le degré d'intimité auquel le roi et son conseiller étaient parvenus — car More était conseiller depuis octobre 1517. Il allait bientôt être trésorier adjoint. En juin 1520, il était au camp du Drap d'Or. Il était en France en 1517 et en 1527. Plus tard, on le trouve travaillant avec Wolsey à négocier une alliance avec l'empereur Charles contre la France. Pourtant, même à ce moment où tout semblait si prospère, il se sentit porté à écrire ce que Chambers appelle « le plus macabre de tous ses livres » : *Les quatre fins dernières*. Méditer sur la mort est notre véritable but ici-bas, déclare-t-il prophétiquement alors qu'il est entraîné dans le tourbillon des affaires et de la vie de la Cour. La vie est une prison, « vous-même êtes un prisonnier condamné à mort, à laquelle vous ne pouvez échapper ». Le législateur n'est qu'un « prisonnier qui maintient une règle au milieu des autres ». More devint ensuite « speaker »[2]; dans l'exercice de cette fonction, il provoqua la colère de Wolsey en lui communiquant les dispositions de la Chambre des Communes qui répugnait à accorder au cardinal tout ce qu'il demandait pour la guerre contre la France. Nous pouvons penser qu'il ne déplaisait pas à More,

2. Président de la Chambre des Communes.

qui avait toujours haï la guerre, de s'associer à ses collègues des Communes.

Cependant, lorsque François Ier fut fait prisonnier à Pavie, l'Espagne, qui était l'alliée de l'Angleterre, ne fit rien pour l'aider à reconquérir les provinces françaises perdues. A ce moment, dit le chroniqueur Hall, « le peuple tout entier maudissait le Cardinal Wolsey et désapprouvait la guerre contre la France ». Wolsey, perplexe, fit alors une démarche qui eut les résultats les plus catastrophiques pour le royaume. Le roi était très affligé de ne pas réussir à avoir un héritier mâle. Le Cardinal, dans l'espoir de le voir conclure un nouveau mariage, français cette fois, et une alliance, fit beaucoup pour l'encourager dans l'idée que l'union royale avec l'Espagnole Catherine n'était pas valide. La reine refusa d'entrer dans ces vues. Les évêques consultés ne furent pas unanimes. En conséquence, le 18 juin 1529, une Commission composée de Wolsey et Campeggio fut réunie par le Légat pour trancher la question. Mais, en juillet, le pape Clément révoquait la Commission du Légat et faisait porter l'affaire devant Rome.

Furieux du délai, Henry fit condamner Wolsey par la Chambre des Communes. C'est ainsi, dit Belloc, que « l'homme qui représentait la plus haute autorité de l'Église autonome fut mis en accusation par le pouvoir civil. » Il plaida coupable, remettant ainsi l'Église catholique en Angleterre entre les mains d'Henry. C'était le commencement de la « Réformation ».

★

C'est dans ces circonstances que More devint Chancelier. Il savait qu'une fois Wolsey mort, les lords allaient conspirer pour dépouiller l'Église; mais lui, laïc, était décidé à faire tout son possible pour la sauver. On rapporte que le roi eut fort à faire pour décider saint Thomas à accepter la garde des Sceaux. Mais, même à ce moment, ils n'étaient pas d'accord sur la question du divorce. C'était le 25 octobre 1529. Comme il fallait s'y attendre, le roi ne tarda pas à s'en prendre aux clercs qui avaient permis à Wolsey de faire appel au pape (d'ailleurs sur la demande d'Henry!). Une cour civile, arguant de l'antique statut de Premunire qui interdisait de porter certaines instances devant Rome,

les condamna à payer des amendes fort élevées et, présage encore plus significatif de l'avenir, leur fit obligation de reconnaître le roi pour leur « singulier, unique et suprême Seigneur, et (amendement dû à l'évêque Fischer) *dans la mesure où la loi du Christ le permet*, comme le Chef Suprême ». Ensuite, les clercs furent déclarés au Parlement comme « nos sujets seulement à demi, en vérité, à peine nos sujets ». Le serment prêté par les prélats au pape lors de leur consécration fut dénoncé de la même façon; en mai 1532, le clergé céda une nouvelle fois au roi. More démissionna le lendemain et remit les Sceaux qui lui avaient été confiés en 1529. Abandonné même par les prélats — à l'exception du seul Fischer — il se démit de toutes ses charges car, devait-il dire plus tard au cours de son procès, la suprématie royale est « fondée sur un acte du Parlement, en opposition directe avec les lois de Dieu et de sa sainte Église auxquelles aucun prince temporel ne peut par aucune loi s'arroger le droit de participer même en partie. Le gouvernement de l'Église appartient de droit au Siège de Rome à cause de sa prééminence spirituelle reçue de la bouche même de Notre Sauveur, présent personnellement sur terre en saint Pierre et ses successeurs, évêques de ce même Siège, par une prérogative spéciale qui leur est accordée ». Cet argument que la loi oblige les chrétiens sur deux plans : d'une part le divin, de l'autre le naturel et l'administration locale, les lois des rois et des parlements étant en dernier ressort subordonnées à celles de l'Église — en particulier là où l'Église exerce normalement le pouvoir direct, fut présenté avec éloquence aux lords et rejeté par eux. Il marque une étape et un changement, à la fois constitutionnel et moral, dans le mode de gouvernement de l'Angleterre. La plupart des historiens l'ont facilement ignoré, soit intentionnellement, soit par ignorance des conséquences qui allaient en découler. Le gouvernement diarchique du pape et de l'empereur, qui remontait au temps de Constantin, et qui continuait à fonctionner, avec son système de responsabilités mutuelles, et malgré de nombreuses petites difficultés au sujet de la délimitation des pouvoirs, allait être rejeté par l'Angleterre pour n'y être jamais restauré, sinon pendant le règne de Marie. Saint Thomas More fut sans doute son dernier protagoniste laïc officiel.

Comme l'a dit Richard Sullivan, « le procès et l'exécution de sir Thomas More constituent un tournant dans l'histoire de la législation anglaise », ou, pour citer dans le même sens un témoin non catholique, Holdsworth écrivait que « la législation qui déposait le pape et faisait de l'Église une partie intégrante de l'État avait mis en évidence le fait que les Cours de Justice ne prenaient pas en considération la qualité morale des dispositions de la loi ». C'est cela, qui constitue la vraie crise de l'histoire anglaise, et non l'accession au trône des Tudor. Appelé à y jouer son rôle, More ne se déroba pas. Il était l'adversaire de cet « isolement » à nouveau mis en question de nos jours, après bien des siècles. A propos du jugement prononcé contre lui, il disait : « Ce royaume, n'étant qu'un membre et une portion de l'Église, ne peut pas promulguer pour toute l'Église une loi particulière en désaccord avec la loi générale de l'Église catholique universelle du Christ; pas plus que la cité de Londres ne pourrait faire une loi qui obligerait tout le royaume. Je ne suis donc pas tenu de conformer ma conscience au conseil d'un seul royaume en opposition avec le royaume entier de la chrétienté. »

Toutes ces considérations, et d'autres semblables, ont dû jouer dans la décision de More lorsqu'au lendemain de la soumission du clergé, il résigna ses hautes fonctions. Il avait lu aux Communes les différentes opinions autorisées, recueillies dans les Universités et auprès de personnalités faisant autorité, sur la validité du mariage royal. Certains ont appelé cela assez curieusement « la question du divorce »; à l'époque, on disait « la grande affaire du roi ». Lorsque saint Thomas sut que le pape n'invaliderait pas le mariage, abrogeant ainsi les arrangements pris par son prédécesseur, il comprit clairement qu'il ne pourrait soutenir l'union avec Anne Boleyn qui ne manquerait pas de se réaliser, il le savait bien. Le roi affecta de ne pas lui en tenir rigueur et, après l'avoir remercié pour ses bons services, ajouta qu'il trouverait toujours en lui un bon et gracieux seigneur. Nous ignorons si More crut Henry ou non; mais il se retira et vécut en paix jusqu'au couronnement d'Anne Boleyn, auquel il refusa d'assister, malgré l'invitation pressante que lui en faisaient trois évêques serviles. A Dunstable, Cranmer avait déjà prononcé l'invalidité du premier mariage. Mais cette fois, il s'agissait de

répudier la juridiction papale. La question du couronnement a donc dû apparaître à More comme une volonté déterminée d'ignorer directement l'autorité du pape, beaucoup plus que comme une simple cérémonie.

★

Or donc, en 1534, commencèrent les persécutions qui devaient finalement aboutir au martyre de Thomas More. Elles débutèrent par des attaques mesquines; deux accusations de corruption furent portées contre lui au Conseil. Il lui fut facile de les réfuter. Puis ce fut l'affaire de la *Maid of Kent*. Celle-ci avait déclaré que Catherine était toujours l'épouse légale du roi. Fisher, More et l'archevêque Warham l'avaient interrogée, mais pas un mot n'avait été prononcé au sujet du « Divorce ». Néanmoins, lorsqu'elle fut accusée de trahison, l'Acte d'Attainder présenta More comme son complice. Dans ses *Vies des Chanceliers*, Lord Campbell dit que ce fut fait « dans l'espoir qu'il céderait ». Sa force d'âme fut, comme toujours, invincible. Il demanda à présenter sa défense en public mais le Conseil, inquiet de la popularité de son nom, l'entendit en privé. On lui demanda d'abord avec courtoisie de bien vouloir donner son accord aux choses que le roi avait faites; il répondit que le roi « avait promis de ne plus l'inquiéter à ce sujet » et refusa de changer quoi que ce soit à son refus de se soumettre. Il fut même accusé d'avoir aidé le roi à écrire sa *Défense des sept sacrements* contre Luther, qui avait valu au souverain le titre de « Défenseur de la Foi »; comme nous l'avons déjà dit, More nia modestement avoir collaboré à cet écrit.

Il revint chez lui tout joyeux, bien qu'en fin de compte il eût été menacé gravement pour le cas où il ne se soumettrait pas, et qu'il sût fort bien ce qui l'attendait. Le saint avait l'air si heureux que son gendre, Roper, pensa que son nom avait été rayé de l'Acte. Mais More savait que cela n'aurait pas voulu dire grand-chose : sa joie venait de ce qu'il avait été loyal à Dieu et à son Église et n'avait pas cédé à la tentation. Puissions-nous agir de même, nous qui sommes ses enfants spirituels, si jamais nous nous trouvions dans les mêmes circonstances!

Furieux, le roi insistait pour que le nom de More demeurât

porté dans l'Acte. Mais le conseil, « tombant à genoux devant lui, le supplia de pardonner », ajoutant « qu'ils ne doutaient pas qu'il trouverait une meilleure occasion de le prendre car, en cette affaire de la religieuse, il était clair qu'il était innocent ». Lorsque More en fut informé, il se contenta de répondre à sa fille : *quod differtur non aufertur*. Il ne se faisait pas d'illusions sur son sort.

Il avait raison. Il lui fut ensuite demandé d'attester la suprématie royale dans les affaires d'Église en prêtant un serment reconnaissant le roi « chef de l'Église et refusant toute obéissance à l'évêque de Rome qui n'a pas plus de pouvoir que n'importe quel autre évêque ». Le serment, d'abord exigé du clergé qui, malheureusement, se parjura largement, fut ensuite demandé des laïcs, en commençant par l'ancien Chancelier. On le somma de comparaître devant la Commission du Serment le 13 avril 1534. Après avoir entendu la messe et s'être confessé, il quitta les siens sans leur dire au revoir, ce qui était contraire à ses habitudes. En se rendant à Lambeth, il confia à son gendre : « Je remercie Notre-Seigneur de ce que la campagne soit gagnée. »

★

Jusqu'ici, nous avons raconté les œuvres séculières de sir Thomas, comment il s'était acquis une renommée internationale dans le domaine de l'érudition, de l'administration et de la législation. Ainsi que devait le dire par la suite le cardinal Pole, « des étrangers qui ne l'avaient jamais rencontré furent si affectés par la nouvelle et les circonstances de sa mort qu'ils ne pouvaient retenir leurs larmes; quant à moi qui écris ceci après un laps de temps considérable et bien que je n'aie eu que peu de rapports personnels avec lui, je puis dire que j'aimais et honorais sa probité et que je connaissais les grands bienfaits que son pays avait reçus de lui. » Il fut donné au grand Cardinal, d'abord de présider le Concile de Trente, puis de recevoir le retour de son pays à la Foi. A Thomas More, désormais, toute gloire autre que celle du martyre va être refusée, car Dieu dispose de ses serviteurs suivant son bon plaisir.

Devant la Commission, More déclara qu'il acceptait de prêter serment pour tout ce qui concernait le statut de succession à la

Couronne, puisque cela relevait du pouvoir civil. Mais il ajouta que prêter serment pour la totalité du texte qu'on lui présentait était contraire à sa conscience. On le menaça du déplaisir royal. Cranmer s'efforça d'arranger les choses en proposant des compromis, mais More maintint fermement son refus. Il fut alors remis à l'Abbé de Westminster, qui avait apostasié. Quatre jours plus tard, il fut transféré à la Tour. A ce moment, aucun statut légal ne donnait force de loi à la prestation de ce serment. L'abbé de Sion et trois Pères Chartreux furent condamné à mort pour avoir refusé de le prêter. More les vit passer, allant au lieu de l'exécution, et rendit d'eux ce témoignage : « Ces bienheureux pères vont maintenant joyeusement à leur mort comme des fiancés vont à leurs noces. » Et il s'efforça de réconforter sa fille, accablée de chagrin à la pensée qu'il aurait à souffrir le même sort. On a dit que sa femme avait cherché à fléchir sa résolution, mais le fait n'est pas absolument certain. En tout cas, il demeura inébranlable. A Rich, conseiller juridique de la Couronne, qui l'interrogeait, il déclara que le Parlement pouvait s'occuper des affaires qui concernent les princes temporels, mais pas des choses de Dieu. Pour la honte de sa charge, le Conseiller Juridique utilisa ces paroles contre More lors du procès.

Pendant son séjour à la Tour, More écrivit le *Dialogue de Réconfort* dont une nouvelle édition a été publiée récemment. A la différence des *Quatre fins dernières*, c'est une œuvre joyeuse qui défend les droits de la conscience à la liberté : la croyance d'un homme ne doit pas lui être dictée par un tyran. Le despote à qui l'ouvrage fait allusion est turc, mais l'analogie est claire. Puis ce fut un *Traité sur la Passion*. C'est ainsi qu'il se prépara lui-même à la mort, si tant est que toute sa vie et sa pensée n'ont pas constitué cette préparation. « Donne-moi ta grâce, Dieu bon, pour que je compte le monde pour rien, et fixe mon esprit sur Toi », écrivait-il dans ses *Méditations*. Pour écrire, il se servait tantôt d'encre, tantôt de charbon de bois. A la fin de son séjour à la Tour, il fut privé même de ses livres.

Finalement, l'obligation de prêter le serment de Suprématie fut définie par un Acte du Parlement, car Fisher et More étant considérés comme les chefs de la résistance, on avait décidé de les anéantir, ne serait-ce que pour terroriser les autres par un

exemple. A dater du 1er février 1535, la Loi sur la Trahison serait appliquée à quiconque refuserait de prêter serment. Elle entraînait pour conséquence la peine de mort avec la terrible condamnation à être éviscéré vif. C'est la sentence qu'un jury hésitant rendit contre les héroïques Chartreux, sous la contrainte de la menace de subir le même sort. Comme disait Cromwell, More, par son attitude, rendait les autres aussi « inflexibles que possible ». Il est certain que lui, laïc, faisait une forte impression sur les masses par sa piété et son courage. More fut donc condamné, après que Rich eut rapporté sa conversation avec lui et dit que More avait en effet déclaré que ni le Parlement ni le roi n'avaient le pouvoir de déposer le Chef de l'Église. C'est donc bien en vérité pour avoir défendu l'Église et la Papauté qu'il mourut, « bon serviteur du roi, mais d'abord de Dieu », « les paroles les plus lourdes qui aient jamais été prononcées sur un échafaud », commente Chambers.

★

Il ne fallut pas attendre longtemps pour que se produisissent les conséquences prévues par saint Thomas, après le rejet de l'ultime autorité chrétienne. Des évêques furent nommés par la Couronne, par l'intermédiaire des Chapitres soumis à la coercition légale, les chanoines qui n'avaient pas reçu l'agrément royal furent destitués, églises et monastères furent spoliés, ces derniers furent même détruits. Bientôt, la doctrine catholique elle-même, soutenue par Henry en tant que chef d'une Église nationale, fut abandonnée et remplacée par les hérésies de Luther et de Zwingle. La loi internationale s'effondra faute d'un centre commun et, en Angleterre, le séculier seul compta dans la vie humaine.

Les choses continuèrent ainsi. Les hommes politiques de l'ère victorienne ayant affirmé la suprématie absolue du Parlement comme le fit récemment le défunt Attorney Général, il a fallu attendre notre époque pour que le Parlement, ayant délégué une part importante de ses pouvoirs aux ministres, retrouve quelques législateurs capables de discerner les courants de leur temps et de prévoir à long terme.

Des révoltes contre la suprématie de la Couronne en matière

de religion se sont élevées de la gauche comme de la droite. Le non-conformisme sous toutes ses formes a au moins ceci de commun avec l'Église catholique qu'il dénie à un Parlement séculier, dont tous les membres ne sont pas nécessairement chrétiens, le droit de contraindre les consciences. L'Assemblée Nationale de l'Église anglicane est une tentative pour recouvrer l'indépendance, bien qu'elle n'échappe pas au risque de tomber dans la futilité, alors qu'il s'agit de choses essentielles (comme l'ont montré les débats sur le *Prayer Book*); beaucoup de chrétiens se tournent encore vers leur Mère l'Église pour recevoir d'elle instruction et salut.

Tout ceci nous oblige à reconnaître que saint Thomas a fait preuve d'une lucidité quasi miraculeuse quant à l'avenir. Entre les nombreux dons qu'il a reçus à un degré éminent, on peut lui reconnaître celui de prophétie. En outre, il ne faut jamais oublier que c'est un saint et qu'en tant que tel il intercède pour nous dans le ciel. Si tous les sanctifiés jouissent d'une béatitude commune, chacun d'eux cependant a sa noblesse particulière qui le distingue. Pour nous, juristes catholiques, que nous siégions comme juges ou argumentions comme avocats, nous ne pouvons manquer de nous souvenir du plus grand des juristes : l'unique membre de Lincoln's Inn qui ait été canonisé, comme le faisait remarquer le regretté Lord Russell dans la salle même où Thomas More avait été jugé. C'était en 1935, lorsque More et son compagnon de prison et comme lui loyal catholique, l'évêque Fisher, furent ensemble proclamés saints.

C'est la mode du temps que de rabaisser le miraculeux et le surnaturel. Néanmoins, de même que saint Thomas, lorsqu'il était chancelier, demandait chaque jour la bénédiction de son père, lorsque nous avons à exercer nos fonctions judiciaires, ne pourrions-nous pas demander humblement la bénédiction de saint Thomas afin que, dans toute la mesure où nous en sommes capables, nous rendions la justice selon la loi divine.

Sir Henry Slesser.

Traduit de l'anglais par F. Roret.

BIBLIOGRAPHIE MARIALE

CULTE ET SPIRITUALITÉ

En 1954, la surproduction d'ouvrages marials a nécessité deux bulletins pour présenter les seuls ouvrages arrivés avant octobre. L'afflux de livres a continué. Il convient cependant d'intégrer la rubrique mariale à sa place dans *La Vie Spirituelle*. Aussi se bornera-t-on à une bibliographie brièvement commentée des vingt-neuf ouvrages parvenus. Un répertoire final aidera le lecteur à orienter son choix.

Mgr A. Ancel, *L'actualité de la Sainte Vierge*, Lyon, P.E.L., 75, rue Sébastien-Gryphe, 1954, cahier de 72 pp., 215 × 155, 90 fr. (franco 105). Réflexions simples. Tentative intéressante pour faire la jonction entre les bases de la spiritualité montfortaine et les exigences du monde actuel où l'évasion individualiste serait plus que jamais un péril grave pour la vie et l'avenir de l'Église.

Louis Bassette, *Le fait de la Salette. 1846-1854*. Lettre-préface de S. Em. Mgr Émile Guerry, archevêque-coadjuteur de Cambrai, Paris, Éd. du Cerf, 1955, in-8° de 420 pp., 240 × 165. La Salette est le champ d'une littérature immense, passionnée, contradictoire. L. Bassette rend un service inappréciable en portant sur ce domaine le regard objectif de l'historien : il laisse parler faits et documents. C'est désormais l'ouvrage de base sur la question, en immense progrès sur tout ce qui existait.

F. Bauducco, *Regalità di Maria*. Collezione apologetica S.O.S. Série XV, n° 197. Chieri, Casa S. Antonio, 1955. Brochure de 32 pp., 155 × 110, 130 lires. La royauté de Marie : Données d'écriture et de tradition, nature, objections protestantes, conclusions pratiques. L'auteur a concilié les exigences propres au genre « digest » avec le souci de documentation (48 notes et une « piccola bibliografia », p. 30).

Denis Buzy, S.C.J., *Marie de Nazareth*. Préface de S. Exc. Mgr Terrier, évêque de Bayonne, Éd. de l'École, 11, rue de Sèvres, Paris, 1954, in-8° de 220 pp., 190 × 140. Pour écrire cette vie de Marie, le P. Buzy était qualifié à

la fois comme exégète et comme « spirituel ». Écrit dans une langue simple et accessible, ce livre nourrit la contemplation en présentant dans une pénétrante lumière les données sûres. Ouvrage à recommander.

Chanoine L. CADOUX, *La Sainte Vierge.* Élévations. Préface de S. Exc. Mgr M. de Bazelaire, évêque de Chambéry, Lyon, Vitte, 1955, in-8° de 104 pp., 185 × 120. Dix-huit méditations brèves et simples accessibles au plus large public.

E. CATTA, *Marie à travers l'histoire.* Collection « Études religieuses », Bruxelles et Paris, 1955, Office général du livre, in-8° de 64 pp., 190 × 125. Un professeur d'histoire de l'Université d'Angers nous livre à grands traits sa méditation sur « la présence de la Vierge à l'histoire » depuis les origines du monde jusqu'aux « derniers temps » entrevus par Grignion de Montfort. Un tel genre suppose des « options » : l'auteur met en relief le conflit entre royauté du Christ et laïcisation du monde moderne. Il a gardé recul et nuances à l'égard de sa perspective. La sérénité de la foi domine son œuvre. Pourquoi avoir amputé sur la couverture le titre exact : « *Le signe de* Marie à travers l'histoire ? » Cette prétention de l'éditeur dessert le dessein de l'auteur.

François CHARMOT, S.J., *La royauté de Marie et le sacerdoce des fidèles,* Paris, Éd. Spes, 1955, in-8° de 222 pp., 220 × 130. Deux parties : *union* et collaboration de Marie au sacerdoce du Christ. En conclusion, l'auteur propose aux laïcs cet axe de vie spirituelle : « L'imitation de la Sainte Vierge dans notre sacerdoce *sacramentel* et *spirituel* : « *sacerdoce sacramentel* », c'est-à-dire notre consécration baptismale; *sacerdoce spirituel* c'est-à-dire oblation comme hostie vivante (Rom., 12, 1). L'auteur emprunte cette distinction judicieuse à Dom B. Durst (et non Durat, p. 205) à travers le P. Congar.

A. CROTEAU, *Chemin de Croix avec Marie,* Saint-Jean (Québec), Éditions de Richelieu Ltee, 1954. Brochure de 28 pp., 170 × 125. « C'est », dit le papillon publicitaire, « une série de méditations réalistes où la salive, les mouches bleues, les bouffonneries et les étonnements de la Vierge s'entremêlent sous une langue verdâtre... où chaque mot est calculé pour faire choc ».

Y. DELAPORTE, *Les Trois Notre-Dame,* préfacé par Mgr A. Boucher. Chartres, Éditions E. Houvet, 1955, in-8° de 104 pp, 150 × 120, 17 fig. Ces « trois Notre-Dame » de Chartres, ce sont : Notre-Dame de Sous-Terre, Notre-Dame du Pilier, Notre-Dame de la Belle-Verrière. En appendice un répertoire de cent soixante-quinze représentations de la Vierge dans la cathédrale. Le chanoine Delaporte nous les présente avec la science et la clarté auxquelles il nous a habitués.

J. DILLENSBERGER, *Das neue Wort über Maria. Die Stellung Marias in der Heilsordnung nach* Mystici corporis *Pius XII,* Salzburg, O. Müller, 2e éd. (11 au 13e mille), in-8° de 283 pp., 195 × 115. C'est en 1947 que parut, en première édition, ce commentaire du message marial de

Pie XII, dans *Mystici corporis*. La seconde édition comporte une deuxième partie (pp. 207-266) qui commente la définition de l'Assomption.

Georgette Dousselin, *Nouveau mois de Notre-Dame*, Paris, Éditions Fleurus, 31, rue de Fleurus, 1955, in-8° de 60 pp.; 155 × 115. Schéma de quinze réunions de prière sur le thème des mystères du Rosaire. Chaque réunion comporte une orientation de prière, un chant, une lecture biblique, une dizaine de chapelet précédée d'une intention, un chant de clôture. Ce petit livre bien conçu et bien orienté rendra service.

Dom E. Flicoteaux, O.S.B., *Mystères et fêtes de la Vierge Marie* (L'esprit liturgique, 12), Paris, Éd. du Cerf, 1955, in-8° de 150 pp., 185 × 120. L'exemplaire et la forme de la piété chrétienne, c'est la Liturgie : dans le domaine marial comme ailleurs. On l'avait beaucoup oublié depuis le XVI^e siècle, où la dévotion mariale a porté l'essentiel de son effort sur le terrain extra-liturgique (quitte à faire déboucher ces impulsions subjectives en forme de fêtes éphémères, contre l'introduction et le maintien desquelles la Congrégation des Rites a réagi avec un sens pastoral très avisé). Aujourd'hui, avec le renouveau liturgique, un tournant s'esquisse. C'est aux sources de l'Écriture et de la *Lex Orandi* que les chrétiens authentiques ont soif d'abreuver leur amour envers la *Theotokos*. Dans la surabondante littérature mariale, on manquait d'un livre répondant à ce besoin. Dom Flicoteaux nous le donne : simple, transparent, lesté de science sous-jacente, et d'expérience vécue dans le cadre de la spiritualité bénédictine. Livre admirablement centré : la Vierge est là, à sa place dans le mystère du Christ et dans notre vie, selon la juste et profonde perspective de la liturgie. Chaque fête est à sa place : au dernier rang (simplement indiquées) les menues fêtes locales modernes; au premier rang, la fête qui marque le lien de la Theotokos au mystère du Christ : « Noël, véritable fête de la Vierge-Mère. »

Christiane Franc, *La Vierge Marie chantée par l'Église, Concordance de textes liturgiques*, Avignon, Aubanel, 1954, in-8° de 220 pp., 250 × 140. Aider les fidèles à prendre contact avec la prière mariale liturgique est un excellent projet. Peut-on en dire autant de la réalisation ? L'auteur a décomposé les textes liturgiques et les a regroupés selon un plan centré sur les mystères du Rosaire. Cette désintégration en fragments souvent minuscules laisse échapper l'esprit et les proportions propres de la liturgie. Lorsque les ingrédients qui composent une mayonnaise ont perdu leur cohésion, on dit qu'elle a tourné. C'est quelque chose de ce genre qui est arrivé là, si excellents que soient les éléments et le propos.

Amédée Huc, C.M., *Élévations sur le mystère de la médaille miraculeuse*, Paris, Téqui, 1954, in-8° de 168 pp., 185 × 120. Les apparitions de la rue du Bac, en trente et une lectures pour mois de Marie.

René Laurentin, *Sens de Lourdes*, Lettre-Préface de S. Exc. Mgr Théas, Paris, Lethielleux,

1955, in-8° de 144 pp., 180×120, 480 fr. (voir recension p. 539).

H.-L. Maréchal, O.P., *Complies mariales en Belgique*, Nicolet (Québec), Centre marial canadien, Tract. n° 63-64, 1954. Brochure de 32 pp., 210×140. Complies = Apparitions : Beauraing, 20 novembre 1932-3 janvier 1933, et Banneux, 15 janvier-2 mars 1933.

Honoré Mazué, curé de Bellevesvre, *La Madone qui pleure. La Vierge de Syracuse*, Paris, Casterman, 1955, in-8° de 232 pp., 190×140. Cette lacrymation de la statuette du Cœur Immaculé les 29, 30, 31 août et 1er septembre 1953 a vivement ému, en Sicile et au delà. L'auteur, en fervent écho de cette émotion populaire, rapporte cet événement. Dans l'état des textes présentés, on ne saurait dire sans abus de langage que le « Saint-Père lui-même *s'est prononcé sur la réalité* des larmes de la madone de Syracuse » (p. 167).

Emmanuel Mistiaen, S.J., *Regina coeli. De l'Angelus à l'Assomption*, Bruges, Beyaert, 1955, in-8° de 164 pp., 200×130. Méditations mariales. L'orientation est généralement valable et même sympathique, mais pourquoi ce début agressif contre les protestants? Le livre aurait gagné à s'installer d'emblée dans la sérénité qui convient à la méditation.

E. Neubert, *La vie d'union à Marie*, Lettre-préface de S. Exc. Mgr L. J. Kerkhofs, évêque de Liége, Paris, Alsatia, 1954, in-8° de 328 pp., 200×130. Dans sa retraite de la Tour-de-Scay, le P. Neubert, après un demi-siècle de vie active, a retrouvé des loisirs, et les consacre à livrer ses intuitions et son expérience de spiritualité mariale. Ce livre expose la nature de la « présence de Marie » qui tient tant de place dans la vie de beaucoup de mystiques depuis le XVIe siècle, et surtout les moyens d'accéder à l'union habituelle qui est grâce ordinaire et non phénomène hors série.

Romain Pittet, *Le Rosaire, prière évangélique*, Fribourg, Éd. Saint-Paul, 1954, brochure de 32 pp., 175×125. Plaidoyer et conseils pratiques pour la récitation du Rosaire.

Samuel Poyard, *Lourdes et Banneux*, Préface de S. Exc. Mgr Kerkhofs, évêque de Liége et de Banneux, Paris-Tournai, Casterman, 1955, in-8° de 290 pp., 210×150. L'idée maîtresse de l'ouvrage, c'est que Banneux se présente comme un prolongement de Lourdes. Cette thèse paraît bien justifiée; mais l'auteur nous en aurait convaincu plus efficacement s'il avait moins forcé les termes de la démonstration; et il nous eût ému davantage s'il avait laissé parler les faits qui respirent simplicité, dépouillement, pauvreté, sans les alourdir d'une telle charge d'épithètes, ni les entrecouper d'exclamations et réflexions d'auteur. A trop vouloir prouver, on éveille le doute. A trop montrer d'enthousiasme, on fait rétracter celui des autres.

Joseph Robin, F.M.I., *Par Marie à Jésus. Spiritualité du Vénérable P. Bœudouin*, Chavagnes-en-Paillers, Imprimerie Sainte-Marie, in-8° de 60 pp., 200×135, 100 fr. (franco 120). L'auteur a

déjà consacré à Louis-Marie Baudouin (1765-1835), fondateur des Fils de Marie-Immaculée, un ouvrage d'ensemble publié chez Vrin. Il présente ici sa spiritualité mariale, axée sur la présence de Marie et la « consécration du saint esclavage » dans la ligne de Boudon.

Joseph SPICHT, *Ainsi vécut Marie.* II. *De Nazareth à Cana,* Paris, les Éditions Ouvrières, in-8° de 174 pp., 190×140, 360 fr. Le tome I, recensé dans *La Vie Spirituelle,* 85 (1951), p. 196, suivait Marie jusqu'à Nazareth, celui-ci, jusqu'au miracle de Cana inclusivement. La méthode est la même : un rapprochement constant de la vie de Marie avec notre vie d'aujourd'hui.

P. STANISLAS, O.F.M. Cap., *Médiatrice,* Paris, 3e édition augmentée, Paris, Mappus, 1955, in-8° de 142 pp., 185×122, un grand hors-texte. Lettre-Préface de S. Exc. Mgr Raymondos : Exposé de choc sur la médiation, plus spécialement destiné à la Légion de Marie.

Dom E. VANDEUR, O.S.B., *Magnificat.* Méditations, Bruges, Beyaert, 1955, in-8° de 156 pp., 130×200, 360 fr. Le trop-plein de la méditation d'un authentique contemplatif sur le *Magnificat.*

Hermann VOLK, *Christus und Maria,* Münster, Aschendorff, 1955 (Extrait de *Catholica,* 10, 1955, fasc. 2). Brochure de 28 pp., 235×165, 1,50 DM. Établit la vraie place de la dévotion mariale en fonction de l'objection protestante que le culte marial porte atteinte au Christ. L'auteur part d'une analyse pénétrante sur la valeur exacte de la conjonction « et » dans l'expression « Le Christ *et* Marie ». Il nous conduit à cette conclusion que, bien compris, le rôle de la Vierge « ne vérifie pas seulement, mais grandit l'honneur de Dieu parce que dans la grâce de salut, la créature christiforme est élevée, et Dieu demeure tout en tous » (p. 27).

Eugenio ZOLLI, *Da Eva a Maria.* Roma, Editrice Studium Christi, 1954, in-8° de 156 pp., 215-150. Les femmes de la Bible, depuis Ève, sont l'ébauche de Marie. La valeur de ce livre est, avant tout, celle d'un témoignage : E. Zolli est un rabbin converti, professeur à l'Université de Rome.

Marie, salut du monde. Témoignages. Cahier de la Pierre-qui-Vire, n° 45, septembre 1954, Paris, Desclée de Brouwer, 1954, in-8° de 208 pp., 190×140, 3 planches hors texte (admirablement choisies). Le titre est emprunté à la liturgie grecque qui ajoute cet *inséparable* commentaire : « Que par toi nous sauve Celui qui est venu par toi. » Le volume contient dix-huit articles de niveau et teneur très variés parmi lesquels nous relevons les contributions des PP. F. Sagnard, J.-A. Robilliard, du Saulchoir, et D. Lallement, de l'Institut catholique de Paris. Dom Huerre, abbé de la Pierre-qui-Vire, donne une brève conclusion, écho d'une contemplation authentique du mystère de la Mère de Dieu.

La Vierge Marie et le foyer Congrès marial national[1], 1954.

1. Belge.

Section familiale. Préface de S. Exc. Mgr Suenens, Bruxelles, Éditions des feuilles familiales, 41, avenue Josse-Goffin, 1954, in-8° de 80 pp., 210 × 165. Ensemble de conférences, enquêtes, échanges sur Marie et la famille : son exemple, sa place au foyer.

Le lecteur souhaite qu'en terminant on l'aide à orienter son choix dans cette masse : une exigence devant laquelle le critique est tenté de se dérober en notre époque où l'engagement ne paie pas et se paie de beaucoup de réclamations et d'ennuis. Parmi les ouvrages destinés à un large public, deux se détachent nettement : Buzy pour le ressourcement scripturaire de la piété mariale, et Flicoteaux pour le ressourcement liturgique. On peut signaler aussi l'effort intéressant de G. Dousselin pour renouveler la prière communautaire et celui de Mgr Ancel pour faire déboucher la piété mariale sur un engagement dans le monde actuel. S'adressent avec bonheur à un public très restreint : Neubert (très intérioriste) et Bassette (qui met beaucoup de clarté dans la question encombrée de la Salette).

RÉPERTOIRE

Apparitions (par ordre chronologique) :
Rue du Bac : Huc.
La Salette : Bassette.
Lourdes : Laurentin, Poyard.
Beauraing : Maréchal.
Banneux : Maréchal, Poyard.
Syracuse : Mazué.
Bible : Buzy, Zolli.
Chartres : Delaporte.
Chemin de Croix : Croteau.
Famille : La Vierge Marie et le foyer.
Histoire : Catta.
Liturgie : Flicoteaux, Franc, cf. Dousselin.
Magistère : Dillersberger.
Médiation : Stanislas.
Méditations : Cadoux, Mistiaen, Vandeur.
Mois de Marie : Dousselin, Huc.
Rosaire : Pittet.
Royauté : Bauducco, Charmot.
Spiritualité : Ancel, Neubert, Robin, Spicht, Volk.
Vie de Marie : Buzy.

R. LAURENTIN.

A TRAVERS LES REVUES

LE PREMIER ET LE SECOND COMMANDEMENT

Dieu est charité, dit saint Jean. C'est pourquoi nous accédons à une quasi-expérience de Dieu en faisant l'expérience de la charité qui est en nous. Tel est le fruit du don de sagesse dont le régime habituel caractérise la vie mystique. La question se pose de savoir si la charité à l'égard du prochain peut jouer ce rôle que toute la tradition catholique reconnaît à l'amour de Dieu. M. l'abbé Lochet, dans un article de la NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE (février 1956), répond affirmativement et y voit un principe d'unité et de sanctification de notre vie chrétienne et apostolique.

Il fait remarquer que notre attitude intérieure à l'égard du prochain modèle notre attitude vis-à-vis de Dieu :

> Ce n'est pas seulement le geste extérieur du don qui atteint mystérieusement Dieu même à travers le prochain. C'est toute notre *attitude intérieure* vis-à-vis d'autrui qui prend valeur religieuse, parce qu'elle modèle notre attitude vis-à-vis de Dieu même.
>
> Il y a une sorte d'imprégnation théologale de toutes nos dispositions sociales. On peut dire que dans nos rapports avec le prochain se jouent nos relations avec Dieu. Cela au double sens du mot. D'une part, par une certaine représentation sur le plan des relations entre hommes des liens mêmes de l'homme avec Dieu et, plus encore, par une mise en question de notre attitude à l'égard de Dieu dans nos rapports humains.
>
> C'est ainsi, par exemple, que l'attitude de l'homme riche, du mauvais riche, représente à travers toute la Bible une certaine disposition de dureté, de hauteur, de supériorité, de mépris à l'égard du prochain et en même temps, du même coup, par le fait même, une certaine suffisance, arrogance et un certain orgueil vis-à-vis de Dieu, qui le ferme à la grâce.
>
> Le riche se définit aussi bien par sa manière de réagir en face de l'autre humain et du tout autre divin : c'est la même dureté, la même suffisance en laquelle sa richesse l'enferme. En sorte que son avarice n'est pas seulement un trait de sa physionomie sociale, mais la marque d'une attitude religieuse. Replié sur son avoir, ses biens font un écran entre lui et les autres et entre lui et Dieu.

En se fermant aux autres, il s'est fermé à Dieu.

A l'extrême opposé, M. Gelin a marqué d'une façon lumineuse comment, à travers toute la Révélation scripturaire, la pauvreté, qui est d'abord un certain état d'indigence et de dépendance vis-à-vis des autres, devient progressivement une attitude de l'homme devant Dieu, une certaine dépendance et indigence devant Dieu, une certaine humilité et ouverture à ses dons qui lient définitivement l'homme à Dieu.

Ainsi toute la Révélation nous invite à découvrir dans la profondeur de nos rapports humains une religion. Nous pensions n'avoir affaire qu'à des hommes et voici qu'il faut savoir que nous avons atteint Dieu lui-même. Nous croyions n'avoir maltraité qu'un pauvre et c'est Dieu même que nous avons atteint.

Nous croyions n'avoir rendu service qu'à un frère dans le besoin et c'est Dieu même que nous servions. Quand nous étreignons notre frère, c'est Dieu même que nous trouvons. Quand nous l'aimons, c'est lui-même que nous aimons.

Il montre ensuite que celui qui, dans une attitude intérieure d'authentique charité, donne à autrui devient « semblable » au Père *qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons* (Mt., 5, 45) :

Pourquoi ne pas reconnaître enfin cette clarté divine qui illumine les humbles gestes de notre amour fraternel ? Chaque fois que je donne de mes biens, de mon temps, de mes forces et de mon cœur à un autre, c'est un peu ma vie que je lui transmets. Cette part de mon avoir qui s'écoule m'a servi à exprimer dans le geste du don la réalité de l'amour. Je lui veux du bien comme à moi-même. Je donne avec joie ma vie pour qu'il vive. Mon bonheur est qu'il soit heureux. Je transmets la vie et pour lui aujourd'hui je suis une fois encore un père. En cela je porte les traits, la ressemblance et le rayonnement de bonté du Père des cieux *d'où vient toute paternité au ciel et sur la terre* (Eph., 3, 35).

Cela ne veut pas dire pour autant que la charité chrétienne soit « paternaliste » :

Avec autant de certitude qu'il reconnaît en celui qui donne la ressemblance du Père, en celui qui reçoit le chrétien découvre l'image du Fils.

Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens — c'est à MOI *que vous le faites,* MIHI FECISTIS (Mt., 25, 40). Le pauvre c'est lui, le petit enfant c'est lui, l'apôtre c'est lui. *Celui qui reçoit l'un de ces petits, c'est* MOI *qu'il reçoit* (Mt., 18, 5; 10, 40). *Ce qu'on vous fait à vous, mes disciples, c'est à* MOI *qu'on le fait. — Saul, Saul, pourquoi* ME *persécutes-tu ?* (Act., 9, 4).

Il y a là un mystère inépuisable. L'identité mystique du pauvre avec le Christ se situe d'abord sur un plan de ressemblance. Le pauvre, le petit, le missionnaire, l'hôte, celui qui reçoit enfin est à la ressemblance du Christ.

Et M. l'abbé Lochet ajoute :

Mais voici que cet autre est devenu mon ami et celui que j'aime m'aime aussi. Tout le bien qu'il possède, à son tour il me le donne comme à un autre lui-même. Dès lors nous sommes entrés dans une forme nouvelle de rapports. Ce n'est plus seulement l'échange ou le don, mais la communauté. Tout ce que j'ai est à lui, tout ce qu'il a est à moi. Ces biens sont à nous. Ils *nous* appartiennent, *nous* en disposons ensemble pour notre bien. Un lien s'est formé et, comme une vie nouvelle issue de notre amour,

un « nous » qui a sa réalité mystérieuse et fait l'unité.

Ceci nous fait entrer dans un ordre nouveau. Le monde de l'amitié et du don des Personnes. Tant que nous restons sur le plan de la donation de quelque chose, cela reste extrêmement limité et porte en soi le risque de créer une servitude. Mais si nous entrons dans l'ordre de l'amitié, ce que j'offre à l'autre, tout cet avoir et ce don personnel, loin de le mettre en dépendance et en sujétion, l'ouvre à l'égalité de l'amour. Car à son tour c'est lui qui donne tout en entrant dans la dignité du donateur. Tout ce que j'ai, je le lui donne et cette richesse entre toutes précieuse d'aimer nous l'avons en commun.

Dès lors le lien qui nous unit est ouvert sur l'infini. Il ne s'agit plus seulement de cette chose donnée, de ce bien, de cet avoir. Il s'agit de lui et de moi. Il s'agit d'une vie nouvelle ensemble où *nous* réagissons en commun. Ce qui le concerne m'intéresse, ce qui me concerne le touche. En sorte que désormais devant tout ce qui arrive à l'un ou à l'autre, c'est *nous* qui réagissons. Ce qui honore l'un fait *notre* gloire. Celui qui le touche nous frappe.

Il y a là dans l'amitié une unité mystérieuse, une réalité dont l'expérience de l'amour nous fait sentir l'incommensurable valeur par rapport à tous les biens terrestres. Elle est vivante image de cette unité d'amour qui relie le Père et le Fils dans l'Esprit.

Mais cette ressemblance est aussi une participation à la vie trinitaire. On comprend mieux par là non seulement le rôle fondamental et spécifique de la charité fraternelle dans « l'Église communauté de charité », mais aussi, et c'est là l'objet précis de cet article, son importance dans la vie mystique :

> On a pu retrouver des vestiges de l'adorable Trinité à travers la création entière et jusque dans la créature matérielle. Saint Augustin en a décelé les traces merveilleuses dans la structure de l'âme, mais jamais elle ne transparaît davantage que dans les rapports de l'homme avec son prochain, quand ils sont liés dans l'amour.

En vivant dans la charité fraternelle, les chrétiens participent ensemble à la vie trinitaire et ils la manifestent. Une telle expérience semble bien se prêter — en droit et en fait — à cette quasi-expérience de la charité à l'égard de Dieu qui caractérise la vie mystique. Par cet article, M. l'abbé Lochet ouvre aux théologiens et aux pasteurs une piste de travail qu'il nous appartient à tous de poursuivre.

De toutes façons, on ne peut que souhaiter vivement que la charité retrouve toute la place qui lui est due dans l'enseignement de la vie chrétienne. Dans un numéro presque entièrement consacré à la refonte du catéchisme, THE DOWNSIDE REVIEW (printemps 1956) publie un très bel article sur la croissance de l'amour chez l'enfant et le catéchisme, de Dom Ralph Russell. Quoique les remarques de ce dernier visent le catéchisme en usage en Grande-Bretagne, la plupart d'entre elles nous intéressent tout autant que les Anglais. Il attaque ainsi son sujet :

> Venons-en tout de suite à quelques points généraux de critique positive pour la révision du catéchisme actuel.

1. Le besoin le plus essentiel, le plus vital, d'un enfant est d'acquérir le sens de l'amour personnel de Dieu pour lui, et d'obtenir un amour personnel pour Notre-Seigneur.

2. Pour cela, rien ne peut égaler l'enseignement que Notre-Seigneur nous a donné sur son Père et sur lui-même.

Il s'ensuit que si les termes théologiques qui expriment notre foi dans la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption restent toujours aussi nécessaires, ils ne sont pas notre besoin essentiel. Notre-Seigneur ne nous a pas enseigné ces Réalités dans un langage abstrait, mais dans un langage d'amour qui attire directement. Il disait que Dieu est notre Père qui nous aime. C'est la première chose qu'un enfant, avec sa capacité d'amour, doit saisir, et c'est beaucoup plus important que d'avoir à apprendre par cœur la réponse, par ailleurs excellente : « Dieu est l'esprit suprême qui existe seul par lui-même et est infini dans toutes ses perfections », — qui viendra plus tard. Mais tel qu'il est, le catéchisme ne nous dit qu'à la question 148 que Dieu est notre Père.

On ne nous dit qu'à la question 149 que Dieu nous aime — bien qu'on nous ait beaucoup parlé de notre obligation d'aimer Dieu, et d'autres obligations que nous devons remplir sous peine de ne pouvoir être sauvés.

Après avoir rappelé que Notre-Seigneur fait dépendre toute la Loi (et les Prophètes) de l'amour fraternel, Dom Ralph Russell remarque :

> Le catéchisme ne parle jamais de ce commandement. On nous donne bien à la vérité les deux grands Commandements, mais au numéro 320, au milieu d'une énumération variée, et sous le terme « les deux grands préceptes de la charité » — précepte étant un mot bizarre que l'enfant ne relie probablement pas à quoi que ce soit d'autre. Il est vrai que les questions sur les dix Commandements sont données sous le titre de la charité, avec trois questions préliminaires, dont la première nous dit que la charité est un don surnaturel de Dieu, etc., la seconde que nous devons aimer Dieu parce qu'il est infiniment bon en lui-même et infiniment bon pour nous (réponse qui pourrait être donnée tout aussi bien si nous n'avions réalisé la raison bien meilleure donnée par saint Jean : « Parce qu'il nous a aimés le premier »), et une troisième disant que nous devons montrer notre amour pour Dieu en gardant ses commandements. Mais nous passons immédiatement à : « Combien y a-t-il de commandements? » Réponse : « Dix » — et, naturellement, toutes les réponses négatives de l'Ancien Testament! Si bien qu'on ne nous parle pas ici des deux grands Commandements chrétiens d'amour positif, ni du nouveau Commandement personnel du Christ qui enchâsse son amour pour nous, ni de son instruction à l'heure de sa mort pour que cela devienne le guide de notre action. Le christianisme est la religion de l'amour positif. Comment se fait-il que tant de catholiques n'aiment pas d'un amour positif, mais semblent se contenter de l'attitude négative de « se garder du péché » ? Et comment ne savent-ils pas que même cela, ils ne le peuvent pas s'ils n'aiment pas? N'avons-nous pas découvert dans la structure même du catéchisme qui leur est enseigné la raison pour laquelle les égoïstes se sentent constamment portés à « judaïser » [1] ?

1. Les questions 336-341 traitent accidentellement de l'amour, mais sans citer les paroles de Notre-Seigneur.

Notre auteur exprime ainsi ses critiques et ses vœux sur une douzaine d'autres sujets et termine par ceux-ci :

Mais la chose la plus importante au sujet de la révision du catéchisme, c'est de le considérer du point de vue de l'enfant. C'est pour les enfants que le catéchisme est rédigé, non pour le profit des théologiens. Deux phrases doivent demeurer constamment dans notre esprit : « Laissez les petits enfants venir à moi, ne les empêchez pas », et « le Royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent ». Le Royaume des cieux est composé d' « enfants », et on ne nous dit pas qu'il est fait de théologiens et d'éducateurs. Il y a un grand et terrible danger de pétrifier chez l'enfant sa simplicité, sa générosité, le caractère familier de son amour. En particulier, laisser au catéchisme le caractère d'un document composé exclusivement par des théologiens serait courir le risque de fautes de psychologie dont n'importe quelle femme intelligente pourrait nous préserver. Alors que la femme qui enseigne a visiblement le droit de demander à collaborer, il ne serait certainement pas déplacé d'en consulter d'autres qui n'ont pas été professionnellement habituées à expliquer notre jargon théologique.

Ces remarques et ces vœux, qui s'inspirent de la meilleure théologie et de la meilleure psychologie, dépassent comme on le voit les limites du Royaume Uni.

« Le christianisme et l'Islam sont tout proches, l'un étant la religion de l'amour et l'autre celle de la fraternité. » C'est ce que nous déclarait un musulman d'âge mûr, très attaché à sa foi, rencontré sur une plage égyptienne au cours de l'été 1953. Souvent depuis, nous avons réfléchi à cette affirmation, et nous nous sommes demandé si l'attitude envers le prochain constituait vraiment un point commun entre Islam et christianisme, ou si un comportement apparemment identique en bien des cas ne cachait pas des divergences radicales dans la manière de considérer autrui.

C'est ainsi que commence un article du P. de Beaurecueil, O.P., paru dans le tome II, 1955, de MIDEO (Mélanges de l'Institut dominicain d'Études orientales). Il limite cette confrontation à un auteur de la plus solide orthodoxie, 'Abdallah Ansari, et conclut que s'il y a certaines similitudes dans le comportement chrétien et musulman, les différences sont profondes et radicales :

Elles commencent à se manifester dès que l'on se demande *qui est le prochain.* Avec les quelques nuances que nous avons signalées, nous pouvons répondre que pour le musulman, c'est son coreligionnaire, alors que pour le chrétien, c'est tout homme, fût-il de race ennemie et de religion différente (cf. la parabole du bon Samaritain).

Elles se font plus évidentes encore lorsqu'il s'agit des *motifs du comportement.* Pour le musulman, le mouvement qui porte vers le prochain et celui qui porte vers Dieu sont de nature différente. Pour le chrétien, au contraire, il s'agit dans les deux cas de l'amour, et du même amour surnaturel qui va vers la communion. Dès lors, les motifs « extrinsèques » des relations avec autrui (pure obéissance à Dieu et perfectionnement personnel) deviennent, pour le chrétien, secondaires; ils sont plutôt des conséquences que des motifs. C'est par amour (un amour qui est participation à celui de Dieu) qu'il

pardonne, par amour qu'il oublie les torts, par amour qu'il renonce à ses droits, par amour qu'il se dévoue au prochain au point en certains cas de lui consacrer sa vie. Cette intervention de l'amour change complètement la signification de la sollicitude et de la fraternité. Pour le musulman, cette dernière est solidarité dans la foi, union dans sa défense et entraide dans la vie quotidienne. Pour le chrétien, elle est avant tout union vitale dans une même communion au Christ (déjà réalisée ou à l'état d'appel, selon qu'il s'agit de baptisés ou de non-baptisés); c'est la fraternité des membres d'un même corps, des sarments d'une même vigne, le même Christ étant « tout en tous ». Le détachement lui-même prend un autre sens dans les deux contextes : chez le musulman, il est détournement du prochain pour se tourner vers Dieu; chez le chrétien, il est dépassement du prochain en l'assumant dans l'amour de Dieu pris seul comme fin dernière.

Mais il y a plus :

Et l'on en vient à la différence la plus fondamentale. Elle engage, en effet, la conception que l'on se fait de la transcendance de Dieu. Il s'agit de l'*évanescence du prochain*. Les exigences de l'unité divine conçue de manière « mathématique », amènent logiquement le musulman à nier la valeur ontologique de tout ce qui n'est pas Dieu; la multiplicité, la causalité de la créature, l'autonomie humaine sont autant d'illusions (c'est la première « équivoque » dont parle Ansari), dont seuls sont dupes les « gens de la dispersion et des causes secondes ». Dieu est le seul Réel (*al-Haqq*) et le seul agent. Le prochain n'est donc qu'une suite de « traces » (athar) de l'action créatrice se succédant sans lien intrinsèque entre elles. Il est inconsistant et doit être traité comme tel, donc pour des motifs extrinsèques : pour Dieu ou pour soi, tant que dure la considération de la dualité, pour Dieu seul une fois qu'elle est tombée. A vrai dire, il ne s'agit plus alors que d'un comportement purement extérieur, car l'attention du cœur s'est détournée du prochain avant même de se détourner de soi-même. D'où son élimination progressive au cours du développement de la vie spirituelle.

Cette étude nous confirme dans cette certitude que ni la « charité » musulmane, ni la « charité » bouddhiste [2] ne peuvent être confondues avec la charité chrétienne. Celle-ci est bien le critère spécifique des disciples du Christ.

A. P.

2. Cf. Jean FILLIOZAT, *La « charité » dans le monde indien*, in *L'Amour du Prochain*, éd. du Cerf, 1954.

LES LIVRES

MARIOLOGIE

Mgr JOSEPH NASRALLAH : *Marie dans la sainte et divine liturgie byzantine*. Nouvelles Éditions latines, Paris, 1955; 107 pp.

On signale de plus en plus fréquemment la place que tient le culte marial dans la liturgie byzantine et la richesse doctrinale qu'il y revêt. Mais on manquait jusqu'ici d'une étude sérieuse et cependant aisément accessible qui donne accès à ces trésors. Le petit livre du recteur de Saint-Julien-le-Pauvre à Paris comble heureusement cette lacune. Une première partie traite de la place de Marie dans l'iconographie d'un sanctuaire byzantin. Cette étude s'appuie sur les meilleures sources et sur une documentation personnelle très étendue, en particulier pour ce qui touche le domaine trop mal connu de l'iconographie melkite de Syrie et de Palestine, à laquelle il eût convenu de joindre celle d'Égypte, copte il est vraie, mais en fait étroitement dépendante de l'iconographie melkite. Les principaux types sont étudiés tour à tour et leur signification théologique mise en valeur; or, on sait l'importance de l'iconographie pour la théologie orientale. Mais cette iconographie elle-même est en rapports étroits avec la liturgie à laquelle est consacrée la seconde partie du volume. Il s'agit seulement à vrai dire de la liturgie eucharistique, mais celle-ci intègre, à l'occasion des grandes fêtes, quelques-unes des plus belles pièces de l'office que l'auteur a ainsi occasion d'étudier et de traduire.

Cette anthologie, malgré sa brièveté, donne une idée de la variété des thèmes mariologiques de la dévotion si profondément théologique de la tradition byzantine. On souhaite qu'une étude plus étendue puisse un jour les reprendre.

I.-H. DALMAIS.

OTTO SEMMELROTH, S.J. : *Maria oder Christus?* Christus als Ziel der Marienverehrung. Meditationen. Verlag Josef Knecht, Carolusdruckerei, Frankfurt-a.-Main, 1954; 160 pp.; prix : 5.80 DM.

Le titre *Marie ou le Christ?* suggère bien la difficulté envisagée dans ce livre : l'hommage rendu à Marie ne lèse-t-il pas le Christ? Au cours de considérations claires et concises, l'auteur montre qu'il n'en est rien. Marie n'est ce qu'elle est que par le Christ. Les divers aspects de son mystère mettent en valeur quelque réalité propre au mystère du Christ. Ainsi sa maternité divine est liée au fait que le Verbe a vraiment pris notre nature humaine. D'autre part, tous les privilèges de Marie préfigurent les dons qui transforment à

un degré moindre et parfois plus tardivement chacun des rachetés. Si donc les titres de Marie ressemblent à ceux du Christ, cela ne provient pas d'une divinisation superstitieuse de la Vierge, c'est bien plutôt que tout chrétien est une image du Christ et que Marie, réalisant en plénitude cette conformité au Fils incarné, résume à l'avance en elle-même ce qui sera donné finalement aux membres de l'Église, et elle devient ainsi la figure de l'Église.

Le livre est divisé en chapitres courts qui se lisent aisément. Les difficultés auxquelles se heurtent les protestants abordant la foi catholique sont nettement exposées. L'auteur, sans s'étendre en développements théoriques arides, donne clairement les fondements théologiques qui, seuls, appuient une vraie dévotion mariale.

R.-L. OECHSLIN.

Dr. JOSEF HUHN : *Das Geheimnis der Jungfrau-Mutter Maria nach dem Kirchenvater Ambrosius.* Echter-Verlag, Würzburg, 1954; in-8°, 290 pp.; 3.30 DM.

Ce que le professeur Huhn nous offre dans ce beau volume, c'est le résultat réjouissant de ses longues recherches dont la précision scrupuleuse se manifeste à chaque page. Au fil de cette monographie on est surpris de voir à quel point la mariologie de saint Ambroise, tout en restant dans le sillage de la tradition antérieure, est déjà complète par rapport à celle des autres Pères de l'Église du IV^e^ siècle. La pensée y est rigoureusement théologique et nous maintient sans cesse au cœur même de la christologie et de l'économie du salut. Et la piété mariale qui en découle nous met à l'aise, parce que, par voie de ressourcement, elle nous délivre franchement des exagérations pieuses dont les ouvrages modernes ont coutume de nous rassasier.

J. H.

J. BELLENEY. *Guérisons de Lourdes.* Éd. du Centurion, Paris, 1955; 136 pp.; 300 fr.

Ce livre est une impressionnante accumulation de faits précis, de comptes rendus de miracles de Lourdes, de guérisons bien connues comme celles de Gabriel Gargam (1901) ou de Pierre de Rudder (1875), et de celles qui viennent d'être acceptées par les tribunaux ecclésiastiques et dont Gertrud Fulda et M. Ganore ont été les bénéficiaires. L'auteur veut mettre en relief que la suggestion ne peut être la cause de ces miracles : des malades dans le coma, des incroyants, ou des tout-petits comme Yvonne Aumaître âgée de vingt-trois mois (1896), reviennent à la pleine santé sans avoir demandé leur guérison...

Volontairement débarrassées de tout appareil technique, écrites en un style journalistique que l'on souhaiterait parfois plus soigné, ces pages doivent être répandues dans les milieux populaires pour leur valeur apologétique.

M.-L. T.

RENÉ LAURENTIN : *Sens de Lourdes.* Préface de S. Exc. Mgr THÉAS. Lethielleux, Paris, 1955; 144 pp.; 480 fr.

Un sujet en or, traité de façon exemplaire, sous le signe de la solidité et de la délicatesse. L'auteur s'est livré à quelques sondages historiques qui font honneur à son sens critique, précisent certains points sensibles de l'histoire de Lourdes et aboutissent indirectement à justifier notre confiance en Mgr Trochu. Sa finesse de touche se remarque surtout lorsqu'il s'applique à faire ressortir l'ordonnance et le développement progressif des apparitions ainsi que leur signification. Ses trouvailles les plus originales restent discrètes et d'autant plus frappantes; ses expressions bien équilibrées apparaissent comme

un reflet, dans le style, d'une pensée fermement élaborée. On peut, évidemment, désirer davantage. Par exemple, qu'il explicite sa note 199 : « Diverses raisons me portent à croire que la Vierge apparut à Bernadette en son propre corps et non d'autre manière »; ou que, dans son parallèle Lourdes-Fatima (si évocateur), il laisse des ouvertures sur les autres manifestations mariales qui ont précédé ou suivi. Mais ce petit livre, tel qu'il est, nous paraît impeccable, propre à nous faire jeter sur Lourdes un regard neuf et baigné de lumières apparentées à l'Évangile.

HYAC. MARÉCHAL.

L'ÉGLISE

DANIEL-ROPS : *L'Église de la Renaissance et de la Réforme*, II : *Une ère de renouveau : la Réforme catholique*. Paris, Arthème Fayard, 1955; 558 pp.

M. Daniel-Rops consacre les premières pages du nouveau tome de sa vaste histoire de l'Église à souligner avec insistance ce que l'expression courante de Contre-Réforme a de contestable pour désigner l'ensemble de la période dont il aborde l'étude. Certes, il y a eu des durcissements et des mesures coercitives et répressives, surtout sous les pontificats de Pie V et de Sixte-Quint. Mais, avant de s'arrêter à ces faits, il faut être sensible à la Renaissance, à la Réforme catholique : c'est-à-dire à un effort positif de renouveau, à un « immense et prodigieux mouvement de ferveur » animé par des personnalités religieuses d'envergure et « antérieur de beaucoup, dans ses origines et ses premières réalisations, à l'éclat de Wittemberg ».

Cette œuvre admirable nous est dépeinte avec chaleur : le réveil de l'âme catholique, le Concile de Trente, le labeur des saints, l'effort missionnaire d'évangélisation. Un chapitre de conclusion et de synthèse décrit l'Église au nouveau visage, à merveille symbolisée par la solennelle canonisation qui, en 1622, dans la basilique Saint-Pierre presque achevée, place sur les autels quatre des géants de la Réforme catholique : Ignace de Loyola, Philippe Néri, Thérèse d'Avila et François Xavier.

On retrouve dans ce volume la clarté et l'aisance qui ont fait le succès des ouvrages antérieurs de la série. Les indications bibliographiques (un peu courtes sur les Réformateurs), le tableau chronologique et le copieux index seront utiles.

RENÉ BEAUPÈRE.

Coptica. Publications du Centre d'Études orientales de la Custodie franciscaine de Terre Sainte : 1) J. ASSFALG : *Die Ordnung des Priestertums*; 2) G. GIAMBERNARDINI : *L'Immaculée Conception dans l'Église égyptienne*; 3) *Pachomiana*, Commémoration du XVI^e^ centenaire de saint Pacôme l'Égyptien (348-1948). Le Caire, 1955; 163, 18 et 124 pp.

Les premiers fascicules de la nouvelle collection consacrée par les Franciscains de Terre Sainte à l'Église copte ouvrent, dans leur variété, de grandes espérances. Le premier édite et traduit (en allemand) un manuscrit arabe de théologie sacramentaire découvert en 1926 dans la Bibliothèque du Patriarcat copte du Caire. Bien que cet ouvrage ne date sans doute que des premières années du III^e^ siècle, il est plein

d'enseignements sur la construction des églises, la liturgie des ordinations et, surtout, la théologie de l'Église et du sacerdoce dans l'Église copte à la veille du grand effondrement et de la stagnation qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours.

Le second fascicule reproduit l'édition française publiée d'abord dans *Proche-Orient chrétien* (1954, 4), d'une étude rédigée, sous une forme plus développée, en italien (Le Caire, 1953). Ce travail du professeur de théologie au séminaire franciscain-copte de Gizeh est du plus haut intérêt, car l'Égypte fut la terre d'élection des premiers développements du culte et de la théologie mariale. On veut souhaiter que cette esquisse, brève, mais riche, soit quelque jour reprise dans un ouvrage qui étudierait les préparations lointaines de cette floraison dans l'antique tradition égyptienne. Ajoutons que la présente plaquette est enrichie de reproductions d'images coptes de la Vierge, expression artistique trop peu connue d'une ardente dévotion.

Enfin, nous devons au Centre d'Études orientales la publication, après sept années, des principales conférences prononcées à l'occasion des fêtes du XVI^e^ centenaire de saint Pachôme. Seule celle de G. Zananiri sur *Saint Pachôme et le monachisme*, avait été déjà publiée. On y a joint celle de H. Burmester : *L'observance liturgique du monachisme et son influence sur l'Église*; de Th. Mosconas : *Légendes pachômiennes;* de G. Zananiri : *Saint Pachôme et la civilisation d'Occident*; du professeur Aziz Suryal Atiya sur *La règle pachômienne* (en anglais) et de Mgr Athanase, évêque de Maréotis, sur *Saint Pachôme et les débuts de la vie monastique en Égypte* (en grec). Cette sèche nomenclature dit l'intérêt de la présente publication au moment où la vie monastique se penche sur ses origines et où se dessine dans l'Église copte orthodoxe un mouvement de renouveau monastique riche d'espérance, tandis que chez les coptes catholiques, des préoccupations semblables commencent à se faire jour.

Puisse la collection « Coptica » continuer à nous faire mieux connaître la tradition si riche et le visage si divers de l'Église copte.

I.-H. Dalmais.

Annuaire des Missions catholiques en Afrique française, édition 1955. Éd. Paul Babey, Oep, 72, rue Montorgueil, Paris-2^e^.

Voici le premier Annuaire officiel des Missions catholiques de l'Afrique française. On sait qu'en dehors de l'Algérie et de la Tunisie, ces missions relèvent toutes, y compris Madagascar et la Réunion, de la « Délégation apostolique de Dakar ».

Cet annuaire est donc celui de la Délégation apostolique. Il donne pour chaque circonscription ecclésiastique (vicariat ou préfecture) les renseignements relatifs au nombre d'habitants, à leur répartition entre les différentes religions et confessions, aux doyennés et paroisses, aux œuvres, aux séminaires et aux aumôneries. Les Ordres et congrégations missionnaires sont présentés en détail en fin de volume.

Les chiffres ont été empruntés à diverses sources, et l'Afrique évoluant rapidement, ils devront être en divers lieux mis à jour. On sait également qu'un certain nombre de vicariats viennent d'être érigés en diocèses ou archidiocèses. A cet égard l'annuaire est sorti quelques mois trop tôt. Mais tel qu'il est, il demeure l'unique et précieux catalogue de l'Afrique noire et du Maroc catholiques français.

A.-M. H.

René-P. Millot : *L'Epopée missionnaire*. Collection « Textes pour l'histoire sacrée ». Préface de Daniel-Rops. Fayard, 1956; 454 pp.; 950 fr.

Sans nous attarder aux vétilles que

les historiens pourraient reprocher à cette série de textes qui couvre les seize premiers siècles de l'histoire missionnaire de l'Église, tirons-en quelques leçons spirituelles. L'existence continue d'abord d'un courant missionnaire dans l'Église. La preuve par les faits que l'Église ne peut pas ne pas être missionnaire et qu'un instinct divin tout autant que l'ordre du Christ ressuscité la pousse toujours en avant, toujours au delà. Au delà des limites de l'empire romain, encore florissant puis chancelant. Au delà de l'Europe chrétienne et de l'Islam, au delà même des contrées assignées aux Portugais et aux Espagnols. L'importance et la constance des moyens pauvres dans l'Église. Et c'est la geste prodigieuse des bénédictins, des évêques missionnaires, des dominicains et franciscains, puis des jésuites. Les méthodes peuvent changer et s'adapter, la force des armes peut être tolérée parfois, mais ce sont toujours les procédés évangéliques qui l'emportent : pauvreté, patience devant les contradictions et la mort, zèle spirituel, dégagement des particularismes nationaux et raciaux. Leçon de choses de la catholicité enfin, unité dans la diversité et le respect des valeurs nationales et particulières. Un beau livre en vérité qui manifeste somptueusement la vitalité et la divinité de l'Église. Un beau livre qui devrait trouver place dans la bibliothèque de tout prêtre, de tout éducateur, de tout chrétien intelligent.

ANDRÉ RÉTIF.

Documents pontificaux de S. S. Pie XII, 1952, réunis et présentés par R. KOTHEN. Éd. Saint-Augustin, 1955, Saint-Maurice (Suisse). Pour la France : Éd. Catholiques, Paris; 656 pp.; 1955.

Après les années 1948 à 1951, voici que paraissent les documents pontificaux (depuis les Encycliques jusqu'aux discours aux pèlerins et congressistes de Rome) de l'année 1952. Présentés par ordre chronologique, ils sont munis de tables soignées qui permettent de retrouver facilement les textes.

R. N.

GREGORY DIX : *Le ministère dans l'Église ancienne*. « Bibliothèque théologique », Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris, 1955; 137 pp.

Ce volume nous offre la traduction française de l'important mémoire publié d'abord en 1946 dans le recueil *The Apostolic Ministry*, qui rassemble des études anglo-catholiques sur la nature du ministère hiérarchique et les conditions de la succession apostolique. Entre toutes, la contribution du grand connaisseur des premiers siècles chrétiens qu'était le prieur de l'abbaye bénédictine anglicane de Nashdom s'imposait par la solidité de sa documentation et par l'originalité des perspectives qu'elle proposait sur les rapports entre la constitution du sacerdoce chrétien et l'organisation du ministère dans le judaïsme. A ce seul titre, la traduction en est précieuse. Mais le fait qu'elle paraisse dans une collection théologique de tradition « réformée », c'est-à-dire refusant d'attacher une importance décisive à une continuité institutionnelle du ministère apostolique par ordination sacramentelle, donne à cette publication un intérêt nouveau que le pasteur von Allmen souligne dans sa préface, en invitant les théologiens réformés à étudier avec le sérieux qu'il mérite un problème qui apparaît de plus en plus comme décisif dans la voie du rétablissement de l'unité visible des chrétiens. Les difficultés que soulève présentement la constitution de l'Église unie d'Inde du Sud met en pleine valeur aux regards de tous cette importance.

Pour Dom Gregory Dix, l'organisation définitive du sacerdoce chrétien comporte l'extension à tous les prêtres du mandat personnel de délé-

gation reçu du Christ par les apôtres et transmis aux évêques par l'imposition des mains. Aux origines, le collège des prêtres (*presbyterium*) n'aurait pas été considéré comme participant du charisme apostolique; il constituait le conseil de l'évêque. C'est l'augmentation considérable du nombre des chrétiens au cours du IVe siècle, et aussi les changements intervenus dans l'organisation administrative de l'empire romain, qui auraient provoqué cette évolution d'ailleurs parfaitement légitime. Bien d'autres notations mériteraient d'être relevées — entre autres, sur les origines de la théologie de la succession apostolique des évêques, qui s'affirme en réponse aux erreurs gnostiques et met d'abord l'accent sur leur fonction de prédicateurs divinement mandatés de la Parole, avant de dégager le caractère authentiquement apostolique de leur charge pastorale.

Ce livre, riche de substance, mérite une lecture attentive au moment où renaît le souci de mettre en sa juste valeur le caractère et l'importance de l'épiscopat.

I.-H. Dalmais.

Chanoine CRISTIANI et pasteur RILLIET : *Catholiques, Protestants, Les pierres d'achoppement.* « Bibliothèque Ecclesia ». Paris, Arthème Fayard, 1955; 188 pp. 400 fr.

Dans un volume antérieur, *Catholiques, Protestants, frères pourtant,* les deux auteurs avaient commenté le *Credo.* Ils abordent maintenant, toujours selon la même méthode d'expositions parallèles, les principales questions controversées : culte des saints et en particulier de la Vierge Marie, présence réelle dans l'Eucharistie, célibat ecclésiastique, constitution de l'Église, etc. Ils dressent ainsi — d'une manière honnête et respectueuse — un utile catalogue des oppositions classiques entre protestantisme et catholicisme. A ce petit livre de moins de deux cents pages il ne faut pas demander plus.

René Beaupère.

Paul FOSTER, O.P. : *Two Cities.* Blackfriars Publications, London, 1955; XII-110 pp.; 6/6.

Le sujet des relations de l'Église et de l'État est aujourd'hui à la mode. On saura gré à l'ancien prieur des Dominicains de Londres d'avoir publié ces conférences d'un ton facile, traitant des sujets historiques, mais allant au travers de cette présentation abordable jusqu'au fond du problème. Chaque chapitre est un exposé pour lui-même et, grâce au schéma historique traité par une plume compétente, les données réelles de ce difficile problème, où les théories les mieux inspirées oublient souvent de coïncider avec la pratique de l'Église au travers de l'histoire, sont présentées dans leur réalité de faits dont il faut, bon gré mal gré, rendre raison.

H. de R.

Henry BORDEAUX : *Barrage spirituel.* Le prêtre dans les campagnes de France. Téqui, Paris, 1956; 196 pp.

Nul n'en voudra à M. Henry Bordeaux de rester sentimentalement attaché au style de vie des curés de campagne qu'il a connus dans le passé, mais que la pastoration actuelle rend de plus en plus rares. Ceux qui voient se construire sous leurs yeux un monde nouveau et qui œuvrent à lui rendre présente la semence évangélique ont autre chose à faire que de jeter un regard attendri sur des formes de vie souvent dépassées. Il est vrai qu'à titre documentaire et historique, il n'est jamais mauvais de jeter de furtifs regards en arrière. Avis aux amateurs.

J. B.

SPIRITUALITÉ

Louis BORDET : *Spiritualité du monde*. Essai de métaphysique générale. Préface de Jean Lacroix. Éd. Le Roux, Strasbourg-Paris, 1955; 158 pp.

Il est difficile, en quelques lignes, de suggérer la richesse de pensée de ce court essai de métaphysique. Que ce titre ne mette pas le lecteur en défiance! Rien d'abstrus dans ces pages, pourtant si denses; mais une pensée qui se déroule d'un bout à l'autre du livre avec une sérénité et une rigueur imperturbables, exprimée en une langue très pure.

L'auteur prend son point de départ dans ce qu'il appelle la *métaphysique spontanée*. Et c'est une des originalités de l'ouvrage : à la différence d'un Bergson s'efforçant de remonter à des « données immédiates de la conscience », il explicite les conceptions sur la réalité impliquées dans la structure même de notre pensée, celle-ci étant prise au point où en est parvenu l'homme, notre contemporain, constituant une sorte de « sens commun » partagé par tous les hommes cultivés. À cette tâche est consacrée la première partie. Dans la seconde, l'auteur, réfléchissant sur ce donné, en critique les notions et dégage les principes d'une métaphysique élaborée et proprement philosophique où chaque réalité est située à sa place et selon sa valeur.

Cette critique, fort bien menée, va-t-elle cependant assez loin ? Ainsi, ne peut-on dégager une expérience de l'être plus profonde que celle de l'activité ou du vouloir-être, laquelle paraît correspondre seulement à l'expérience de l'être contingent ? (cf. p. 72 : « Le fond de l'être est une activité »). Par exemple encore, ne conviendrait-il pas d'élucider la notion de « matière », qui demeure équivoque ?

Ce n'est pas le lieu pourtant d'instaurer une discussion sur le plan philosophique. Insistons plutôt sur les aperçus qu'une telle métaphysique peut ouvrir à la vie spirituelle.

D'abord, en montrant que le monde ne prend de consistance pour nous que dans la mesure où nous nous affirmons grâce à la tendance profonde de notre être, à ce vouloir-être qui s'épanouit en actes libres, l'auteur manifeste la grandeur de la vie humaine, qui est notre œuvre personnelle, et que Dieu nous invite à réaliser.

Cette métaphysique nous change aussi des philosophies contemporaines désespérées, par la place qu'y tient la beauté. Le beau est la première valeur que découvre la métaphysique spontanée. L'importance de cette vue n'échappera pas, si l'on se rappelle combien un mystique comme saint Jean de la Croix insiste sur la contemplation de la beauté de Dieu (cf. l'article du P. Lucien-Marie, *La Vie Spirituelle*, janvier 1956, pp. 17-30).

Mais, surtout, cet optimisme repose sur ce fait que, découvrant une parenté entre notre âme et les autres êtres, nous sommes assurés de leur intelligibilité et du lien de dépendance qui les relie, eux tous et nous avec eux, à Dieu, créateur et ordonnateur de toutes choses.

Il n'est pas jusqu'à cette cosmologie, sorte de poème métaphysique — que l'on serait tenté de trouver trop hardie —, qui ne nous éclaire sur notre destinée : cette création, avec ces aspects de déficience, ne peut plus scandaliser, si Dieu la veut pour susciter des créatures intelligentes qui répondent librement à son appel.

Ces réflexions ne sont pas les seules qu'éveille la lecture du livre. Il faudrait en méditer toutes les pages;

quiconque s'y appliquera n'aura pas à le regretter.

R.-L. Oechslin.

Sean O'FAOLAIN : *Newman's Way*. London, 1952, 286 pp.; 25 s.

Les biographies de Newman se suivent à une cadence rapide, mais elles ne se ressemblent pas. On croyait tout savoir sur l'enfance et la jeunesse de Newman lorsqu'on avait lu Maisie Ward et R. D. Middleton, mais il n'en était rien. Sean O'Faolain apporte du nouveau, et du nouveau qui n'est pas très agréable à entendre. Grâce à des recherches d'archives très poussées, l'auteur peut nous raconter l'histoire des Newman : les faillites successives du père et sa décadence, l'éducation difficile des sœurs, leurs espoirs déçus, leurs mariages tardifs, l'évolution des deux frères de John Henry, Frank, le professeur original s'intéressant aux sujets les plus bizarres, et Charles, l'enfant terrible de la famille, qu'il faut bien qualifier d'anormal. Le récit est impitoyable. On se demande même si l'auteur n'éprouve pas une certaine joie à déterminer les détails les plus désagréables et à montrer, à travers les limites de la famille Newman, les limites de John Henry lui-même.

Sean O'Faolain affirme qu'il n'a pas voulu se moquer des Newman. Cela est vrai. Il décrit, par exemple, la grande générosité de John Henry envers les siens et son acharnement au travail, mais il semble rester insensible à la vraie grandeur de Newman et à son génie religieux. Lire quelques pages de Newman après avoir lu ce livre permet de retrouver un Newman autre et plus complet que celui qui nous est décrit.

Le livre s'étend surtout sur la période anglicane et contient, en plus d'une chronique familiale, un récit de l'évolution religieuse de Newman, récit qui intéresse sans toujours convaincre. Il nous semble en particulier que Sean O'Faolain réduit trop le rôle de la raison dans la conversion de Newman et donne une trop large part à la sensibilité, à l'imagination dans ce qui a été la recherche d'une vérité, la découverte d'une identité entre l'Église primitive et l'Église catholique. On retiendra cependant les pages où l'auteur montre que, dès avant 1839, Newman était inconsciemment dirigé vers Rome, et l'émouvant tableau des années à Littlemore.

En résumé, ce livre sera indispensable au biographe de Newman, utile à celui qui voudra étudier sa pensée religieuse; mais il ne contient ni le tableau impartial de la vie des Newman, ni le récit définitif de l'évolution de John Henry vers le catholicisme.

M. Ferry.

Textes newmaniens. I. *Sermons universitaires*. Traduction de Paul Renaudin, commentaire de Maurice Nédoncelle. Desclée de Brouwer, Paris, 1955; 1 vol. rel., 428 pp.

La vie et la pensée du cardinal Newman ont été très étudiées ces dernières années. Nous avons vu paraître articles, biographies populaires ou savantes, thèses de doctorats, rééditions partielles. Il manquait cependant une traduction française des œuvres mêmes de Newman. Cette lacune va être peu à peu comblée grâce à l'édition chez Desclée de Brouwer des *Textes Newmaniens en six volumes*. Après les sermons universitaires, maintenant publiés, paraîtront des textes autobiographiques présentés par le P. Bouyer, puis les *Esquisses historiques*, l'*Essai sur le développement*, l'*Idée d'une université*, et les *Conférences sur la justification*. Le choix des œuvres paraît judicieux. Espérons que le roman historique *Callista* et les volumes de conférences apologétiques seront également traduits; ces livres occupent

une place à part, et non négligeable, dans l'œuvre de Newman.

Il était osé de commencer une telle entreprise en publiant les sermons universitaires, livre difficile que nous sommes peu préparés à comprendre et à goûter. Ces sermons sont de longues conférences, la pensée de Newman est subtile, parfois déroutante, la doctrine austère, les allusions aux controverses du temps nous laissent indifférents, enfin, ce qui était pour Newman et ses auditeurs découverte ne l'est plus pour nous : par exemple la distinction entre « implicité » et « explicité » ou la théorie du développement. On aurait tort cependant de ne pas lire et relire ce livre où Newman a condensé sous forme cohérente le travail de douze ans. Tout a été fait pour nous aider. La traduction de P. Renaudin est précise, élégante, discrète. L'introduction et les notes de l'abbé Nédoncelle éclairent à peu près chaque passage difficile et évitent au lecteur non averti bien des erreurs possibles.

Erreurs possibles, car on a pu reprocher à ces sermons leur saveur fidéiste, la foi y étant représentée, d'après Dimnet, comme une impulsion émotive en présence de raisons qui ne sont pas absolument des preuves. On pourrait tout aussi bien, comme le remarque avec justesse l'abbé Nédoncelle, reprocher à ces sermons leur saveur rationaliste, la foi y étant décrite comme un exercice de la raison. La vérité est que Newman emploie des mots qui n'ont plus le même sens aujourd'hui, en particulier le mot *raison* et le mot *preuve*. De plus, ces sermons, échelonnés sur dix-sept ans, témoignent d'une évolution réelle et il serait faux de les prendre comme un tout et d'en extraire une théorie de la croyance. Newman a montré tout ce qu'il y a de vraie raison et de sagesse dans l'acte de foi, même si celui-ci semble illégitime aux rationalistes outranciers, et aussi tout ce qu'il y a d'amour dans l'assentiment de l'individu concret et conscient à la foi.

Le lecteur pourra ne pas accepter telle ou telle vue, peu importe. Ces sermons gardent leur place parmi les grandes réflexions chrétiennes sur les rapports de la foi et de la raison. Ils contiennent de plus de magnifiques pages de morale biblique.

M. FERRY.

W. DIRKS : *La réponse des moines*, trad. de l'allemand par Claire CHAMPOLLION. Éd. du Seuil, Paris, 1955; 200 pp.; 450 fr.

Le titre est prometteur. Il s'agit de savoir si les grands Ordres religieux ont apporté une réponse non seulement religieuse, mais humaine et profane également, aux problèmes posés par le temps de leurs origines, et s'ils sont demeurés fidèles en esprit à la nécessaire inspiration qui leur a donné naissance. Mais le livre n'apporte pas la clarté et la sûreté d'analyse et la « réponse » que l'on pourrait en attendre. Au moins a-t-il le mérite de poser les questions graves.

A.-M. H.

ENRICO ZOFFOLI, C.P. : *I Passionisti. Spiritualità. Apostolato*. Éd. « Il crocifisso », 1955; 404 pp.; sans prix indiqué.

Cet ouvrage important, illustré par cinquante et une pages hors texte sur papier couché et qui s'achève par le tableau des douze missions confiées aux Passionistes et neuf cartes géographiques indiquant les couvents, les résidences et les postes où la Congrégation travaille dans le monde, est l'ouvrage le plus complet qui ait été consacré jusqu'à ce jour aux Passionistes.

Il se divise en trois livres. Le premier envisage saint Paul de la Croix à tour de rôle comme homme, comme chrétien et comme religieux. Le second expose la spiritualité de la Congrégation, dans son fait, sa nature et

ses exigences. Le troisième s'intitule : hier, aujourd'hui et demain, et parle de la règle, de la vie et de l'activité dans le monde des religieux de la Passion.

Le P. Zoffoli s'est efforcé de dégager les lignes de force de la spiritualité de saint Paul de la Croix et y a réussi. On peut regretter cependant qu'il l'ait fait sous une forme parfois un peu trop scolastique.

M.-F. Moos.

Nazareno FABBRETTI : *La sua parola e le nostre*. Éd. La Locusta, via Sta Barbara, 25, Vicenza, 1955; 409 pp.; L. 700.

Brèves et suggestives méditations sur l'évangile des dimanches et fêtes, parues dans un quotidien romain, que l'auteur a publiées dans un recueil élégant et d'une typographie parfaite. L'auteur (qui doit être un religieux franciscain) a une manière originale de présenter une doctrine dense et substantielle à propos d'une phrase de la péricope évangélique qui, habituellement, passe inaperçue. Il sait nous faire trouver dans l'Évangile des richesses inexploitées.

H.-D. Berger.

Abbé F. MARDUEL, *La Providence*. Coll. « Cité chrétienne ». Paris, Casterman, 1955; 196 pp.

La plupart de nos difficultés concernant la Providence viennent de ce que nous nous faisons une idée trop courte de Dieu et de son action dans le monde, et de ce que nous oublions que Dieu n'a pas organisé le monde pour que nous y trouvions notre repos. Il faut montrer ce qu'est la Providence en niant surtout ce qu'elle n'est pas, voir son but, les moyens qu'elle emploie, exposer les grandes lois du gouvernement divin.

« Dieu fait concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. » Quelle attitude l'homme doit-il prendre pour répondre pleinement à ce dessein du Créateur ? pour s'accorder à son action ? On parle souvent d'abandon, mais cela ne correspond pas entièrement à la réalité, à moins de prendre ce mot au sens si plein employé par le P. de Caussade. Nous sommes les coopérateurs de Dieu, nous devons accomplir sa volonté, croire, prier, travailler, subir, chercher à discerner ce que le Seigneur attend de nous, être de plus en plus dociles à l'Esprit. La foi en la Providence nous suggère donc tout un programme de vie.

Simplement exprimées, marquées au coin du bon sens, ces idées éclaireront bien des chrétiens; les cercles d'études de militants devront s'en inspirer.

M.-L. T.

Dom Idesbald RYELANDT : *Cherchez Dieu et votre âme vivra*. Étude de spiritualité bénédictine. Éd. de Maredsous, 1955; in-8°, 176 pp.

Ce petit ouvrage ne manque pas de valeur. Un moine expérimenté, qui fut longtemps maître des novices dans un grand monastère bénédictin, disciple authentique de Dom Marmion, livre ici, au soir de sa vie, le résumé de ses expériences spirituelles. Son livre est une gerbe de conseils élevés et pratiques.

Trois parties : I. *Fondements* (Sens de Dieu, Appartenance au Christ, Gloire à l'Amour, Sens chrétien de l'humaine misère, Se dépasser par l'humilité, Divine présence et humilité); — II. *Piété* (Liturgie méthode de vie chrétienne, Respect dû à la messe, Sens de la prière, Esprit de louange, Remercier Dieu); — III. *Fidélité* (Attachement à la volonté de Dieu, Désir de progrès et idéal, Joie chrétienne, La très sainte Trinité). — La première partie nous a paru la plus remarquable. L'expérience spirituelle fondée sur les vertus soulignées surtout par saint Benoît dans

sa Règle y apparaît en pleine lumière.

L'auteur a participé jadis à la mise au point suscitée pour « définir » et « situer » la liturgie en face des méthodes de spiritualité. La piété d'aujourd'hui n'a plus connaissance de ces débats : la liturgie nous apparaît surtout comme la grande insertion du chrétien « dans » le mystère à présent rédempteur, et n'a plus à se faire admettre au rang des « méthodes » comme ce fut le cas — chose bien étrange pour notre génération! — il y a environ cinquante ans. La théologie de la grâce sanctifiante reste le fond théologique de la vie spirituelle dans ce petit ouvrage. Ici aussi, l'élément dramatique — passion, mort et résurrection — est venu aujourd'hui compléter heureusement l'aspect un peu statique de l'ancienne manière. On sent l'auteur familier de l'Écriture. Les versets des psaumes jaillissent spontanément sous sa plume, et viennent étayer son sens profond de la louange, de l'esprit de prière et de l'humilité. Une note optimiste résonne à toutes les pages de l'ouvrage, de cet optimisme foncièrement chrétien, capable d'affronter toutes les difficultés de l'existence, sans jamais se payer de mots ni d'expédients : la grande joie de la révélation des enfants de Dieu. C'est à notre avis cet aspect qu'il faut surtout relever pour mettre en valeur cet ouvrage excellent, qu'on ne peut trop recommander, spécialement à toutes les âmes inquiètes.

D. O. R.

ROMANO GUARDINI : *Le Dieu vivant*. Trad. de l'allemand par J. ANCELET-HUSTACHE. Éd. Alsatia, Colmar-Paris, 1956; 136 pp.

Série d'allocutions que Guardini n'avait pas d'abord destinées à la publication. Mais on félicitera l'éditeur et la traductrice de mettre à notre portée, avec ce recueil, une admirable série de méditations. Elles sont fort bien présentées sous le titre *Le Dieu vivant*. On aurait pu dire aussi bien « le Dieu du cœur ». Le commentaire de 1 Jn, 3, 19; *quand notre cœur nous accuse, Dieu est plus grand que notre cœur*, est peut-être à cet égard le plus significatif de notre opuscule : « Lorsque Dieu se dresse devant les cœurs qui l'interrogent, il est celui qu'il est. C'est là l'unique réponse » (p. 64).

J. B.

W. WURBEL : *Bibelarbeit in der Pfarre*, Seelsorger Verlag Herder, Wien, 1955; 110 pp.

L'auteur nous livre son expérience de curé ayant fait plus de 1.000 cercles bibliques pour des auditoires très variés. Les ouvrages (de langue allemande) dont dispose le prêtre pour préparer ces cercles bibliques; des canevas sur les sujets adaptés aux différents auditoires; le travail préparatoire exigé; l'esprit qui doit animer les différents exposés; tout cela nous est communiqué très simplement. Dans l'ensemble, on remarque particulièrement l'insistance sur la personne du Christ, la méditation de son attitude envers les hommes, le monde et certains problèmes à l'ordre du jour actuellement. L'Ancien Testament est peu exploité, et la perspective du « dessein de Dieu » à travers l'histoire de son peuple est complètement ignorée.

M.-D. D.

DIVO BARSOTTI : *Nella presenza di Dio*, vol. IV de la collection « Documenti di Vita Spirituale ». Libreria editrice fiorentina, 1956; 284 pp.; Lires 750.

Voici encore un nouveau livre de Divo Barsotti. Ce sont des thèmes de méditation prêchés à l'Œuvre des Retraites de Florence, de 1948 à 1950, tels qu'ils ont été relevés par une âme prédestinée, Maria Giubbi, que Dieu a rappelée à Lui.

Chaque retraite comprend de deux à quatre méditations. Il y en a en tout cinquante-huit. Comme le reconnaît l'auteur : « Les thèmes sont peu nombreux et se répètent continuellement. Mais j'ai voulu laisser à ces notes leur plus haute valeur : être le témoignage de la vie contemplative d'une âme qui vit maintenant dans la lumière de Dieu. »

Nous ne doutons pas que ces notes d'une si haute et pourtant si simple spiritualité aident efficacement ceux qui auront la joie de les lire dans le texte original, à répondre à l'appel de Dieu et à pénétrer dans son intimité.

M.-F. Moos.

Abbé Henri BERTHET : *Prêtres de demain*. Méditations pour grands séminaristes. Chez Gabriel Enault, Mamers (Sarthe), et Procure générale du Clergé, Paris, 1955; 283 pp.

On chercherait en vain dans ce recueil de soixante-huit méditations pour séminaristes un plan quelconque. Aussi bien ne s'agit-il aucunement d'un traité de spiritualité ou de pastorale. C'est simplement un guide, souvent très au ras du sol, de la vie du séminariste. On y trouve tour à tour des principes de morale, des méthodes pour acquérir une discipline de vie, des consignes pratiques et presque des « trucs » concernant l'hygiène de l'âme et du corps, les élémentaires comportements de la vie sociale et un certain programme pour la piété, utile à tout. Beaucoup de citations d'auteurs contemporains constituent la part la plus intéressante de la publication. On regrettera, ici ou là, d'assez pauvres clichés, même de ceux que des théologiens très sûrs ont abondamment exorcisés : le « prisonnier » de l'Eucharistie (p. 45), une définition du sacerdoce par le « don de soi » (p. 48), le soi-disant devoir d'*obéissance* à son directeur (p. 56)... ! Plus grave paraît une certaine absence chez l'auteur de vraie culture scripturaire. Les citations de la Bible sont courtes, matérielles, parfois assez extérieures au sujet. Aussi bien déplore-t-on que, parmi les disciplines intellectuelles auxquelles notre auteur veut voir appliqués les séminaristes, l'Écriture sainte vienne en assez mauvaise place, après la philosophie, le dogme, la morale et la doctrine sociale... (p. 151) : c'est quand même bien loin pour la source première de notre foi, et cela ne semble pas répondre au besoin des jeunes générations avides de s'alimenter directement à la Table de la Parole de Dieu.

Ces défauts et quelques autres laissent rêveur. Malgré les réels services qu'il rendra et quelques excellentes méditations, notre manuel paraîtra à beaucoup manquer d'envol, d' « Esprit », et d'une certaine fulguration, comme du visage de Moïse descendant de la Montagne. C'est dommage quand il s'agit de méditations pour futurs prêtres !

J. B.

Karl RAHNER, S. J. : *Heilige Stunde und Passionsandacht*. Fribourg en Brisgau, Herder, 1955; 63 pp.

Dans la première partie de ce petit livre, Karl Rahner nous donne une méditation pour une heure sainte devant le sacrement de l'Eucharistie. Nous rendons grâce à Dieu parce que Jésus-Christ est présent parmi nous. Il ne s'agit cependant pas d'une simple présence, mais présence du Christ qui nous sauve et, par là, K. Rahner rappelle très bien que cette présence implique également celle de sa vie terrestre et spécialement celle de son acte rédempteur, la Croix. En effet, l'humanité du Christ est marquée pour l'éternité par tout ce qu'il a réalisé sur terre et dont le sommet est son amour, son don total sur la Croix.

La méditation sur cette présence

dans le sacrement nous amène tout naturellement à la présence du Christ en nous, son Corps mystique. Le sacrement est précisément là pour nous la signifier, la réaliser en nous, et la rendre encore plus intense afin que le Christ devienne entièrement la Vie de notre vie. Présence transformante, dans l'Esprit-Saint, qui fait que nous revivions la vie du Christ sur terre, que nous prenions sa Croix et que nous mourions à ce monde pour ressusciter et vivre en Dieu.

La deuxième partie offre une méditation sur les dernières paroles du Christ en Croix, paroles qui nous révèlent l'amour, le don total du Christ au Père dans l'acte décisif de la Rédemption. Méditation pour le temps de la Passion, destinée à pouvoir tenir lieu de Chemin de Croix, et qui nous invite à nous ouvrir nous-mêmes, à nous donner pour mourir avec le Christ afin que notre vie soit vraiment entre les mains de Dieu.

J. H.

LES SAINTS

Louis de WOHL, *Vá et incendie le monde. Saint François Xavier*, roman traduit de l'anglais par Françoise de Tilly. Mame, 1955; 327 pp.; prix : 590 fr.

Du moment où l'on accepte la possibilité de transcrire sous forme de « vie romancée » les événements d'une existence par ailleurs bien connue comme celle de saint François Xavier, ce livre de Louis de Wohl, paru d'abord en anglais sous le titre *Set all Afire* et habilement traduit en français par Françoise de Tilly, rend assez bien le cours général de cette vie si variée et si attachante. Naturellement, il n'a point pu être composé sans simplifications hardies, avec des rapprochements inventés presque de toutes pièces. Il faut donc apporter à sa lecture la même attitude d'esprit que pour une pièce de théâtre ou un film de cinéma. Ce que l'on doit souhaiter, c'est que pour le plus grand nombre possible d'âmes, le François Xavier du roman excite à chercher celui de l'histoire.

H.-B. M.

R. P. Paul BERNIER, C.S.Sp. *Un Missionnaire*. Éd. France-Empire, 1955; 302 pp.

Au premier abord, on ne voit pas ce que viendrait faire ici le compte rendu de ce récit romancé, tiré du scénario d'un film de Maurice Cloche. Il raconte, au ras des faits, avec un réalisme sans pitié, la crise psychologique d'un jeune missionnaire que viennent abattre les échecs, les contradictions, la maladie, mais auquel la grâce de Dieu donne la force de repartir pour l'Afrique. Délibérément, il a laissé de côté les problèmes de l'Église africaine, d'une Église en croissance et en pénible enfantement. Pourtant, au travers des réflexions du P. Gauthier et surtout du P. Derval, canadien non-conformiste, gouailleur, mais renoncé et zélé, sous une apparence désinvolte, s'élabore une véritable spiritualité de missionnaire. Spiritualité à base d'acceptation du réel, de patience, d'humilité, de pauvreté spirituelle. Ce n'est pas pour rien que revient à deux reprises le nom du P. Libermann. Et les heureuses formules émaillent ce livre alerte et qui fait penser. Le missionnaire doit essayer d'oublier qu'il est Blanc, il se méfiera des belles formules, saura qu'il est là pour céder la place; plus il vivra en Afrique, moins il aura l'impression de la connaître. Malgré les deuils (la mort de la mère, p. 255) et les désillusions, il s'efforcera d'apprendre à prier et de faire des chrétiens. Deux phrases

résument cette leçon d'humble réalisme et de pauvreté spirituelle : « Nul n'est nécessaire nulle part à l'œuvre de Dieu. Il suffit de vouloir s'y rendre utile partout. L'essentiel n'est pas de faire beaucoup, mais de mettre beaucoup d'amour dans tout ce qu'on fait. Alors le bon Dieu fait le reste. »

Tous ceux qui rêvent d'apostolat feront bien de méditer cette expérience spirituelle qui les introduit au cœur de la disponibilité.

ANDRÉ RÉTIF.

J. DE LA MADUÈRE, *Saint Christophe;* ÉLISABETH JULIA, *Sainte Geneviève.* « Bonne Presse », Paris, 1956; 2 fasc. de 46 pp.; 90 fr.

Bien qu'elles ne se distinguent, ni par un style bien original, ni par le charme des illustrations, ces brochures d'une collection « bon marché » ne sont pas tout à fait sans mérite. La vie de sainte Geneviève est alerte, bien adaptée aux enfants. Quant à la vie de saint Christophe, l'auteur a eu l'excellente idée de dire, tout d'abord, ce que nous en savons de sûr, avant de raconter les légendes qu'elle a inspirées et qu'il compare à des « chansons de geste ».

R. M.

MADELEINE-LOUISE DE S. *Madame Élisabeth inconnue.* Préface de S.A.R., le Prince Xavier de Bourbon-Parme. Paris, Beauchesne, 1955; 312 pp., 10 planches.

Des jardins de Versailles à l'échafaud de la Place de la Révolution, les grandes lignes de la vie de Madame Élisabeth sont en général connues, mais c'est une joie de voir présenter dans le détail, d'après sa correspondance surtout, la montée de cette fille de France jusqu'au don total d'elle-même. L'enfant volontaire et peu facile à mener, mais animée d'un désir sincère de plaire à Dieu, devient cette jeune fille si équilibrée et si droite dont le charme attire ceux même que condamne la dignité de sa vie. Elle ne s'est pas cru appelée au cloître, en ce Carmel où sa tante, Madame Louise, l'aurait certes accueillie avec joie; son devoir, lui semble-t-il, est de rester auprès de son frère Louis XVI, au milieu des intrigues de la Cour et des troubles populaires; elle sera la compagne fidèle de la famille royale jusqu'à la guillotine.

Ce n'est pas le moindre intérêt de ce livre que de pouvoir suivre à travers les lettres de Madame Élisabeth les grands événements de la Révolution commençante, mais l'ouvrage fait un peu trop figure de plaidoyer royaliste et quelques considérations moralisantes l'alourdissent.

M.-L. T.

BERTHE RAVARY. *Prémontré dans la tourmente révolutionnaire. La vie de J.-B. Lécuy, dernier abbé général des Prémontrés en France.* Paris, Grasset, 1955; 319 pp.; 975 fr.

Curieuse figure, et fort sympathique, que celle de Lécuy. Élu fort jeune à la tête d'un Ordre qui était encore très puissant, il sent les préventions et l'hostilité grandissantes contre les Ordres religieux et veut, à force de ferveur, de science, d'utilité sociale, détourner la menace. Après la Révolution, il reste jusqu'à un âge très avancé d'une fidélité profonde à ses vœux solennels dont il rappelle l'importance, à sa vocation chorale — il mourra chanoine de Notre-Dame de Paris —, à son Ordre, à l'affection de ses confrères, même à ses opinions gallicanes de docteur de Sorbonne qui n'empêchent pas d'ailleurs un réel amour de l'Église romaine et du pape. On l'apprécie comme humaniste, bibliophile, érudit; on prise surtout l'aménité de son commerce. Ce travail, qui a valu à son auteur le doctorat de l'Université de Paris avec la mention « très hono-

rable », jette un jour intéressant sur le clergé du XVIII[e] siècle et sur les problèmes qui se posèrent à l'Église après le Concordat.

F. P.

G. HUNERMANN : *Le fils du facteur de Riese : saint Pie X.* Traduit de l'allemand par l'abbé M. GRANDCLAUDON, Salvator, Mulhouse, 1955; 290 pp.; 540 fr.

La présente biographie de saint Pie X se distingue de toutes celles parues jusqu'à ce jour par l'agrément du récit, le choix des épisodes pittoresques, la manière de mettre en relief le caractère enjoué et plein d'à-propos du saint dont elle nous trace la vie. Sans être de la grande hagiographie, c'en est, à la mesure du bon peuple chrétien, de la très acceptable. Et ceci, en même temps qu'un éloge à l'auteur et aux éditeurs, est une recommandation aux lecteurs.

J. B.

ALPHONSE CHANTOUX, *Le sacrifice d'Aloys Lankoandé.* Coll. « L'Aventure missionnaire ». Éd. du Centurion, Paris, 1955; 108 pp.

Voici l'histoire d'un jeune chef scout de Tiggli (Haute-Volta) qui est mort en essayant de sauver un de ses scouts en péril dans le Niger. Aloys Lankoandé est un héros, il ne fut peut-être pas un saint. Dans sa vie simple et assez peu ordinaire, on trouve des ombres, des reculs, des hésitations... S'il eut de l'étoffe, il ne fut pas un homme d'une étoffe exceptionnelle. On peut le citer comme modèle d'un effort courageux et persévérant, mais non comme modèle d'une splendide réussite : comme l'exprime l'auteur, il invite ses frères d'Afrique, dont il a toujours voulu rester solidaire, à l'imiter et surtout à le dépasser. Mais sa vie eut un magnifique couronnement : il eut la joie de mourir pour un de ses frères.

Le livre de M. Chantoux nous montre comment ce jeune Africain s'est rendu petit à petit digne de cette marque « du plus grand amour » (Jn, 15, 13). La physionomie d'Aloys est tracée avec beaucoup de simplicité, de précision, avec beaucoup de sympathie aussi. L'auteur s'est bien documenté sur le pays, ses us et coutumes qu'il expose avec beaucoup d'objectivité; il tente parfois d'expliquer le caractère du jeune homme par son milieu, son atavisme : ses remarques sont pertinentes, elles peuvent parfois manquer de profondeur. On eût souhaité trouver dans ce livre, en plus d'autres réelles qualités, cette sorte de « compréhension par le dedans » qui fait le mérite de *Pleure, ô pays bien aimé,* d'Alan Paton, par exemple. Trop souvent ici l'auteur nous décrit son héros et ne l'explique pas, n'ayant pas découvert, semble-t-il, les ressorts secrets de sa psychologie de jeune noir Gourtmantché. Son style très dépouillé manque de passion, mais la personnalité attachante d'Aloys et la conduite habile du sujet recréent l'intérêt à chaque page.

En somme, un livre à lire et à méditer, surtout par les jeunes Africains qui veulent éviter la médiocrité dans leur vie.

G. B.

IDA FRIEDERICKE GÖRRES : *Aus der Welt der Heiligen* (Le monde des saints). Verlag Josef Knecht Carolusdruckerei, Frankfurt a. Main, 1955; 453 pp.; prix : DM 15.80.

Le monde des saints, est-ce ce monde conventionnel de modèles uniformes que dépeignait l'ennuyeuse littérature hagiographique du XIX[e] siècle ? Certes, ce n'est pas sous ces traits que Mme Ida Friedericke Görres nous le montre. Bien au contraire, participant à l'effort d'un grand nombre d'écrivains mo-

dernes, elle sait rendre à chaque saint sa physionomie caractéristique. Elle a groupé ici diverses études : conférences, esquisses, préfaces... qui touchent au monde des saints.

Voici d'abord des réflexions suggestives sur la place des saints dans notre monde. Ils y sont toujours profondément engagés : ces amis de Dieu ne restent-ils pas, en effet, les amis des hommes ? (p. 32). Si, avant la venue du Christ, les idoles détenaient une véritable puissance de ténèbres, ne faut-il pas penser que ces mêmes forces sont passées au service du bien ? Les saints siègent désormais sur les trônes des puissances déchues, pour participer au gouvernement du monde. Mais ce n'est pas le seul rôle des saints. Ils sont aussi nos modèles. Non pas seulement en ce sens moralisateur, qu'ils nous présentent des vertus à imiter; mais avec cette signification plus profonde, qu'avait bien saisie le moyen âge, qu'ils incarnent quelque aspect du mystère chrétien. Que l'on compare, par exemple, Maria Goretti avec sainte Agnès. Les anciens non seulement louaient dans cette petite sainte la martyre de la chasteté, mais évoquaient à son propos toute la mystique du Cantique. Imaginons ce qu'aurait vu le moyen âge dans saint Konrad de Parzham, ce frère convers modèle, fidèle gardien de la porte durant quarante années : sans doute la personnification de la mystique du « seuil », la figure de celui qui garde le passage mystérieux du monde au sacré. Revenir à une dévotion confiante et simple, c'est sans doute aller à l'encontre de beaucoup de chrétiens modernes à il ne faut pas d'excès, prétendent-ils, contentons-nous de croire qu'il y a des saints.

Mais tout en gardant l'acquis précieux de l'hagiographie moderne historique, il faudrait aussi retrouver le sens et la saveur des *légendes* (au sens étymologique), où l'on ne s'intéresse pas tant au *devenir*, mais plutôt au dessein éternel de Dieu qui se manifeste dans la vie du saint; sa vie devient une occasion de louer les merveilles de Dieu (p. 149). C'est que la sainteté n'est pas seulement le germe de la vie divine dans l'âme; lorsque l'amour de Dieu a saisi un être, il s'incarne dans une vie pleine et bouscule nos petites limites; alors le terne canon classique ne s'applique plus. L'auteur essaie aussi de nous faire sentir les dimensions de la sainteté, aussi en s'attachant à quelques saints en particulier. Tantôt ce sont des touches rapides, quelques réflexions qui nous les révèlent soudain : Catherine de Sienne, Julienne de Norwich, Clément-Marie Hofbauer, Albert le Grand et d'autres (pp. 47 s.). Tantôt ce sont de vrais portraits : une sainte Radegonde, replacée dans cette époque barbare où la passion de vengeance se donnait libre cours; un bienheureux Suso, à l'âme délicate et sensible; une sainte Jeanne d'Arc, qui dans les derniers moments de sa vie accorde étonnamment une obéissance indéfectible à l'Église et le maintien ferme de sa mission. Enfin l'auteur retrace l'épopée de cette protestante, Florence Nightingale, qui, répondant à l'appel de Dieu, s'est donnée à lui dans un merveilleux dévouement aux misérables blessés de la guerre de Crimée. D'un bout à l'autre, ce livre constitue une admirable leçon sur la sainteté et les saints.

R.-L. Oechslin.

Joseph TOUSSAINT : *Un martyr normand. Le Bienheureux Auguste Chapdelaine*. Préface de Mgr Guyot, évêque de Coutances. Éd. Notre-Dame, Coutances, 1955; XIV-344 pp.

L'année 1956 ramène le centenaire de ce martyr qui pénétra le premier au Kouang-Si après 130 ans de proscription du christianisme. Sa vie vient d'être écrite de façon vivante par M. l'abbé J. Toussaint, jadis brillant

professeur de rhétorique à Avranches, aujourd'hui entièrement donné à son ministère pastoral. Les *Actes* du Procès de Béatification (proclamée en 1900), la *Correspondance*, le *Journal de la Mission* ont été largement utilisés. On retrouve l'atmosphère de la primitive Église.

Tout est simple dans ce missionnaire très humble, mais tout est chez lui solide comme le roc même de la foi sur lequel il s'appuie. C'est André, l'un de ses ancêtres, qui en 1636 implanta au Canada ces Chapdelaine auxquels Louis Hémon a emprunté le nom de son héroïne. Auguste travaille sur la terre de ses parents, non loin d'Avranches, mais il vit et agit en apôtre. Retardé dans sa vocation, il entre à vingt ans au petit séminaire de Mortain et prend place en 5e avec des élèves qui en ont douze : il supporte leurs facéties, gagne leurs cœurs. Prêtre en 1843, il demande son admission aux Missions étrangères. Son évêque le retient plus de sept ans encore, vicaire à Boucey, près du Mont-Saint-Michel. Telles sont les voies de Dieu, humainement déconcertantes; en vue des longs mûrissements, « le grain » doit d'abord « mourir ». Enfin, en 1851, il obtient son *exeat*. Il a trente-sept ans.

Désormais les choses iront vite. Il faudrait ici la sobriété des premiers Actes des Martyrs pour retracer cette étape. 29 avril 1852, cérémonie « des adieux », rue du Bac; 5 mai, embarquement à Anvers; quatre mois à la voile (quatorze jours pour sortir de la Manche) avant d'atteindre Singapour. A Macao, il arrive pour la Noël et va rester dix mois au centre missionnaire de Hong-Kong, sous la chaleur tropicale de jour et de nuit, dans un labeur acharné pour s'assimiler un peu de chinois. Enfin, c'est l'assignation au Kouang-Si; mais, pour atteindre cette province fermée, il lui faut faire en Chine un détour de deux mille kilomètres. Il y mettra quatre mois (octobre 1853-février 1854), presque toujours caché, immobile, dans quelque barque étroite, échappant aux douanes, aux arrêts de mort, grelottant de froid au passage des montagnes, dépouillé par les brigands. Lui, si sobre dans l'expression, il a parlé de ces jours interminables, de ces « nuits sans sommeil encore plus pénibles ».

Le voici maintenant dans les montagnes, au bord occidental de sa mission. Pendant des mois, il attend l'occasion favorable. Elle se présente enfin : une équipe de chrétiens vient le chercher; il entre dans sa mission pour Noël. Dénoncé aussitôt, il est conduit au mandarin, heureusement favorable aux chrétiens. Un mouvement de conversions s'amorce. Le missionnaire reste avec ses chers chrétiens jusqu'à la Pâque. Il lui faut alors retourner à ses montagnes pour échapper au climat meurtrier. Quand il revient pour Noël 1855, la situation a bien changé. Sous le couvert de basses calomnies, les mêmes qu'on lit déjà en saint Justin, il est dénoncé au nouveau mandarin, ennemi féroce des chrétiens. Les 25, 26, 27 février sont le triduum des tortures : flagellation, distorsion des os sur une sorte de croix-chevalet pendant seize heures, mâchoires brisées, tête écrasée par les coups de « semelle de cuir »; enfin, la cage à strangulation lente, où il reste suspendu de cinq heures à dix heures du soir. Alors, c'est le cri suprême : « Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu! », la cage se renverse dans la dernière convulsion. Le lendemain, la tête est coupée, exposée, le corps jeté à la voirie. Auguste pensait comme saint Ignace d'Antioche : « Qu'il ne reste rien de mon corps!... C'est alors que je serai vraiment disciple de Jésus-Christ. » Près du confesseur de la foi, deux autres martyrs chinois, aux noms prédestinés de Laurent et d'Agnès, rendent le même témoignage. Chapdelaine l'avait dit : « Fonder une chrétienté, et mourir! » En 1951, en pleine persécution communiste, les catholiques

de Kouang-Si étaient trente mille. Toujours « le sang des martyrs! »

Fr. SAGNARD.

YVONNE PIRAT, *Saint Dominique*, III, de Marcelle BOTTON. Coll. « Nos amis les Saints ». E.I.S.E., 1955; 76 pp.

Récit sérieux, fidèle, un peu terne. Il aurait fallu choisir : si l'on s'adressait aux dix-douze ans, élaguer les détails « techniques » sur la fondation de l'Ordre, qui ne peuvent les intéresser. Si l'on visait le public des treize-quinze ans, expliquer plus longuement l'erreur cathare, ses sources, ses conséquences redoutables. Éviter aussi de présenter comme historique (et admise par les Dominicains d'aujourd'hui) l'attribution à saint Dominique de l'invention du Rosaire. L'illustration n'ajoute pas le je ne sais quoi d'ensoleillé qui manque à cette biographie d'un saint « lumineux ».

R. M.

ANNE QUEINNEC : *Saint Yves*. Bonne Presse, Paris, 1956; 48 pp.

Le texte n'est pas mauvais : simple, alerte, il convient aux enfants de neuf à douze ans. Il est dommage que ces petits livres soient présentés si médiocrement.

R. M.

P. RAYMOND, O.C.S.O. : *La route la moins fréquentée*. Bonne Presse, Paris, 1956; 124 pp.

Sous ce titre est présentée la vie du premier trappiste américain, qui entra à la Trappe de Gethsémani, dans le Kentucky, et en devint plus tard l'Abbé.

Cette biographie est animée d'une vie intense, réelle et profondément spirituelle qui suscite au plus haut point notre intérêt. De race irlandaise, il devint un authentique Américain qui, à la faveur d'épreuves précoces, aidé d'une vive intelligence, sut développer une énergie peu commune. Esprit positif et réalisateur, il sut pourtant atteindre, guidé par saint Bernard, à une haute contemplation, tout en restant profondément humain.

C'est lui, Dom Frédéric Dune, qui sut donner son magnifique essor à la Trappe de Gethsémani.

G. DE B.

VICTOR MARMOITON, S.J. : *La vie héroïque de Catherine Jarrige* (*Catinon Menette*). Apostolat de la Prière, Toulouse, 1956; 220 pp.

Il semble que l'on ne puisse mieux définir cette biographie qu'en disant que c'est une histoire digne de figurer dans le « maquis de Dieu » de la Révolution française.

Cete paysanne cantalienne, tertiaire dominicaine, pauvre entre les pauvres, animée seulement de sa vive intelligence et de son amour de Dieu, sut être pendant soixante ans, au milieu de difficultés souvent inouïes, la providence des prêtres, des pauvres et des malades. D'une plume alerte et vive, l'auteur sait admirablement faire revivre ces temps héroïques.

G. DE B.

YVONNE ESTIENNE : *La proie de l'aigle. Vie de la Révérende Mère Lucie Rivain*. Lethielleux, Paris, 1955; 224 pp.; 600 fr.

Cet ouvrage cherche à nous faire pénétrer et comprendre la vie spirituelle, ardente et profonde, d'une âme désireuse d'intimité croissante avec Dieu. Grâce à une documentation abondante et fort bien choisie, l'auteur nous fait assister aux luttes journalières que cette âme noble et élevée, consciente de ses faiblesses, eut à soutenir pour parvenir à une parfaite humilité et au complet dépouillement de soi-même.

Ceux qui aiment ce genre d'observations fines, serrées, comme vues à travers une loupe, des moindres mouvements de l'âme, aimeront cet ouvrage et sauront en tirer profit.

G. DE B.

FERDINAND VALENTINE, O.P. : *Father Vincent McNabb*. Burns and Oates, London, 1955; XVII-418 pp.; 21 /—.
The Prayers of Father Vincent McNabb. Blackfriars Publications, London, 1955; 72 pp.; 6/6.

Le livre du P. Valentine est une biographie dont on voudrait bien que d'autres s'inspirent. Témoin de la vie de son héros, il a brossé de lui un tableau plein d'humour et de fantaisie, mais aussi empreint de la plus authentique piété et d'un sens théologique jamais en défaut. Rien de la biographie conventionnelle édifiante et ennuyeuse. Il y avait des ombres au caractère du P. McNabb; n'étaient son constant effort sur lui-même et certaines circonstances de sa vie où il faut retrouver le doigt de la Providence, ces ombres auraient pu devenir de graves handicaps. Le voir ainsi en pleine vérité ne fait que le rendre plus attachant. En décrivant les qualités de cette biographie, je me demande si un autre genre eût été capable de donner une image exacte du grand Dominicain qui exerça une influence capitale sur le catholicisme anglais contemporain et dont l'héroïque originalité témoigne dans le souvenir de ceux qui l'ont connu, ou auxquels le P. Valentine permet de le découvrir, la puissance du ferment et du témoignage évangéliques. Une originalité de ce livre, c'est aussi que, à côté de la biographie proprement dite, il reproduit *in extenso* un nombre considérable de témoignages et de lettres; on peut donc aller plus intimement dans la connaissance de celui que ces lignes révèlent si captivant. Il faudrait qu'une traduction vienne promptement mettre à la disposition du public français, si avide aujourd'hui de biographies bien faites, ce bel ouvrage, sorti d'une plume dont la réputation n'est plus à faire.

Les éditions de Blackfriars publient presque en même temps un petit livret de prières du P. McNabb. Il y en a pour tous les besoins de la vie de l'âme, toutes marquées au coin de la luminosité et de la profondeur du fameux prédicateur de Hyde Park. Ne citons que celle-ci « pour quelqu'un qui nous a maltraités » : « Mon Dieu, je vous remercie pour l'ami qui m'a rendu conforme à vous en parlant contre moi, qui avec la lame d'une langue aiguisée a limé mes fers et m'a ainsi élevé vers les portes du ciel. » Ce n'est pas souvent que les chrétiens savent ainsi allier la profondeur, l'héroïsme, avec une charmante pointe d'humour.

HENRI DE RIEDMATTEN.

BORIS SIMON : *Le Poids des autres. Les chiffonniers d'Emmaüs* : t. II. Éd. du Seuil, Paris, 1956; 320 pp.; 540 fr.

Le premier livre de Boris Simon, *Les chiffonniers d'Emmaüs*, avait été écrit en 1952-1953 avant ce qu'on pourrait appeler la « crise de popularité » de l'abbé Pierre dans ce terrible hiver de janvier-février 1954. Il décrit la naissance d'une communauté étrange faite de gens de bonne volonté, pauvres et riches, qui, vivant sous le signe de la charité, bâtissent des toits pour les sans-logis.

Ce deuxième livre évoque jour après jour ce qu'on a appelé la croisade de solidarité ou l'insurrection de la charité. Boris Simon est un homme qui sait voir. Il sent profondément les êtres et sait donner au détail quotidien le plus dérisoire son brin de poésie. Il perçoit concrètement également ces difficultés harassantes de ces « compagnons » qui luttent pour plus de justice avec un cœur

enflammé de charité. Mais le combat est dur. La lutte est austère; il y a les inévitables découragements et les sursauts dûs à la grâce.

On pourrait intituler ce livre : comment naît lentement, patiemment, une cité harmonieuse composée des êtres les plus déshérités, les plus innocents et les plus désarmés que nous puissions connaître. Boris Simon les campe en pleine vie, il nous apprend à les découvrir et à les aimer.

Aux Indes, un disciple de Gandhi, Vazouna, au nom de l'Amour, passe de village en village, de ville en ville, prêchant la redistribution des terres, c'est aux Indes le problème clef. Lanza del Vasto nous en a décrit l'épopée. Il ne faudrait pas qu'en France l'abbé Pierre soit un mythe passager qui aurait attendri des bons bourgeois en 1954. Ce livre nous aide à nous souvenir. Puisse-t-il convertir à la Béatitude de Pauvreté.

PH. VERCOUSTRE.

LIVRES REÇUS

ARNOLD (F. X.) : *Glaubens verkündigung glaubens gemeinschaft.* Patmosverlag, Düsseldorf, 1955; 1 vol. rel., 141 pp.; 7.80 DM.

AURELIUS AUGUSTINUS : *Die Geduld. 1956.* Augustinus Verlag, Würzburg; 68 pp. cart.; 5.20 DM.

Background of the New Testament and its Eschatology (The). Studies in honor of C. H. DODD. Edited by W. D. DAVIES et D. DAUBE. Cambridge University Press, London, 1956; 1 vol. rel., 555 pp.; 70 /—.

BAKER (Dom Augustin) : *La sainte sapience ou les voies de la prière contemplative,* II. Traduction par une moniale bénédictine du Mont-Olivet. Introduction et notes de Dom Jean JUGLAR. Plon, Paris, 1956; 250 pp.

BALTHASAR (Hans Urs VON) : *Le cœur du monde.* Traduit de l'allemand par R. GIVORD. Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1956; 242 pp.; 600 fr.

BASTIN (Robert, O.M.I.) : *L'histoire de Jésus.* Illustrations de Fred FUNCKEN. Casterman, Tournai-Paris, 1956; 1 album 40 pp. illustr. couleur.

BAUR (Dom Benedikt) : *Werde Licht.* IV. Herder Verlag, Freiburg, 1956; 692 pp. rel. toile.

BERNOVILLE (Gaëtan) : *Lourdes, cité des âmes.* Éd. de l'Œuvre de Saint-Augustin, Saint-Maurice (Suisse) et Paris, 1956; 190 pp.

BERNOVILLE (Gaëtan) : *L'Évêque de Bernadette, Mgr Laurence:* Lettre-Préface de S. Exc. Mgr THÉAS. Grasset, Paris, 1956; 260 pp.; 585 fr.

BETI (Mongo) : *Le pauvre Christ de Bomba,* roman. Robert Laffont, éditeur, Paris, 1956; 370 pp.

BLANCHET (Mgr) : *Absence et présence de Dieu,* conférences de Notre-Dame de Paris : III : *Pouvoir de l'homme et souveraineté de Dieu.* — IV : *Foi en l'homme et foi en Dieu.* — V : *Dieu dans l'histoire des hommes.* — VI : *Dieu et la vie de l'âme.* Spes, Paris, 1956; chaque fascicule : 50 fr.

BOURJADE (Jean) : *Principes de caractérologie.* Éd. de la Baconnière, Neuchâtel, 1956; 250 pp.; 650 fr.

CARPENTIER (René, S.J.) : *Témoins de la cité de Dieu.* Initiation à la vie religieuse. Coll. « Museum Lessianum ». Desclée de Brouwer, Paris, 1956; 200 pp.; 390 fr.

Catholicisme. Hier, aujourd'hui, demain. Encyclopédie dirigée par G. JACQUEMET. XVII : *François-Gibbons.* Letouzey et Ané, Paris, 1956.

COMBES (André) : *La bienheureuse Thérèse Couderc, fondatrice du Cénacle.* Coll. « Les grands spirituels ». Albin Michel, Paris, 1956; 400 pp.

CONGAR (Yves) : *La Pentecôte. Chartres 1956.* Éd. du Cerf; 160 pp.; 300 fr.

DANIÉLOU (Jean) : *Dieu et nous.* Coll. « Église et temps présent ». Grasset, Paris, 1956; 250 pp.; 585 fr.

DIETZFELBINGER (Hermann) : *Gottes-weg zum Kreuz im Alten Bund.* Meditationen. Chr. Kaiser Verlag, München, 1956; 80 pp.

DEISS (P. Lucien) : *Psaumes et cithare, Louange de gloire.* Cantiques nouveaux. Illustr. de Noël TINGUELY. Éd. du Levain, Paris, 1956; 425 et 300 fr.

DESQUEYRAT (S. J., de l'Action populaire) : *Bilan spirituel du capitalisme.* Coll. « Bibliothèque de la recherche sociale ». Spes, Paris, 1956; 204 pp.; 420 fr.

DILLENSCHNEIDER (Clément, C.ss.R.) : *Le principe premier d'une théologie mariale organique. Orientations.* Alsatia, Paris-Colmar, 1956; 184 pp.

Élie le prophète, selon les Écritures et les traditions chrétiennes. Coll. « Études carmélitaines ». Desclée de Brouwer, Paris, 1956; 270 pp., 8 hors-texte, 1 carte; 1.500 fr.

GARNIER (Christine) : *Ce Père avait deux âmes. Histoire du P. Brottier.* Coll. « Bibliothèque Ecclesia ». Arthème Fayard, Paris, 1956; 156 pp.; 400 fr.

GIBRAN (Kahlil) : *Le prophète.* Traduit par Camille ABOUSSOUAN. « Cahiers des Poètes catholiques ». Casterman, Paris-Tournai, 1956; 96 pp.; 360 fr.

GIERATHS (P. Dr. Gundolf Maria, O.P.) : *Reichtum des Lebens.* Die deutsche Dominikanermystik des 14. Jahrhunderts. Albertus-Magnus Verlag, Düsseldorf, 1956; 1 vol. broché, 124 pp.

GIUGLARIS (Sh. et M.) : *Le cinéma japonais.* Coll. « 7e Art ». Éd. du Cerf, Paris, 1956; 246 pp., 70 photos; 750 fr.

GRÉGOIRE DE NYSSE : *La vie de Moïse.* Introduction et traduction de J. DANIÉLOU, S.J. 2e édition revue et augmentée du texte critique. Coll. « Sources chrétiennes ». Éd. du Cerf, Paris, 1956; 336 pp.; 1.410 fr.

GROVES (C. P.) : *The Planting of Christianity in Africa.* Lutterworth Press, London, 1955; vol. III : 1878-1914; 1 vol. rel., 315 pp.; 25 /—.

GUIBERT (Joseph DE, S.J.) : *Leçons de théologie spirituelle,* tome I. « Bibliothèque de la Revue d'ascétique et de mystique ». Éd. de la Revue d'ascétique et de mystique et Éd. de l'Apostolat de la Prière, Toulouse, 1955; 412 pp.

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY : *Lettre d'Or. Traité de la Vie solitaire.* Introduction, traduction et notes de J.-M. DÉCHANET, O.S.B. Desclée de Brouwer, Paris, 1956; 184 pp.; 480 fr.

HAYWARD (Fernand) : *L'énigme des Borgia.* Coll. « Visages de l'Église ». Éd. du Centurion, Paris, 1956; 128 pp.; 480 fr.

HÉNUSSE (Th., S.J.) : *Entretien sur Jésus-Christ.* Casterman, Paris, 1956; 100 pp.; 270 fr.

HUC (Amédée, C.M.) : *A des religieuses.* Pour une retraite. Coll. « Présence du catholicisme ». Téqui, Paris, 1956; 140 pp.; 400 fr.

JOUBREL (Henri) : *La pierre au cou,* roman. Éd. Témoignage chrétien, Paris, 1956; 300 fr.

JULLIOT (Henry DE) : *Mystères du Temporal.* Spes, Paris, 1956; 134 pp.; 270 fr.

LAJEUNIE (R.-M., O.P.) : *Le miracle de Bor.* Monteils, 1956; 330 pp.
LE FORT (Gertrud VON) : *Les cierges éteints,* roman. Traduit de l'allemand par André STARCKY. Éd. du Seuil, Paris, 1956; 124 pp.
LEPP (Ignace) : *Espoirs et déboires du progressisme.* Éd. de la Table Ronde, Paris, 1956; 300 p.
LEROY (Olivier) : *Sainte Jeanne d'Arc. Les voix.* Coll. « Sagesse et culture ». Alsatia, Paris, 1956; 154 pp.
LINDBERGH (Ann Morrow) : *Gift from the Sea.* Chatto and Windus, London, 1955; 128 pp.; 7/6.
LIPPERT (Peter) : *Die Kirche Christi.* Verlag Herder, Freiburg, 1956; 1 vol. rel., 296 pp.
LYNAM (Shevawn) : *L'arbre de Guernica.* Traduit de l'anglais par Claude FURSTEMBERG. Éd. du Seuil, Paris, 1956; 280 pp.; 600 fr.
MARLÉ (René) : *Bultmann et l'interprétation du Nouveau Testament.* Coll. « Théologie ». Aubier, Paris, 1956; 200 pp.; 600 fr.
MARSTON (Sir Ch.) : *La Bible a dit vrai.* Traduit de l'anglais par Luce CLARENCE. Édition revue et mise à jour par Patrice BOUSSEL. Plon, Paris, 1956; 59 illustr. hors texte, 62 illustr. et 6 cartes dans le texte.
MOLLAT (Félix, S.J.) : *Le Seigneur est mon berger.* Lettre-Préface de S. Exc. Mgr RICHAUD. Coll. « La vie intérieure ». Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1956; 204 pp.; 540 fr.
Mounier et sa génération. Lettres, carnets et inédits. Coll. « Esprit ». Éd. du Seuil, Paris, 1956; 432 pp.; 900 fr.
PIDOUX DE LA MADUÈRE (S.) : *Ayez confiance.* Spes, Paris, 1956; 92 pp.; 180 fr.
RENAUDIN (Paul) : *Un maître de la mystique française : Benoît de Canfeld.* Spes, Paris, 1956; 240 pp.; 500 fr.
RICHARDSON (M. K.) : *Mabel Digby.* Longmans, Green and C°, Londres, 1955; 1 vol. rel., 270 pp.; 16/6.
RICHAUD (S. Exc. Mgr) : *Aux prêtres du clergé diocésain, qui êtes-vous?* Éd. du Vitrail, Paris, 1956; 42 pp.
RODEMACQ (Abbé Pierre) : *Prions chaque jour.* A l'usage des enfants et des des adolescents. Éd. du Levain, Paris, 1956.
Sainte Bible (La). Nouvelle édition publiée par S. Em. le cardinal LIÉNART. La Bible pour tous. Letouzey et Ané et Éd. Siloé, Paris, 1956; 1586 pp.
SHEED (Clarence Prouty) and Others : *History of the World's Alliance of Young Men's Christian Associations.* S.P.C.K., London, 1955; 1 vol. rel., 746 pp.
STEIN (Édith) : *La femme et sa destinée.* Traduit de l'allemand par Marie-Laure ROUVEYRE. Amiot-Dumont, Paris, 1956; 190 pp.
Techniques de diffusion dans la civilisation contemporaine (Les). Presse, radio, cinéma, télévision. Éd. Chronique Sociale de France, Lyon, 1955; 412 pp.
TIBERGHIEN (Mgr) : *La médecine.* Éd. du Levain, Paris, 1956; 72 pp.
TRESMONTANT (Claude) : *Saint Paul et le mystère du Christ.* Coll. « Maîtres spirituels ». Éd. du Seuil, Paris, 1956; 190 pp.
ULLMANN (Walter) : *The Growth of Papal Government in the Middle Ages.* A study of the ideological relation of clerical to lay power. Methuen, London, 1955; 1 vol. rel., 482 pp.; 42 /—.
ZELLER (Dom Hubert VON) : *The Gospel Priesthood.* Burns Oates, London, 1956; 1 vol. rel., 104 pp.; 10/6.

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
Saouaf y Khadige
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles

Brésil :

Livraria duas Cidades LTDA
Caixa Postal 433 *Sao Paulo*

Canada :

Periodica
5.112 avenue Papineau
Montréal P. Q.

Garneau, 47, rue Buade
Québec

Abonnements pour tous
77, rue d'Aiguillon, Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*

Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9 Ypreciados
Madrid

Grande-Bretagne :

Blackfriars Publications
Woodchester Lodge
Woodchester Stroud, Glos.

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C. 2*

Hollande :

Librairie Coebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*

Meulenhoff et C°
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et C°
Piazza Grazioli n° 4
Roma 117

Liban :

Librairie A. Chehab et C°
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniao Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York 13*

Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1956. — Impr., n° 1365.